T. XXXVII. N° 1. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Avril 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

L'abdication de l'Empereur Nicolas II

(SOUVENIRS D'UN TÉMOIN OCULAIRE)

Plus d'une légende s'est formée autour de l'abdication de l'empereur Nicolas II. Ce qui s'est passé en réalité le 2/15 mars 1917 est beaucoup plus émouvant dans sa simplicité que tout ce qui a été inventé ou arrangé depuis.

Il n'y eut que quatre personnages qui furent appelés à jouer un rôle dans cet événement historique d'une si immense portée. Outre l'empereur Nicolas lui-même, c'était son aide de camp, le général Nicolas Rouzsky, commandant en chef du groupe d'armées du Nord, et ses deux seconds, le général Youry Danilov, son chef d'état-major, et le général Serge Savitch, chef du service du ravitaillement et commandant de la zone arrière des armées du Nord, auteur de ces lignes.

L'empereur Nicolas II, ainsi que le général Rouszky, ont péri tous les deux d'une mort violente, sans laisser aucun récit des circonstances qui ont accompagné l'abdication. Quant au général Danilov, il a pris connaissance de mes notes et a constaté qu'elles étaient parfaitement conformes à ses souvenirs. Ces notes, d'ailleurs, je les ai prises le jour même, aussitôt après les événements.

On se souvient que c'est le 25 février (10 mars) 1917 qu'éclatèrent à Pétrograd les émeutes qui ont été le point de départ de la révolution. Le 26 (11 mars) le général Rouzsky, qui se trouvait avec son quartier général à Pskov, recevait de M. Rodzianko, président de la Douma, le télégramme suivant :

« Les troubles qui ont éclaté à Pétrograd, à la suite de la famine, s'aggravent et prennent un caractère irrésistible. Les troupes tirent sur le peuple, ce qui peut-être contrecarrera jusqu'à un certain point le mouvement révolutionnaire, mais ne saurait l'arrêter. L'éclairage fait défaut. L'agitation va se propager sur le réseau du chemin de fer dont le fonctionnement, actuellement médiocre, finira par être entièrement entravé. Plusieurs hauts fourneaux ont été éteints, ce qui compromet l'approvisionnement de l'armée en munitions. Le gouvernement, impopulaire et inactif, est paralysé. On a besoin d'un homme jouissant de l'autorité et de la confiance du pays, qui pourrait se mettre à la tête du gouvernement et sauver la patrie d'un désastre imminent. »

M. Rodzianko priait le général de porter son message à la connaissance de l'empereur.

Très peu de temps auparavant, la ville de Pétrograd avait cessé de faire partie de la zone territoriale du front Nord, à laquelle elle était précédemment rattachée. C'est pourquoi le général Rouzsky me fit venir pour me demander à quel point l'approvisionnement de la capitale pouvait être assuré. Je lui répondis que, même au cas où la ville n'aurait rien reçu du tout en fait de denrées alimentaires, sa population civile devait être pourvue de vivres pour au moins huit jours, et les troupes pour quinze jours. Il n'y avait donc pas lieu d'attribuer l'agitation à la famine. Le général Rouzski fit transmettre le télégramme de M. Rodzianko au grand quartier général, à l'adresse du chef du grand état-major, le général aide de camp Michel Alexeyev, à Moghilev-sur-Dniéper, avec prière d'en soumettre le contenu à l'empereur, qui se trouvait là en ce moment.

Sa Majesté devait donc être au courant des événements quand, le 27 février, il quitta le grand quartier général pour se rendre à Tsarkoïé-Sélo, sa résidence habituelle près de Pétrograd, par la voie de Smolensk-Viazma-Lihoslavle-Bologoïé-Tosna. C'est à Tsarkoïé-Sélo que se trouvait l'impératrice avec ses enfants souffrant de la rougeole. Le convoi

impérial arriva sans encombre à Bologoïé, mais là il dut changer de direction pour passer par Dno et Pskov, plusieurs stations de l'itinéraire primitif ayant passé aux mains des révolutionnaires. On craignait même que, par ce nouvel itinéraire, le train ne pût arriver jusqu'à Pskov. Heureusement, le train arriva le 1/14 mars, à sept heures du soir, mais en même temps on reçut la nouvelle qu'à Longa, entre Pskov et Tsarkoïé-Sélo, la garnison ayant adhéré à la révolution ne laisserait pas passer le train impérial. Force fut donc à l'empereur de s'arrêter. Quelque temps avant son arrivée, un télégramme du général Alexeyev était arrivé pour lui, dans lequel ce fidèle serviteur de Sa Majesté Impériale lui décrivait la marche rapide de la révolution, le priait respectueusement de penser à l'armée, au triomphe probable de l'ennemi, à la disgrâce qui attendait le pays dans le cas où la guerre finirait mal. Le général conjurait ensuite le tsar de ne pas écouter les conseillers peu clairvoyants ou même malveillants qui pourraient lui prêcher une résistance impossible, d'entrer dans la voie des concessions en accordant au pays un ministère responsable devant les représentants du peuple, et de placer à sa tête un homme jouissant de la confiance du pays. C'est alors que le général Rouzsky résolut de parler à l'empereur et de lui montrer toute la gravité de la situation.

Sur ces entrefaites, le bruit s'était répandu que M. Rodzianko était parti de Pétrograd pour Pskov afin de voir l'empereur. Cela fut aussitôt démenti, et le général Rouzsky nous dit que le président de la Douma avait renoncé à son voyage à la suite d'un contre-ordre émanant du train impérial. C'est alors que je pris sur moi de proposer au général Rouzsky d'insister pour faire venir M. Rodzianko qui aurait pu arriver dans la nuit : le général et le président auraient sans doute été plus forts à eux deux pour obtenir des concessions de l'empereur.

Cependant, le train arrivait en gare de Pskov ; nous étions trois à l'attendre sur le quai, les généraux Rouzsky, Danilov et moi. Nous avions d'ailleurs été invités au dîner de l'empereur dans le train. Ce dîner fut extrêmement morne. Outre nous trois, y assistaient le général aide de camp comte Fredericks, ministre de la cour impériale, le général à la suite Voyeykov, préfet du palais, et quelques autres personnes appartenant à la suite intime de l'empereur. La

conversation s'engagea avec peine, l'étiquette nous interdisait de toucher aux événements qui se déroulaient autour de nous, et les lourdes préoccupations de chacun des convives les empêchaient de recourir aux banalités ordinaires. A plusieurs reprises, un silence général et mortel tomba sur la table impériale. On sentait d'ailleurs que l'empereur était agité et soucieux, bien qu'il se maîtrisât admirablement. C'est dans cette même soirée du 1/14 mars que le général Rouzsky eut avec l'empereur un premier entretien. Avec une peine infinie, il arriva à lui persuader de donner son accord à la formation d'un ministère responsable devant la représentation nationale. La conversation fut longue et difficile. Tantôt l'empereur refusait de rien entendre, puis il paraissait près de donner son assentiment, à condition que tel ou tel ministre de son choix fît partie du futur cabinet. Finalement, à force de diplomatie et d'insistance, le général arriva à convaincre l'empereur. Aussitôt, de son quartier général qui était directement relié avec Pétrograd, il fit appeler M. Rodzianko au téléphone, et lui communiqua la nouvelle. Il s'attendait à une explosion de joie, mais M. Rodzianko lui répondit à peu près ceci : « Cette concession aurait pu sauver la situation le 27 février (12 mars). Maintenant, elle ne la sauvera plus, il est trop tard. La révolution se développe avec la force des éléments déchaînés. Il n'y a plus maintenant qu'un moyen de sauver la dynastie : c'est que l'empereur abdique en faveur du prince héritier, avec le grand-duc Michel Alexandrovitch comme régent. » Le général Rouzsky rapporta immédiatement cette réponse à l'empereur qui ordonna de demander l'avis de tous les généraux commandant en chef de l'armée russe. L'ordre fut immédiatement transmis pour exécution au grand quartier général au nom du général Alexeyev. Les réponses des généraux ainsi interrogés ne tardèrent pas à arriver : on reçut les premiers télégrammes le 2/15 mars au matin. Le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, les généraux Evert et Broussilov suppliaient l'empereur d'accepter la proposition de M. Rodzianko et de sauver ainsi la Russie. Un quatrième général engageait Sa Majesté à ne pas céder, puis terminait en se demandant s'il ne serait pas préférable d'abdiquer.

Mais les événements se précipitaient. Presque en même temps que les télégrammes des généraux, on apprenait de

Pétrograd que le nouveau gouvernement qui venait de se former avait été reconnu et acclamé par la garde particulière de Sa Majesté Impériale, ainsi que par les marins de sa garde, commandés par le grand-duc Cyrille Vladimirovitch.

Je déjeunai avec le général Danilov chez le général Rouzsky. Pendant le repas, celui-ci nous dit : « Je sens que l'empereur se méfie de moi. Voulez-vous que nous allions tous les trois voir Sa Majesté, afin qu'à côté de ma voix, il entende aussi les vôtres? » Nous nous rendîmes immédiatement à son désir et, à deux heures et demie, nous étions reçus dans le salon du train impérial qui servait de salle à manger. L'empereur nous reçut seul, toutes portes et toutes fenêtres closes. Au début de l'entrevue, il se tint debout, puis s'assit, et nous invita à en faire autant. Le général Rouzsky, qui était fatigué et de santé délicate, prit un siège ; le général Danilov et moi, nous restâmes debout dans l'attitude militaire réglementaire ; l'empereur, qui fumait tout le temps, nous offrit des cigarettes. Le général Danilov refusa ; quant à moi, je n'ai jamais fumé de ma vie. L'empereur était dans une extrême agitation. Quant à nous, nous étions profondément émus, pénétrés de l'importance de la discussion historique à laquelle nous allions assister. Nous étions tous trois dévoués jusqu'à la mort à notre cher empereur, mais nous savions que pour le salut de la Russie, nous devions lui faire connaître dans toute son étendue l'amère vérité. Malgré son agitation l'empereur restait parfaitement maître de lui. Le général Rouzsky prit le premier la parole. Il remit à l'empereur les derniers télégrammes qui devaient le mettre au courant de la marche de la révolution ; puis il résuma en quelques mots la situation et déclara sans ambage qu'à son avis il n'y avait qu'un moyen de sauver le pays : l'abdication en faveur du prince héritier.

— Est-ce bien là la volonté de la Russie tout entière? dit l'empereur.

— Sire, lui répondit le général, il serait tout à fait impossible, dans les circonstances où nous nous trouvons, de procéder à une enquête complète ; les événements se précipitent et la situation s'aggrave d'heure en heure : toute hésitation pourrait entraîner des conséquences désastreuses. Je prie Votre Majesté de daigner écouter mes adjoints ici présents. Tous deux sont d'un caractère extrêmement indépendant, d'une franchise et d'un dévouement à toute épreuve.

— Bien, dit l'empereur en nous regardant fixement, ce que je vous demande, c'est la plus entière franchise.

Le général Danilov répondit le premier :

— Sire, lui dit-il, Votre Majesté ne saurait douter de ma loyauté et de mon dévouement, mais maintenant le devoir suprême est de songer à la patrie, et de lui éviter une humiliante capitulation. Il faut aussi songer au salut de la dynastie. Il n'y a qu'un moyen : c'est d'accepter la proposition du président de la Douma.

— Et vous, me demanda l'empereur, êtes-vous du même avis?

J'étais bouleversé, ma gorge se serrait, je ne pus répondre qu'avec une peine infinie :

— Votre Majesté Impériale ne me connaît pas, mais je sais qu'Elle a entendu parler de moi par une personne qui a toute sa confiance, le général Deduline (l'ancien préfet du Palais, décédé, mon ami le plus intime).

— En effet, dit l'empereur.

J'aurais voulu parler, les sanglots m'étranglaient. Alors, avec la hâte d'en finir, je dis brutalement :

— Je suis un homme qui va toujours droit au but : je me range entièrement à l'avis du général Danilov.

Un silence tomba, qui me parut interminable. L'empereur, la tête baissée, était plongé dans ses pensées. Tout à coup il se redressa et dit simplement : « Je suis décidé, j'abdique. » Puis il fit le signe de croix, nous répétâmes son geste. Se tournant vers le général Rouzsky :

— Je vous remercie, général, de votre loyal service.

Puis il l'embrassa et se retira dans son wagon. Nous restâmes quelques instants sans parler, en proie à une émotion indicible. Mais tout à coup le général Voyeykov, préfet du Palais, que nous considérions comme un des principaux responsables du désarroi général, fit son entrée. Il nous demanda, non sans hauteur, ce qui s'était passé. Nous n'avions aucune envie d'être aimables, et nous lui répondîmes d'assez mauvaise grâce. Je me souviens même que le général Rouzsky lui rappela assez cruellement qu'aux premiers jours de la révolution, la foule se servait des bouteilles de son eau minérale, la koubaka (une affaire à laquelle il s'était beaucoup intéressé) pour en bombarder la police à cheval. L'arrivée du comte Frederiks, le vieux ministre de la Cour, mit fin à cette conversation assez pénible. Très

ému, il nous dit que l'empereur lui avait fait part de son entretien avec nous et lui avait demandé son avis. Avant de répondre à « l'épouvantable question » qui lui avait été posée, il avait voulu nous voir. Nous ne pûmes que lui répéter ce que nous venions de dire à l'empereur. Le pauvre vieillard était effondré : « Je n'ai jamais pensé que je vivrais assez longtemps pour voir une chose pareille. Il ne faut pas vivre trop longtemps (il avait plus de soixante-dix-huit ans). » Cependant, il convint que nous avions raison.

— Comment l'empereur a-t-il pu se laisser acculer à une telle situation? lui demanda l'un de nous.

— Bien des fois, répondit-il, j'ai essayé de mettre Sa Majesté en garde contre ses mauvais conseillers. On n'a pas voulu m'écouter.

Puis il entama avec nous une assez longue discussion au sujet de la réintégration du grand-duc Nicolas Nicolayevitch, dans son grade de généralissime. Nous fûmes unanimes à lui déclarer que cette mesure était indispensable. Il nous demanda encore comment nous concevions le protocole de l'abdication. Ce n'était pas de notre ressort. Mais il nous sembla que l'empereur devait se rendre à Tsarkoïé-Sélo, et y régler avec des personnes compétentes tous les détails de l'abdication. Le comte Frederiks se rendit à notre avis.

Sur ces entrefaites, le général Rouzsky reçut un télégramme lui annonçant que MM. Goutchkov, membre du conseil d'État, et V. V. Choulguine, membre de la Douma, venait de quitter Pétrograd, pour voir l'empereur. Au même moment, celui-ci entra dans le salon pour nous montrer une dépêche écrite de sa propre main et adressée à M. Rodzianko : « Il n'y a pas de sacrifice, disait-il, que je ne puisse faire pour le bien de ma Russie chérie. Je renonce au trône en faveur de mon fils, pourvu qu'il ne me quitte pas jusqu'à sa majorité. »

La nomination du grand-duc Nicolas Nicolayevitch au commandement suprême des armées devait être réglée avant tout. Le comte Frederiks le fit remarquer à l'empereur, qui donna aussitôt son assentiment et se retira de nouveau dans son cabinet pour rédiger un télégramme adressé au général Alexeyev, l'informant de son abdication et de la réintégration du grand-duc. Cependant le général Rouzsky avait remarqué que dans le télégramme de l'empereur il n'était pas question de la régence du grand-duc Michel. Il le fit

observer au comte Frederiks, et inscrivit sur un morceau de papier le bout de phrase qui, d'après lui, devait compléter la dépêche. Le comte Frederiks le porta aussitôt à l'empereur qui vint nous retrouver bientôt après, et nous montra son télégramme modifié conformément aux indications du général Rouzsky, ainsi que sa dépêche au général Alexeyev. Il nous annonça qu'il allait attendre à Pskov l'arrivée de MM. Goutchkov et Choulguine, puis il prit congé de nous et nous remercia, le général Danilov et moi, de notre sincérité : il était trois heures quarante-cinq de l'après-midi.

Dans l'attente de la visite de MM. Goutchkov et Choulguine, qui pouvaient être porteurs des propositions du gouvernement, le général Rouzsky avait décidé de surseoir à l'envoi des télégrammes de l'empereur. Mis au courant de cette décision, celui-ci, environ une demi-heure après, fit demander au général de les lui rendre. Le général se fit introduire lui-même auprès du malheureux souverain, qui semblait avoir changé d'avis, et le supplia de ne revenir ni sur sa décision ni sur le texte des dépêches, s'engageant à ne pas les faire expédier avant qu'on sût le but de MM. Goutchkov et Choulguine. L'empereur céda, mais une demi-heure après il faisait de nouveau réclamer ses télégrammes.

Le général Rouzsky, cette fois, refusa de les rendre, et par le même messager qui lui avait fait part de cet ordre impérial, il lui transmit une nouvelle dépêche de Pétrograd lui montrant que la situation était vraiment terrible. En présence de tant d'hésitation, le général aurait désiré avoir quelques instants de conversation avec MM. Goutchkov et Choulguine avant leur audience de l'empereur ; mais celui-ci, de son côté, semblait souhaiter de voir les représentants de la Douma avant que ceux-ci eussent causé avec qui que ce fût. Et de fait, aussitôt arrivés à Pskov, ils furent mandés près de l'empereur, avant d'avoir pu voir personne. L'entrevue eut lieu vers neuf heures du soir. Le général Rouzsky se fit cependant annoncer peu après dans le salon du train impérial : il trouva les représentants de la Douma et l'empereur réunis. Celui-ci déclara sur-le-champ qu'il renonçait à la couronne et le général lui remit immédiatement le texte des télégrammes qu'il avait rédigés dans la journée. La déclaration de l'empereur avait beau être attendue, elle

produisit sur MM. Goutchkov et Choulguine une impression si profonde qu'ils demandèrent aussitôt à délibérer entre eux ; mais ils revinrent bientôt chez l'empereur d'où ils ne ressortirent que vers une heure du matin, le 3/13 mars, porteurs d'un manifeste par lequel Nicolas II renonçait à la couronne en son nom et au nom du prince héritier, désignant au trône impérial le grand-duc Michel Alexandrovitch. L'acte d'abdication était contresigné par le comte Frederiks, ministre de la Cour : il y en avait deux exemplaires, dont l'un fut remis à M. Goutchkov et l'autre au général Rouzsky. Ce qui trahissait le flottement de cette tragique journée, c'est qu'un premier texte, télégraphié avant l'arrivée de MM. Goutchkov et Choulguine, contenait l'abdication en faveur du prince héritier sous la régence du grand-duc Michel, tandis que le second donnait au grand-duc la couronne.

Quoi qu'il en soit, le manifeste impérial contenant l'acte d'abdication au profit du grand-duc Michel fut télégraphié à Pétrograd, à l'adresse de M. Rodzianko, ainsi qu'au général Alexeyev, au grand quartier général : il devait être promulgué dans la nuit du 2/15 au 3/16 mars. Mais M. Rodzianko fit immédiatement savoir au général Rouzsky que la révolte militaire avait triomphé à Pétrograd, qu'une Assemblée constituante se formait, et qu'en conséquence il demandait à ne pas faire paraître le manifeste. Celui-ci ne fut publié, suivant un ordre du grand quartier général, que le 4/17 mars, à six heures du matin.

Tout était consommé, mais qu'allait devenir l'empereur? Le train impérial stationnait toujours en gare de Pskov, ayant une locomotive à chaque bout, ce qui lui permettait de partir immédiatement, soit pour Tsarkoïé-Sélo, soit vers le grand quartier général à Moghilev. L'empereur se décida pour cette dernière direction ; à deux heures du matin, le 3/16 mars, le train démarrait, emmenant le dernier des Romanov vers son tragique destin...

Dans sa déposition à la Commission d'enquête extraordinaire du gouvernement provisoire, M. Goutchkov a déclaré que son entretien avec l'empereur lui avait laissé une impression d'autant plus pénible que Nicolas II semblait avoir abdiqué sans se rendre compte de la portée de cet événement. Je n'incrimine nullement la sincérité de

M. Goutchkov, mais le récit que je viens de faire montre qu'il se trompe. L'empereur avait parfaitement pesé les conséquences de son acte. Je ne crois nullement que, dans sa déclaration, il ait voulu s'attribuer tout le mérite de l'abdication, mais dans l'état de nerfs où il se trouvait après cette terrible journée, se tenant à peine debout, il est probable qu'il avait oublié ce que nous lui avions dit dans la voiture du général Rouzsky.

M. Choulguine paraît ne pas avoir eu beaucoup plus de mémoire. Toujours est-il que, dans les milieux de la Douma, on attribuait à M. Goutchkov le mérite exclusif d'avoir obtenu de l'empereur qu'il consentît à abdiquer. Je m'en aperçus peu après ces terribles journées, lors de la visite de cinq membres de l'Assemblée nationale à Pskov : ils ne parlaient tous que du rôle de M. Goutchkov. Le général Rouzsky, qui était la modestie même, se taisait. A la fin, n'y tenant plus, je fis le récit des événements tels qu'ils s'étaient passés. Tous s'inclinèrent profondément devant le général Rouzsky, en déclarant qu'ils avaient ignoré jusque-là le service qu'il avait rendu à la patrie. Ce service, hélas ! devait être inutile : nous étions emportés par le courant irrésistible des événements.

Général Serge Savitch.

Les augures de Genève[1]

Les vedettes *(suite)*.

C'est dans ce même sentiment de cordialité lâchée, de mépris du geste autoritaire, de l'oubli de la conscience et du devoir, ces vieilles lunes sacrifiées à la ruse et au cabotinage, couverts du nom magique de l'esprit, que Briand se rend le lendemain à une des réunions des Six. Les Six représentent six des pays qui se sont battus et qui cherchent comment faire pour ne plus se battre. Il y a le Herr Chancelier pour la candide Allemagne, l'Honorable lord Cushendun pour l'Angleterre, Son Excellence Scialoja pour l'Italie, Son Excellence Hymans pour la Belgique, et enfin Son Excellence Briand pour la France, notre vieille France, qui, dit-on, fut courageuse et fière, mais il se trouve qu'en somme il ne ressemble pas extrêmement à Duguesclin ni à Bayard... Et il est indéniable que la figure, les traits, le teint, les rides, l'expression, c'est toute l'âme ! Les naïfs disent : « Comment voir sur un visage?... » Ah ! ne soyez pas naïfs ! Mais tout y est bien marqué.

De même pour le décor. Impossible qu'on le néglige. Il ajoute ou il s'oppose aux personnages. Quel est le metteur en scène, au théâtre, qui ne prendrait pas soin de l'accorder avec eux? Mais dans la vie, qui penserait à ce détail? L'hôtel

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 mars 1929.

où conféraient les Six était en crème fouettée, vanille et nougat rose. Une immense pièce de pâtisserie, dans laquelle on s'attendait à voir des enfants se poisser la tête en léchant les murs. J'ai lu dans mon jeune temps un admirable livre : *le Royaume des gourmands*, où la mère Michel édifiait une construction de ce genre ; mais j'avais rêvé qu'elle était moins affreuse ! Celle-ci donnait de l'écœurement. Il y avait au-dessus du portier deux amours en sucre qui s'embrassaient ; le hall était à la framboise ; et on avait suspendu, le long de la galerie du premier, qui paraissait en chocolat, dans des corbeilles qui avaient l'air en brioche, des hortensias qui ne ressemblaient nullement à des hortensias, pour la bonne raison qu'ils étaient en papier. Je n'ai jamais rien vu de plus puéril que cette pauvre maison. Or, c'était le lieu choisi pour parler solennellement des chances de paix et des craintes de guerre. Un défi au bon sens ! Le public aurait dû siffler ! Non, il ne remarquait rien. Les journalistes attendaient, assis dans le hall, devant le portier et ses amours, pendant que ces messieurs discutaient à l'étage en chocolat, et ils demeuraient tous infiniment sereins. Leurs figures ne marquaient ni étonnement ni ironie. C'est d'ailleurs la caractéristique du journaliste : il en a tant vu qu'il ne voit plus. Il n'a le cœur frais et l'œil curieux que pendant six mois, et encore ! Au bout d'un semestre, il faut toujours lui donner son congé. Je suis donc bien sûr qu'aucun ne voyait le contraste entre la gravité de l'événement et la vanité de cette confiserie. Ils avaient la passivité de l'ennui. A moins qu'ils ne fussent tous des philosophes, jugeant qu'il n'y avait pas plus de sérieux à cet entretien international qu'à ces murailles en caramel. Pâtissier, architecte, et gâte-sauce politiques, après tout, il y avait moyen de se consoler, et de se dire : « Ils sont tous du même ordre ! » Mais ce n'était pas la pensée de ces faiseurs de journaux, et ce ne pouvait pas être la mienne, car ces Six étaient six, ils ne se ressemblaient donc pas ; et ils ne devaient pas tous mériter pareillement de la verve ou du dédain. La drôlerie n'était pas là. Elle était dans la patience des reporters qui attendaient une heure, deux heures, la sortie de ces six hommes venant de leurs six pays pour parler, dans le sucre et la confiture, de la façon d'empêcher la guerre ; et ils avaient l'air de penser qu'on allait apprendre, en voyant sortir ces six têtes politiques, que... voilà : c'était

fait ! Le bien, le mal étaient fondus ; les plus sales bêtes de l'humanité changées en sucres de pommes, et les mensonges ainsi que les passions en fruits confits. Pourtant, ils avaient vu les têtes des Six, et ce sont six têtes qui indiquent la variété du Créateur plutôt qu'un rapprochement facile des races.

Son Excellence Scialoja est un petit Italien olivâtre de la couleur des complots dans Venise, olivâtre et ridé, et chaque ride — il en part cent du coin de chaque œil — marque à la fois expérience et méfiance. Il regarde les hommes en clignant de l'œil, car il les trouve dangereux, mais le pli reste et il se grave. Quand il retrouve leurs pareils, sa physionomie est prête : il n'a qu'à y installer ses sentiments. C'est naturellement un homme qui écoute et ne parle pas : son teint n'est pas d'un homme qui parle. Il est capable d'un sourire léger, mais qui donne froid dans le dos, alors que son visage au naturel fait seulement réfléchir. Il représente son pays, c'est-à-dire le fascisme, autrement dit un gouvernement. Il ne pourrait donc pas échanger beaucoup de paroles avec les envoyés des démocraties qui ne représentent que l'opinion publique. Il leur dirait : « On l'a matée chez nous. Voulez-vous qu'on vous mate? » La conversation serait fâcheuse : il vaut mieux qu'elle ne soit pas. Son Excellence Scialoja est olivâtre, ridé et muet. Un journaliste s'est approché un jour, et lui a demandé :

— Monsieur le ministre, quelle est selon vous...

Scialoja a mis son index sur ses lèvres, l'a regardé jusqu'à l'âme, puis a fait signe de le suivre. Ils se sont enfermés dans une pièce secrète. Le journaliste a répété plus lentement :

— Quelle est selon vous, monsieur le ministre...

La porte s'est ouverte. L'index de Scialoja s'est retrouvé sur ses lèvres. Quelqu'un est entré, qui est ressorti. Le journaliste avait perdu ses forces. Pourtant, il a eu le courage de redire :

— Monsieur le ministre ... quelle est selon vous... la principale utilité de la Société des Nations?

Ah ! Scialoja en cligna des deux yeux ! De l'un, puis de l'autre, de l'autre et de l'un. Il fit même son sourire. Il prit un très long temps, il rêva, et enfin ses lèvres pâles s'entr'ouvrirent pour murmurer :

— Je vous demande, monsieur, qui pourrait bien le savoir !

Le journaliste dérouté s'enfuit, et faillit renoncer au journalisme. Il en mesurait la vanité en face d'un homme fort : on ne peut parler dans les journaux que des hommes faibles, les autres ne se laissent pas joindre. Puis il devint fasciste, par respect pour la force. Et je l'ai entendu avoir des ricanements superbes, chaque fois — et c'était tous les jours — que quelque sot disait devant lui :

— Ce qu'ont fait les Italiens, au fond, c'est ce qu'ont fait les Soviets à l'envers !...

Et qu'un autre plus sot encore lui répliquait :

— C'est tout de même un pays qui a fait son redressement lui-même !

Comme si on avait jamais eu des voisins pour vous redresser !

Tout cela, Son Excellence Scialoja le sait mieux que les imbéciles : il regarde, écoute, calcule, médite et est plus muet qu'une tombe.

Son Excellence Paul Hymans, ministre des Affaires étrangères en Belgique, est d'un naturel trop aimable pour se taire. C'est un homme qui regarde, lui aussi, mais il a le cœur sensible, il ne prendrait pas sans rendre, et dès qu'il remarque, c'est aussitôt pour dire ce qu'il a remarqué. Le visage est plaisant par le contraste des cheveux blancs légers et des yeux noirs perçants. Il y a de la grâce dans les cheveux, de l'ardeur au fond des yeux. Et c'est tout l'homme, qui a du charme et de la passion. L'époque où il vit l'intéresse ; l'aime-t-il ou non ? Il brûle pour elle, il veut lui être utile. Sa grande finesse empêche les partis pris : il ne saurait en concevoir. Il aime les peuples du Midi. « Quelle poésie ! » dit-il. Il admire les peuples du Nord : « Ah ! quelle pureté morale ! » C'est une disposition d'esprit ravissante pour travailler à la Société des Nations.

— Oui, fait-il gentiment, j'en suis un partisan convaincu, après en avoir été... un utopiste !

C'est qu'il est difficile, selon lui, d'avoir une âme vibrante et de ne pas la mettre au service de la paix.

— N'y eût-il qu'une chance, une seule, de l'établir, il faut tout tenter !

Et il a des yeux, disant cela, où on croit voir passer un vol d'hirondelles pacifiques.

— En cas grave, annonce-t-il, le Conseil de la Société des Nations peut être convoqué dans les vingt-quatre heures !

Il ne doute pas que ce serait efficace, parce qu'il est loyal ; il n'imagine ni ruse ni dol : il ne réalise pas l'ennemi. Il réalise au contraire, en artiste qu'il est, les propositions chantantes d'Aristide Briand.

— Voulez-vous qu'on s'entende dessus le principe d'la constitution d'une commission d'constatation et d'conciliation?

Si il veut ! Mais il croit que c'est le salut ! Attendez 1935 pour évacuer le Rhin : vous ne récolterez que la haine allemande. Alors !... La haine, pour lui, quelle horreur ! Il ne l'imagine pas, c'est pourquoi elle le terrifie — et il devient vif, par peur de la violence. Ah ! pourquoi La Tour est-il mort? Il n'y aurait rien eu à dire de M. Hymans. La Tour aurait fait un pastel délicieux et frémissant, où le front haut sous les cheveux clairs aurait dit son esprit de fine aristocratie, tandis que les yeux fervents eussent exprimé ce cœur nerveux et féminin qui donne tant de vive passion aux créatures du grand artiste.

L'Honorable lord Cushendun n'aurait pas tenu sur une toile de La Tour. Bien trop grand pour un intérieur ! Il faut le peindre dehors, et dans un vaste paysage, où ses proportions ne gêneront rien. C'est un géant rose, qui peut prendre des tons d'acajou, de cet acajou britannique obtenu par des siècles de bonne nourriture et d'air marin ; d'un vent vif, chargé de sel, et de tartines beurrées au-dessus d'un thé brûlant. Avec son teint, sa taille, son nom qui a la vibration d'une cloche en bronze, on l'imagine, en plein air, sur la pelouse verte de son jardin, entre des murs de briques rouges. Il a dû chasser le canard sauvage, et sur des échasses : peut-être même les cache-t-il dans son pantalon. Enfin, il doit venir d'un pays de chênes et de roses. Il a un grand faux col bien ouvert, bon enfant, mais il est capable d'être le plus fermé des hommes. Le plus timide aussi. Comment démêler ses sentiments sous la buée de la gêne qui le recouvre? Est-ce qu'on voit Londres dans le brouillard? L'honorable lord Cushendun évoque à la fois le punch et la mélancolie. Il a l'air brutal ; il est subitement doux. De dos c'est un rigoriste ; de face un fantaisiste ; de profil, quand il passe, il a l'air d'aller au Pickwick-Club.

Il ne pourrait pas y emmener Son Excellence Mineiteiro

Adatci, Japonais minuscule et fragile, qu'on a peur de heurter. Il doit avoir de si petits os friables ! Puis, le visage est si triste ! S'éveille-t-il d'un songe? Ne va-t-il pas s'y replonger? Le rapport de la tête au corps est saisissant : c'est une énorme tête de vieil ivoire jaune patiné. Deux petits poils au menton ; un crâne comme un dôme. Sous des paupières extrêmement lourdes les yeux, sans cesse, cherchent à s'ouvrir, mais le rêve est plus fort que la réalité visible, et la vie intérieure l'emporte. Des femmes du monde sensibles, qui ont dîné à côté de Son Excellence Adatci racontent qu'il est dominé par un désir bien plus fort, bien plus haut, bien plus noble que la politique, et c'est le désir de se faire chrétien. Il fait ce qu'il peut à la Société des Nations, mais il voudrait faire plus en recevant le baptême. Il espère un congé, quelques heures de loisir. Il a besoin d'apprendre du catéchisme, de méditer humblement et de se retirer des hommes, en Europe, tellement plus grands que lui, pour s'approcher de Dieu qui, dans sa bonté infinie, saura se mettre à sa taille.

Voilà qui sont les Six avec le Herr Müller et l'Aristide Briand. Les voyez-vous enfermés dans leur salle? Briand, les coudes sur la table, donnant à ses fines mains un regard de complaisance, Müller en face, regardant les mêmes mains, pour oublier les siennes ; lord Cushendun assis sur ses reins, M. Hymans dressé comme un oiseau, Adatci, tel un petit enfant sur une grande chaise, et Scialoja en retrait, guettant chacun, se méfiant de tous, même de soi-même. Il y a plus de deux heures qu'ils respirent le même air. O sublime endurance des poumons !

De l'air ! De l'air ! La paix même les étouffe. Ils sortent enfin !

Un bruit de portes : les journalistes se lèvent ; un bruit de pas : ils s'avancent ; un bruit de voix : les Six apparaissent. Ce n'est pourtant pas celui qu'on voit d'abord qui peut parler : Son Excellence Scialoja ! Tous se pressaient pour une nouvelle, et tous s'écartent devant ce visage, qui n'indique que des secrets. Quelle connaissance ! C'est bien lui, à coup sûr, qui sait le plus de choses. Et c'est pourquoi ces informateurs aux aguets le laissent passer respectueusement.

L'Honorable lord Cushendun le suit, dans les bouffées de sa pipe. Nos journalistes n'ont pas eu le temps de se tourner

vers lui qu'il fonce sur eux, dans sa fumée, comme un apiculteur sur un essaim d'abeilles. Veut-il les écarter? Mais oui, il n'a plus qu'une idée : aller fumer, dans sa chambre, tout seul, les pieds sur sa table. Et ce désir lui fait une tête si sympathique, d'un rose si satisfait, au-dessus de son grand col blanc, qu'ils ont tous cru qu'il voulait dire des choses plaisantes, une minute, avec eux. Malentendu ! Et aussitôt métamorphose ! Au lieu du Cushendun, moite de bonheur, qui vient de tirer le canard sauvage, on voit un Cushendun soudain coulé en bronze, le vieux bronze d'un canon de la vieille Amirauté. Raide et durci, il ne bronchera plus ; la pipe n'a plus de fumée ; il attend qu'on s'écarte pour qu'il passe... Ces messieurs reculent. Le canon marche ; la pipe repart ; il est passé.

Et avec lui, sans presque qu'on le remarque, se coulant dans son ombre, le petit Adatci s'est faufilé aussi. Merci, Dieu des chrétiens, vrai Dieu de miséricorde ! Il avait tellement peur, tout seul, d'être écrasé ! Il s'est sauvé ! Sur la porte, il se retourne ; il soulève son mince chapeau haut de forme, et il a deux saluts de gratitude mécanique.

Les journalistes sont attendris ; c'est donc dans la tendresse qu'ils se resserrent tendrement autour du tendre Hymans, lequel sourit, s'incline et les regarde avec grâce. Il va parler ; il parle déjà : ses lèvres s'ouvrent. Il est trop homme du monde pour passer sans parler. Qu'est-ce qu'il a dit? Avez-vous entendu? Non, il n'a encore rien dit ! Ses lèvres se sont refermées. Et... il fait signe qu'il n'est pas seul... En sorte... qu'il ne pourra pas parler. Hélas ! s'il ne dépendait que de lui d'être aimable ! Mais... ces messieurs devant, ces messieurs derrière !... Ah ! il y a un mouvement de dépit chez les journalistes, Société des Nations : politique au grand jour ; bavardage sur la place ; c'en est bien là le programme? Donc ils veulent tout savoir !... M. Hymans fait un sourire exquis, mais décevant et déçu... « Ce n'est pas sa faute ; on se rattrapera un autre jour, c'est promis ; je vois que vous allez me laisser passer ; ah ! merci ! Vous êtes gentils et indulgents ! »

D'ailleurs, il est suivi d'Herr Hermann Chancelier. Le gros morceau ! Alors, c'est plus intéressant de tomber sur celui-là. Et ils essayent, cette fois, une offensive sérieuse. L'homme de l'Allemagne descend, fumant un gros cigare, qui lui fait une bouche ronde, ronde comme ses yeux, comme

ses lunettes, comme sa tête, comme la lune, comme tout ce qui est rond et niais. Que c'est difficile un gros cigare ! Et qu'il faut être malin pour le savoir fumer ! Ce Müller ne l'est pas. Il ne sait ni fumer ni passer. Il rougit, et pour sortir à droite, fonce à gauche : c'est un geste familier, le secret des démagogues. Mais il a surpris ceux qu'il vient de pousser ; ils ne résistent pas et ils ne demandent rien. Ce sont les autres qui disent : « Quelle nouvelle, monsieur le chancelier? » Un grognement leur répond, tandis qu'il fonce à droite. Il y a un remous, Müller fait un faux pas et, rouge et luisant, il peste et sort.

Et c'est à ce moment qu'on vit Briand, qui ayant encore trois ou quatre marches à descendre, entre son consul et son Grumbach, chaloupait de l'un à l'autre, avait l'air de recharger sa bosse, et... rigolait.

Il rigolait d'une rigolade qui creusait des rigoles sur sa face rigolarde. Dans le jaune des joues, dans le gris du poil, et dans les yeux qui sont gris-jaune, et dans toute cette figure délavée par la vie, comme sont les vieilles gouttières où passent, à moins qu'elles ne restent, toutes les saletés du toit, courait, brillait « c'te rigolade », qui n'est qu'à lui, car la laideur lui donne sa force et son attrait, en sorte qu'elle est irrésistible, et que sa seule vue fait rigoler ! Ce qui arriva. Les journalistes étaient inquiets ou vexés. Ils aperçurent cette tête unique qui rigolait : ils rigolèrent !

Pensez donc : quelle aubaine ! En rigolant, déjà, mais il leur confiait tout ! Et ce fut une ruée vers lui, avant qu'il pût descendre les dernières marches.

— Alors, monsieur le président? Qu'est-ce qui s'est passé?

Il avait rigolé, prévoyant la question. Mais la question posée, il rigola bien plus ! Car il rigolait de tout ! D'être des six rigolos ! Et d'avoir rigolé ! Rigolé sur la paix ! Rigolé sur l'Allemagne ! Rigolé d'être Briand, ce qui est bien le plus rigolard !

— Pourquoi que vous demandez pas d'confidences à celui-là?

Il montre le chancelier et son cigare qui passent la porte.

Ah ! Dieu ! cette rigolade ! une rigolade d'amour, qui monte du groupe des journalistes. Ils le mangent tous des yeux ! Ils l'adorent ! Il est le seul à savoir dire un mot, à être drôle, à montrer quelque sens de la vie, de la vie vraie, et... rigolarde.

— Racontez, président ! Qu'est-ce qu'on a fait et dit?

Il avance d'un pas... ma parole, comme s'il allait danser ! Il le pourrait ! L'esprit est au divertissement. Mais le consul et Grumbach écartent, tels deux agents, ces spectateurs remplis d'ivresse. Et Briand dit :

— Voilà... on a parlé dans trois langues !...

Éclats de rire.

— Chut ! Chut ! fait le bon consul.

Il n'avait pas fini. Il achève :

— Je sais pas si on s'est compris !

Ah ! Ah !... Oh ! Oh !... Ils rient tous, ils étouffent ! et certains manquent les derniers mots qui sont :

— Je pars jeudi !... pour l'Conseil des ministres !

Est-ce cette idée qui l'assombrit ! L'œil brusquement devient dur ; la joue est noire, il ne rigole plus. Fini. Il traîne le pied ; il est redevenu rancunier et vachard, et il monte en auto en rognonnant « des choses sur les peupes, rapport à des contingences »...

Homme étonnant ! Plus on le regarde, plus il étonne, lui qui pose à ne plus s'étonner ! Il n'y a pas plus laid ni plus vulgaire : il n'y a pas de succès plus vif que le sien ! C'est un contraste qui vaut bien qu'on en cherche les raisons.

Il est un homme du peuple français, d'une vieille race, avisée et gouailleuse. Il a traîné cette gouaille sur des ports et dans des faubourgs, souple comme un chat, noctambule et paresseux, guettant les oiseaux, et de temps en temps se piquant une plume au-dessus du derrière pour faire croire que c'était une aile. A force de traîner, le pied est devenu traînard, la voix traînante, et l'âme traîneuse. Il porte maintenant des chaussures parce qu'il est ministre, mais l'âme est restée en savates, parce que c'est son destin. L'âme, le style, l'éloquence. Un premier trait qui plaît aux foules. Elles disent tout de suite : « Il n'est pas fier ! » Mais ce ne sont pas les foules qui sont à Genève? Pardon, ce sont leurs délégués, leurs journalistes, leurs esclaves. Ce sont des hommes de quarante-neuf nations, qui, dès qu'ils sont ensemble, en assemblée, attendent des choses toutes simples, toutes nues, toutes puériles, capables d'être rapportées à ces foules-là. L'esprit subtil d'un Grec ne peut que s'évanouir alors entre un Finlandais et un homme d'Haïti. Entre le Belge et le Bulgare, le Britannique devient

accommodant. L'Irlande oublie ses libertés aux côtés de l'Italie. Et c'est une telle révélation pour le Siam de voir de près des Suédois qu'il rêve à des éléphants patinant sur la glace. Il n'y a plus rien de possible, qui soit particulier, original, individuel. Ce serait même malséant. Là-dessus, voilà Briand qui parle, qui traîne, qui chante, qui emploie dix mots, toujours les mêmes, comme une nourrice pour ses enfants, de tels mots qu'on les comprend quand on ne sait pas le français — est-ce qu'il le sait lui-même? — et il est familier, et il vous met à l'aise ; et il a l'air d'un marchand des quatre saisons poussant sa petite voiture criant : « La légume ! » mais qui est prêt, avec ses prix, à faire des concessions. Il n'y a pas de raison pour que personne résiste.

Sa laideur? Il l'anime ! Et comme d'abord elle rebutait, on lui a double gratitude de l'animer. Et sa vulgarité? C'est l'attrait principal ! Elle attire, comme un aimant, tout ce qu'il y a de vulgaire et de facile chez chacun. Vulgarité si forte qu'elle en est distinguée. Elle est typique, presque exaltante. C'est un tel don. Et sérieusement je me demande si on la trouve à cet état de perfection ailleurs qu'en France. Le balancement entre l'aigreur et la cordialité, et l'admirable aisance pour aller de l'une à l'autre, n'est-ce pas spécifiquement français? Mépris d'abord ; sourire ; romance d'amour ! Nous avons d'étonnantes gouapes, chez nous, sur ce modèle, — et nous avons d'abord Briand.

Il serait exagéré de dire qu'il est un artiste. Il est une « nature », autrement dit, il regorge de naturel, et jusqu'à vous en donner la nausée. Mais il n'a pas d'inspiration : son vocabulaire s'en ressentirait.

Il y aurait de la candeur à croire qu'il est ou qu'il peut être moral. Il représente, mieux encore il est l'opinion publique. Or celle-ci par définition même est libre, affranchie de tout, revendicatrice et divagante. La loi morale ne la regarde pas ; d'où son visage, c'est-à-dire celui de Briand.

Enfin, il est superflu de se demander s'il est patriote. Il l'est dans le sens où il profite de sa patrie, où il a conscience d'en être, où son hérédité lui donne cette ruse qu'il appelle civilisation. Quand il pense à un habitant de la Lettonie, il hausse les épaules ; à un Esthonien, il hausse les épaules ; à un citoyen de Salvador... il... ne sait pas où est le Salvador. Et pourquoi le saurait-il? Est-ce que l'autre connaît la Loire-Inférieure? Mais il n'est pas patriote

au sens de servir son pays. Il dirait qu'il y a des gens qui sont faits pour servir, que c'est un métier. Lui, c'est un badaud, il est dans la foule ; il prend l'air et il a du flair. Mais avec ses savates, sa bosse, sa dégaine, il aurait été aussi bien sur la Pnyx à écouter un démagogue d'Aristophane promettre une distribution de viande au peuple, ou sur la place de la Révolution à regarder guillotiner Louis XVI. Il regarde, voilà, puis met son mot, qui d'ordinaire est juste, qui très souvent fait rire, et s'il y a quelqu'un pour lui offrir un bon de soupe populaire, il dit : « Merci ! » et il prend. C'est ainsi que les démocraties lui ont offert la gloire : c'est le type même du bon de soupe prometteur, mais en fin de compte ce n'est que du gros pain dans une lavasse. Ah ! louanges humaines, quelle grossièreté !

A son âge, il croit y trouver des douceurs. Et c'est pourquoi il aime parler à Genève, devant le monde entier, au nom de la France. Qu'est-ce qu'il y a dans ses discours? De l'égoïsme d'abord, l'inquiétude de sa réputation : « Messieurs, à moi mes paroles sont des actes ! — une vague réclame pour la Société des Nations : « Y a-t-il eune institution qu'ait fait plus d'bien à des pays? » — quelques coups de boutoir : « Je sais ce qu'on dit !... Je devine ce qu'on pense ! » et un coup de mâchoire, allez donc ! et un coup de coude pour les Allemands ! — de la ruse sentimentale : « Les peupes, les mutilés, qu'est-ce qu'ils veulent? Ils veulent la confiance, Messieurs ! » — enfin un essai de poésie populaire : « L'esprit de paix, c'te fleur d'heumanité dèlicieuse ! » — Et c'est tout, absolument tout. Mais c'est cela qui a enthousiasmé les Français, l'étranger, qui a ravi les délégués, qui a échauffé les femmes du monde. Or, où y a-t-il, dans tout cela, un... minimum de grandeur, un semblant de désintéressement, un air d'idéal qui ne soit pas du dernier commun, un trait d'humilité qui ne soit pas roublardise, une menace qui ne soit pas de la rancune. Où y a-t-il trace de quelque chose qui pourrait s'apparenter avec la plus mince philosophie de la vie? A moins qu'on ne pense que c'en est une de laisser tout aller ! C'est un fait qu'il a une influence magique sur ses auditoires, parce que ses auditoires ont une influence miraculeuse sur lui. Ils le prennent bien avant qu'il songe même à les prendre. Mais dès qu'il est pris, il se dégage de lui ce qu'il appelle

« des émanations »! Elles ne flottent qu'à ras du sol! Briand n'est pas de la race emportée des oiseaux. C'est un mammifère. Seulement on le subit, parce qu'il est savoureux : voilà son secret. Dans sa crasse, sa laideur, sa fourberie, sa bouffonnerie, il a tout de même une finesse, une souplesse, une subtilité, un don d'artifice qui paraissent délicieux aux plus cultivés, aux plus distingués, aux plus forts. Son éloquence est d'une lâcheté qui détend, d'une sentimentalité qui fait qu'on s'abandonne, d'une bassesse d'esprit qui repose des sommets. C'est un exercice à la fois fort et faible, décevant et tentateur, mélancolique et prenant comme les baisers de danseuses et les chansons des cours.

Le plus haut des penseurs est donc excusable de se divertir et de s'abaisser avec Briand. Mais rentré dans sa chambre, il se rappellera que c'est l'homme qui a avili le jury au point qu'on a l'impression qu'ils sont douze sur des chaises, aussi vulgaires que lui, pour rendre la justice, que c'est l'homme qui a dit à Barrès inquiet pour les Églises de France : « Je sais... elles jouent un rôle dans la vie de c'pays ; nos paysans y tiennent ; ils s'y retrouvent chaque semaine ; elles sont pour eux des centres de marché... » — enfin que c'est l'homme qui, en 1927, dans son grand discours devant l'Assemblée gènevoise, s'écriait : « La justice, messieurs?... Heureusement, au-dessus de la justice des hommes, il y a une espèce de justice — comment dirais-je? *atmosphérique*, qui circule à travers les consciences et devrait suffire à régler nos rapports! » Faut-il rire? s'indigner? Faut-il ne pas se rappeler? Faut-il, à la façon des journalistes, qui plus que personne ont le sens de l'éphémère, se divertir et dire : « Il est inouï! » sans plus. Il l'est. Sur ses mains de magicien il y a l'annonce du miracle ; il y en a la négation dans l'œil désabusé. Quelle tendresse en cette voix! Mais ce teint, d'où peut-il venir sinon d'un cœur pourri? — Dès qu'on l'admire, on s'épouvante ; dès qu'on l'accable, on a des remords. D'ailleurs, puisqu'il enchante son époque, il siérait peut-être de la condamner avant lui. Mais pour le faire dans une juste sévérité, on devrait tout le long de l'histoire en marquer d'autres qui furent aussi grossières. Depuis la société des mammouths, quelle liste! Le grand regret d'aujourd'hui, c'est qu'il représente la France ; la grande consolation, c'est que la France ne demande peut-

être pas à être mieux représentée. Certains — ils ne sont que certains — préféreraient des ministres français, qui tout en étant sur les questions françaises des spécialistes garantis, auraient cependant l'esprit européen. Mais j'entends d'ici un homme comme Bénès — le seul qui à Genève ait cet esprit-là — me dire de sa voix rapide et chaude : « Il n'y a aucune raison pour trouver un tel produit à Saint-Nazaire. »

Bénès ! Ce n'est pas le hasard qui met ce nom sous ma plume. Il s'impose à l'esprit, dès qu'on parle de Briand. Dans un bottin des professions ils seraient ensemble : deux ministres des Affaires étrangères ; pays voisins ; même temps. Et ils se ressemblent... comme le jour et la nuit ! Le jour c'est Bénès, le grand jour. Il n'y a pas plus ouvert, plus limpide, plus brillant. Il faut le voir, par une matinée de grand soleil dans une chambre, où les poussières sur les rayons de lumière dansent et se mêlent, descendent, remontent ; on dirait que ses idées se réalisent en petits points éclatants.

Je l'ai vu dans un hôtel, comme tout ce qu'on voit à Genève. Banalité, fadeur ; mais je n'y ai plus pensé après deux regards, après trois phrases. Quelle vie ! Quel ton ! Et comme il répondait à mon désir ! J'aurais été déçu qu'il fût long et pâle dans un vêtement noir. Il était petit et remuant dans un veston de voyage bariolé. Au fond de ses yeux, sur sa cravate, sur son mouchoir, il y avait je ne sais combien de couleurs — ou du moins, je le sais bien, elles y étaient toutes, autant que sur les drapeaux qui flottaient au balcon, nous envoyant les reflets de toutes leurs passions patriotiques. Ah ! un peintre en aurait ri de joie ! Il y avait toutes les teintes pour cet homme et sa chambre, comme il y a dans un seul mot de la langue tchécoslovaque toutes les lettres.

Bénès est fils de paysans, et il vint en Sorbonne chez nous. Il a une tête de laboureur, avec la flamme de l'étudiant. Son corps est noueux, râblé ; sa figure a la grimace de ses grands-pères qui n'ont cessé de cligner des yeux dans le soleil ; mais au contact de Paris il s'est dégagé des roublardises de la campagne, et il est comme un bois sec dans le feu : il craque, pétille, éclaire, réchauffe.

Il est à la fois curieux et bavard. Curieux de son visiteur il devine ce qu'il désire et il bavarde pour le lui donner. Il

bavarde sans calcul, sans prudence, persuadé qu'il n'y a pas de ruse qui vaille la vérité.

— Je ne me sens fort, dit-il, que quand je suis vrai, car alors je suis sûr de mes raisons !

Cette assurance lui donne de la bonne humeur. Un sourire anime tout le visage, bride les yeux, arrondit les joues, le rend drôle et émouvant.

Comme il parle ! Comme il est pressé ! Comme il est agissant ! Comme on voit qu'il veut, qu'il veut absolument du bien à sa patrie, après l'avoir affranchie. Mais il s'est affranchi lui-même, et il en garde un courant de fièvre. La vie est si courte, va si vite : aura-t-il le temps d'essayer ce qu'il désire? Et les passions des peuples sont si multiples, si ténébreuses ; tout entouré d'ennemis, échappera-t-il à leurs filets?

Trente ans de paix, voilà ce qu'il demande, au fond de son âme, à Dieu, car il a le cœur trop brûlant pour ne pas croire au mystère, et pour ne pas l'implorer secrètement, avant les Six.

Cette Société des Nations, il ne veut même pas que nous en parlions ensemble. Il sait tout ce que je sais ; il le voit et le ressent. Mais il croit que dans le désordre d'après-guerre, c'est encore ce que les hommes ont de moins mal à tenter. Il y a quelque temps qu'il est habitué à la médiocrité humaine ! Quand ses parents avaient leur récolte détruite par l'orage, ils recommençaient l'année d'après. Quoiqu'il ait étudié la philosophie au quartier Latin, il en a oublié les décevants préceptes, pour ne garder que sa ténacité paysanne. Il est réaliste : il veut vivre, et dans le soleil. Mais il est tout petit, au centre de l'Europe, et c'est à qui lui fera de l'ombre pour lui donner le frisson. Bah ! il rit, se frotte les mains, et les regarde tous en face.

— Salut ! dit-il à la Russie. Vous essayez de faire des bolcheviks chez moi? Parfait !

Et les convoquant, il leur dit :

— Messieurs, soyez logiques et courageux. Moi, je défends l'ordre, mais je le défends effectivement. Si vous êtes révolutionnaires, faites enfin la révolution. C'est votre devoir. Et je ferai le mien, qui sera de vous écraser !

Il les attend encore. D'ailleurs, il a confiance dans leurs méthodes critiques.

— Puisqu'ils enseignent la négation de tout, la jeunesse

actuelle, quand elle commencera de prendre sa part des affaires, niera aussi le régime, avec le reste ! Et ce sera le bon moment !

Dans cette attente il regarde Berlin, et il dit à Berlin :

— Qu'est-ce que vous avez à me regarder?

— Voilà, dit Berlin. Pourquoi êtes-vous avec la France?

— D'abord, dit Bénès, parce que je l'aime. Ensuite, continue Bénès, parce que si j'étais avec Berlin, je serais tout de suite avalé !

Devant cette réponse, Berlin joint les talons.

— Ils nous respectent provisoirement, m'a dit Bénès, à cause de notre culture et de notre travail. Mais il ne faut jamais, jamais manquer de leur parler carrément, jamais se relâcher, jamais s'abandonner au plaisir d'être aimable. Je les ai sur moi, et je les connais.

Il disait cela sans peur, toujours souriant dans le soleil. Et il avait l'air d'un blond petit écureuil, vif et malin, si attentif à tout, dans sa cage dorée de Tchécoslovaquie.

— Il y a chez l'Allemand, continua-t-il, un trait bien plus funeste que sa mauvaise foi : c'est le manque total de sens politique. Gaffes sur gaffes, ils en font une montagne ! Quand en 1920, ils voulaient réaliser l'Anschluss, je leur ai dit : « Faites-le donc : c'est la guerre ! » Ils n'en revenaient pas ; ils ne comprenaient rien. Mais de 1914 à 1918 ont-ils jamais compris pourquoi la réalité n'apportait pas la preuve de leurs calculs ; et maintenant ils ont pris le parti d'oublier qu'ils étaient les auteurs de cette immense tuerie, dans leur impossibilité de montrer qu'ils ont bien fait ! Comprendre ! Le mot qui leur est le plus étranger ! Et rien ne les éclairera !

Sur cette phrase, la main de Bénès désigna le soleil qui cependant éclaire tout, et les drapeaux de tous les pays flottant sur le balcon ; ils feraient croire que le monde offre au pangermanisme quelque résistance au moins sentimentale.

Mais c'est bien vrai que l'Allemagne ne peut rien voir que soi. C'est un peuple qui sait se nourrir, s'exalter, être fort, être grand ; au résumé c'est un pauvre peuple, incapable, une seconde, de s'oublier lui-même. Ils entrent à la Société des Nations : on les accueille avec des hymnes, on chante leurs litanies ; ils n'en trouvent aucune d'excessive ; ils ouvrent leurs serviettes, et ils commencent à travailler et à discuter. Ont-ils regardé leurs voisins? Pas même. Ont-

ils senti avec ceux-ci, avec ceux-là quoi que ce soit de commun, un échange de chaleur humaine? Eh ! non ! Ils sont Allemands, et ils arrivent avec leur seule vision, à l'Allemagne limitée. Ils demeurent au milieu des autres, tels des parlementaires aux yeux bandés, ne comprenant personne, et personne ne les comprend. Quel drame, dans lequel au milieu de ces personnages tragiques, grouillent des délégués de néant, des journalistes usés jusqu'à la corde, des femmes du monde éventées, et Briand, qui a perdu son âme, mais traîne le reste de son corps, en rigolant de la farce humaine, parce qu'il s'est vu dans un miroir.

Telles furent les réflexions qui s'agitaient en moi, quand je sortis de chez Bénès ; mais l'air était si pur, le lac d'une eau si douce venait caresser le quai, je rencontrai dans un court espace des femmes à la démarche et aux yeux si plaisants, qu'en mon cœur de Français, vite ému, mais plus vite confiant, toujours prêt à saisir une heureuse occasion, je me rassurai par la pensée que dans ce monde de mystère, ce qu'on croit voir n'est rien, que la logique toute étroite est bousculée par l'imprévu immense, et que c'est à cette surprise de chaque instant qu'il faut un peu poétiquement s'abandonner.

J'en étais là : quelqu'un m'appela. Était-ce la surprise? Je me retournai.

Je me retournai, et vis d'abord ce qui m'indispose toujours à Genève : le monument de Brunswick... Quelle importance pour rien ! Quelle ennuyeuse laideur ! Mais ce n'était pas lui qui m'appelait. Il y avait un homme, les talons joints, le crâne découvert, tenant humblement son chapeau, et qui me disait :

— Messé, permettez une question fous poser?

Il me tendait une carte : *Herr Franz Krauelbotz, Munich.* Je tressaillis. Encore un ! Et celui-là me parlait. Il m'arrêtait en pleine rue. Comment me connaissait-il? Qu'est-ce qu'il me voulait donc? Il devait être un fils de voyante, car à travers mon front il comprit ma question, et sur-le-champ y répondit.

— Messé, che suis pupliciste-rédaktor n'est-ce pas. Donk ch'interroge les personnalités, s'il fous plaît. Voici le liste de mes interrokations che vous prie. Ch'ai interroché les Apyssins au sujet de l'esclavache, les Persans à cause du riz, les Italiens pour le faschisme, les Norvèchiens le pois de sapin,

les Irlandais la liberté ; che tésire de interrocher une personnalité de écrifain français rapport au pacifisme.

Je le regardai sans répondre. Il était extrêmement déférent, tout en étant extrêmement audacieux. Il était d'une race à la fois serve par ses manières, et libre en ses paroles. Il avait des pieds militaires, mais une tête de civil, des reins creux mais le regard droit. Il portait un affreux costume lie de vin.

N'entendant de ma bouche aucun son qui sortait, il reprit :

— Ch'ai le tevoir de fous dire, Messé, que che suis grand pacifiste, tout à fait ennemi de cette militaire ivresse qui soufent subjukue l'Allemagne, temeurée trop grégaire, lyrique und volcanique. Hor tonc, serais-che heureux pour ce proplème de votre afis enrechistrer.

Je ne bougeais toujours pas. Il inclina la tête.

— Che fous prie m'excuser puisque je n'ai pas encore maîtrisé le français. Tout de même, suis-je compris?

Je fis légèrement signe que oui.

— Puis-che tonc espérer, vous me tonnerez réponse?

Je fis fermement signe que non.

Aussitôt il resalua. J'étais dans l'ombre ; il était dans le soleil ; il ne chercha pas à se préserver, et son chapeau toujours en main, il continua :

— Che krois il existe un malentendu.

Je fis signe que oui.

— C'est pourquoi il convient mettre le point sur le i.

Je fis signe que non.

— Parton, dit-il, cela n'est-il point nécessaire? Che suis un ennemi des hopereaux prussiens ; che les hais ; che ai compattu les Français, mais che ai une passion envers la France, n'est-ce pas. Comment cela expliquer, qui peut-être est un enchantement?

Je fis signe : « Tout se peut. »

Il me remercia par une nouvelle inclinaison de tête.

— Alors, che vous temante maintenant : en l'Allemagne pacifiste afez-fous confiance?

Je demeurai immobile.

— Che connais auch'ourthui peaucoup des cheunes Allemands culturels, qui se interrochent sincèrement, s'il n'est plus possible vraiment, qu'on se batte plus aucunement. Pourrai-che, de fotre part, leur porter confiance à eux?

Je ne répondis pas. Il commença à baisser la voix.

— Qu'est-ce que la fie, sans la confiance?

Il se serait adressé à une statue de sel, il aurait eu le même résultat. Alors presque bas, cette fois, il dit :

— Sans la confiance, plus de chouissance !

Je fis signe tristement que je n'y pouvais rien. J'eus l'impression qu'il allait commencer encore une phrase, mais brusquement il la garda. Puis à deux reprises, mécaniquement, il abaissa son corps en avant, en signe de salut contraint et forcé. Il était devenu très rouge, volcanique, comme il avait dit, du rouge de von Schubert à l'Assemblée, d'Hermann Müller à la Métropole. Peuple grégaire, avait-il annoncé. Oh ! la formule parfaite ! Mettre le point sur le i? Oui, et couleur de sang... Pour un pacifiste, il n'avait pas visage de paix. Enfin, il joignit une dernière fois les talons, il m'envoya dans les yeux l'éclair des siens, et s'éloigna. A sa marche saccadée, à sa nuque gonflée, à ses oreilles en feu, je continuais de distinguer la colère qui, dans le papillotement ensoleillé du quai, avait l'air de laisser une traînée de soufre derrière elle.

Avais-je envie de rire? Sentais-je de l'amertume? Je ne sais. J'étais sincèrement partagé entre ma conscience qui me disait : « Tu as été toi-même ; tu as bien fait ! » et tout un chœur de voix légères qui s'appellent la politesse, l'éducation, l'indulgence, l'habileté, et qui me disaient : « Qu'est-ce qui t'a pris? Il t'est arrivé dans la vie d'être habile. On t'a vu indulgent. Tes amis te croient poli. »

Je n'hésitai pas longtemps. Je dispersai ces personnes légères par la profonde sincérité de ma lassitude et de ma tristesse. Je ne peux pas parler à un Allemand : je ne peux pas, c'est physique. Je n'ai rien à lui dire. Nous n'avons aucun sujet de conversation commun. Je ne pourrais l'entretenir que d'incendies, et vraiment !... Lui rappeler les jeunes filles, dans le Nord, emmenées en captivité le jour de Pâques, et ma foi !... Les arbres coupés? Pourquoi?... La terre végétale enlevée des champs de Pologne, avec les rossignols des bois, à destination du Brandebourg. A quoi bon? Et alors? Est-ce que le silence ne s'impose pas? Un silence traversé seulement de nos respirations, comme la paix du coteau de Notre-Dame de Lorette, où dorment quarante mille morts, est bercée par le souffle puissant du vent des Flandres. Il me semble qu'il n'y a pas de doute. Ce qui me stupéfie et me glace, c'est qu'un Allemand de mon âge

ait envie de me parler. Il ne se souvient donc pas? Moi j'en ai pour la vie! Mes fils retrouveront, je l'espère, l'usage de la parole avec cette race dangereuse. Mais moi, j'ai le droit de me taire. Mon silence n'a rien d'injurieux. Il est peuplé de souvenirs et de mélancolies. Et quelle nécessité y aurait-il donc que je parle? Les commerçants parlent. Les diplomates parlent. Les experts ne cessent de parler. Les banquiers parlent et se payent. Et les écrivains, presque tous les écrivains vont en Allemagne, parlent aux Allemands, sont fêtés des Allemandes, et reviennent dans l'enthousiasme, en disant : « Evohé! C'est l'avenir! Il faut causer! Il faut se comprendre! »

L'avenir sera ce qu'il doit être — comme le passé — terrible. Les parlotes d'écrivains n'y feront rien. La vie est un drame : et il faut être un nouveau-né à la mamelle, ou un vieillard oublieux pour l'ignorer. Elle est un drame partout. Elle est un drame en France, parce qu'entre autres dangers, avec la bêtise, la maladie, la mort, il y a l'Allemagne. Et il est inutile de se demander si de l'autre côté du Rhin le pacifisme progresse, si la démocratie y mine lentement l'idée patriotique, combien d'Allemands haïssent la guerre, si la majorité d'entre eux sont de bonne foi. Il suffit de les regarder à la Société des Nations : je dis de les regarder simplement, je ne dis pas de faire à leur sujet de la psychiatrie, de la psychologie, de la psychanalyse. Ce sont des gens qui arrivent avec leur politesse, leurs raisonnements, leur bonne volonté, leur puissance de travail, leurs serviettes et leurs intérêts. Ils saluent, ils parlent lourdement mais mielleusement ; ils affirment qu'ils ne feront plus jamais la guerre, qu'ils veulent s'entendre toujours, qu'une ère nouvelle est née. Puis ils exposent leurs demandes, qui sont excessives, d'une audace si naïve, d'une impudence si tranquille, qu'on y devine déjà des cerveaux où la vérité est dans la brume, comme la Haute-Silésie. Enfin on leur répond. On leur répond avec des précautions infinies, des éloges de leur vaillance, de leur organisation, de toutes les faces de leur génie, mais nécessairement on en vient à discuter leurs si hardis projets. Alors, sur-le-champ, ils se braquent, ils se raidissent, ils rougissent, ils frappent la table, ils claquent une porte et ils s'en vont. C'est une tragi-comédie quotidienne, et infaillible. Il arrive toujours, toujours, dans les commissions les plus calmes, au cours d'études les plus courtoises, que

l'Allemand d'apparence le plus droit et le plus raisonnable ne soit plus maître de lui. Il éclate, il se fâche ; il voulait dominer les autres, et c'est lui qui ne se domine plus. Sa loyauté, sa volonté, son raisonnement, ses aptitudes au travail, tout cela tout à coup est en cendres, dévoré par une brusque flamme montée du fond de lui-même, du plus secret de son tempérament, du plus profond de son hérédité, du mystère effrayant de son destin. Voyez un Anglais comme il se contrôle, un Français, un Italien, toutes ces vieilles races, quelle maîtrise elles ont ! Mais l'Allemand est pareil à un adolescent qu'une nature encore en effervescence commande en bousculant sa volonté, et décide à de subites folies.

Les traités, les contrats, les discussions, les précautions, les concessions, rien de tout cela ne compte plus devant cette calamité naturelle ! Quand même tous les Allemands ensemble, dans un immense chœur national, jureraient avec la plus forte des sincérités qu'ils seront maintenant tels des agneaux, de quelle garantie cette honnêteté serait-elle, puisque c'est soudain, *malgré eux*, qu'ils deviennent des loups?

Français, pauvres Français, ils ont bien trop le goût de la vie douce, pour ne pas cultiver leurs jardins et les embellir avec les plus fines roses. Qu'ils taillent donc leurs rosiers, et qu'ils choisissent des fleurs qui, le mieux, embaumeront et l'air et les maisons. Mais qu'ils ne croient pas pour cela qu'il n'y a que des jardiniers dans le monde. Il est hélas fatal, il est inexorable que dans dix, dans vingt ans, peut-être dans cinquante — qu'est-ce qu'un demi-siècle au tourbillon des ans? — il est certain que dans cinquante ans, peut-être vingt, ou dix, nos campagnes, à l'heure de la moisson, retentiront de nouveau de pas lourds et provocants. Soudain, au-dessus du mur du jardin délicieux, on verra des casques apparaître et des têtes luiront dessous, toutes rouges de gloutonnerie vexée. Ce seront Rheinbaben, Hermann Müller, le pacifiste Krauelbotz, à moins que ce ne soit leurs fils. Il se peut d'ailleurs qu'ils disent : « L'infasion... hoch !... n'est pas la kuerre ! » Et il se peut aussi qu'ils nous demandent simplement, d'une voix francophile, ce dont... ils ont besoin. Nous essaierons alors vainement, pour nous étourdir, de respirer les roses des rosiers qu'ils tiendront déjà.

(A suivre.) **René Benjamin.**

Une nouvelle psychologie du Langage

Les problèmes de psychologie expérimentale et particulièrement ceux qui concernent les modes de l'expression humaine, préoccupent à la fois les savants et les artistes. Les uns s'efforcent d'y découvrir les grandes lois qui éclaireront les régions encore obscures de la sensibilité et de l'intelligence, les autres veulent y trouver une démonstration rationnelle de ce qu'ils pressentent ou de ce qu'ils font inconsciemment.

A cet égard, il est peu de questions aussi riches d'inconnues que celle du langage. En elle se rejoignent presque tous les problèmes de la connaissance, à l'état pur, car si le langage n'est que l'expression de nos sentiments et de nos pensées, il correspond en réalité à l'une des parties essentielles du mécanisme humain. Aussi demeure-t-il l'objet le plus fécond de nos recherches, et toutes les lumières qui peuvent nous être apportées sur un problème de cette importance sont-elles accueillies avec le plus grand intérêt.

* * *

Parmi les découvertes auxquelles ont conduit récemment les études linguistiques, il en est peu, sans doute, qui soient aussi précieuses que celles du Père Marcel Jousse, telles qu'elles nous sont exposées dans ses *Études de psychologie*

linguistique (1). Le Père Jousse, utilisant l'œuvre de ses prédécesseurs, mais évitant de les suivre sur les routes battues et rebattues, a ramené le problème à son point de départ, à la forme première de la communication des sensations, des sentiments et des idées : *le Geste*. Soucieux de débarrasser la question des postulats hâtifs, des opinions toutes faites, dont on la déguise quelquefois, il l'a étudiée selon une méthode nouvelle, solidement appuyée sur les textes d'un côté, de l'autre sur l'expérimentation. Lorsqu'il dédie pieusement son livre à la mémoire de l'abbé Rousselot, il rend hommage à son maître et il atteste en même temps l'influence considérable que les procédés expérimentaux du laboratoire de phonétique ont exercée dans l'élaboration de la linguistique moderne. Instruit du danger que les notions préconçues présentent pour le développement d'une jeune science, il ne s'est pas contenté de rechercher dans les livres, les grammaires et les vocabulaires, les grands principes de la sémantique. Il a voulu retrouver le langage à l'état pur, et c'est pourquoi il est allé l'observer chez les peuples qu'on dit « primitifs » et qu'il appelle, lui, « spontanés ».

« Les découvertes — disait Laplace — consistent en des rapprochements d'idées susceptibles de se joindre et qui étaient isolées jusqu'alors. » Fidèle à cette doctrine, le Père Jousse refuse le titre de novateur que certains veulent lui donner ; il se défend d'avoir rien inventé, rien découvert, et il prétend modestement n'avoir fait que rapprocher des textes. En effet, son livre nous offre, à la première lecture, un curieux aspect de mosaïque. Il est constitué presque uniquement de citations, mais nous distinguons bientôt, sous ces juxtapositions, arbitraires en apparence, un lien logique très puissant, et si la plupart des matériaux employés à la construction sont étrangers, le dessin de l'architecte, la volonté du maître d'œuvre sont présents dans les transitions, dans les raccords qui donnent leur vrai sens à ces phrases qui semblent dispersées.

*
* *

Dans ces questions de la psycho-physiologie du langage, il importe, tout d'abord, de discerner et d'isoler le phéno-

(1) Beauchesne, éditeur.

mène physique qui se trouve à l'origine. Selon le Père Jousse, il faudrait le reconnaître dans l'explosion énergétique. Tout acte humain, tout « geste » — en donnant à ce mot son sens le plus large et, aussi, le plus particulier — est une explosion de l'énergie vivante. Les phénomènes de réception, comme l'audition, la vision, sont le résultat d'une explosion énergétique, de même que toute expression manuelle ou vocale. Mais l'exemple le plus caractéristique d'explosion énergétique est le « réflexe » qui obéit aux impulsions extérieures. La vie, dans toutes ses manifestations, est constituée, en somme, par une suite d'explosions qui s'excitent et s'entraînent les unes les autres, et qui alternent en raison des moments d'accumulation ou de dépense d'énergie. Cette alternance physiologique, analogue au mouvement d'une machine, correspond à ces instants d'assimilation et de désassimilation, de perte et de récupération, et nous apercevons là une succession de temps forts et de temps faibles qui sont l'essence même du rythme. Tout est rythme dans la nature, et l'on pourrait dire que le rythme est, selon le mot de Verrier, « une sorte de premier principe unique et universel ».

Si le geste nous apparaît comme un constituant essentiel de ce rythme, le son vocal, lui aussi, dépend essentiellement de l'explosion énergétique, car le souffle obéit, en somme, à une sorte de « gesticulation organique » qui déplace la colonne d'air parlante. Et ce n'est pas sans raison que Verrier y découvre « la danse de l'appareil moteur de la respiration et de tous les muscles de l'articulation verbale..., l'expression de cette harmonie profonde et de ce besoin général et mystérieux de l'alternance, des poussées, des retenues et des retours qui appartient à tout notre système nerveux moteur ».

Le Père Jousse en déduit, très justement, que le plaisir n'est pas autre chose que la sensation de se conformer au rythme nécessaire, pas autre chose que la conscience d'une dynamogénie, c'est-à-dire d'une libération d'énergie, et il reconnaît ce besoin, spontané chez l'homme, d'associer le rythme de son expression au rythme de son action, dans les chansons fortement scandées qui accompagnent le travail, chez certains peuples, où le rythme du chant s'applique avec un parallélisme surprenant au rythme du labeur. « Au commencement était le rythme, » disait Hans de

Bülow. D'Udine proposait de substituer à cette formule celle-ci : « Au commencement était le geste. » Marcel Jousse concilie et amplifie ces deux phrases en les réunissant, et il leur donne leur vrai sens lorsqu'il écrit : « Au commencement était le geste rythmique. »

*
* *

Chez tout homme, le geste est le mode d'expression le plus naturel, le plus spontané. Il représente un effort pour reproduire, pour mimer soit un phénomène de la nature, la vague, l'arbre agité par le vent, l'eau qui tombe, la course d'un animal, soit le geste d'un autre homme. Et de même que, nous l'avons dit, la plupart de nos explosions énergétiques sont des réflexes, le geste manifeste une « excitation à mimer » qu'il est très facile d'observer chez les enfants ou chez les peuples « spontanés », mais que nous rencontrons plus rarement et plus pauvrement dans nos sociétés où l'éducation s'applique à le détruire.

Ce processus est aisé à comprendre. L'intelligence s'approprie l'objet en l'imitant, en « le reproduisant en elle-même d'une manière qui réponde à sa propre nature, ou en l'engendrant en quelque sorte de nouveau », selon l'expression de Kleutgen. Il y a là, pour employer une très jolie formule du Père Jousse, un phénomène « d'imitation en miroir ».

La main, ce souple instrument de préhension, se fait ainsi le meilleur et le plus éloquent moyen d'expression, de compréhension. Imiter, nous le voyons, devient le geste synonyme de prendre, les deux opérations empruntent le même outil. Il est incontestable que les mains, inconsciemment, réagissent de la même façon aux excitations que la pensée, et c'est en ce sens que Lévy-Brühl a pu dire que, chez l'homme, les mouvements de ses mains et de sa pensée sont inséparables. Il y a là tout un complexe d'habitudes ancestrales, d'automatismes hérités, qu'il est bien difficile de définir et d'expliquer. Nous pouvons cependant reconnaître leur survivance aujourd'hui encore, à l'état pur chez les peuples qu'on appelle « sauvages », sous une forme déguisée, transposée, interprétée, chez les « civilisés », mais dont l'origine commune apparaît avec une netteté surprenante à l'observateur le moins averti. Pourtant c'est chez

les « sauvages » — ou mieux, chez les peuples plus « spontanés », — que nous l'étudierons avec le plus de profit, car ils s'abandonnent encore, sans contrainte, aux impulsions instinctives dont la survivance est si rare parmi les Européens.

Ces gestes, qui sont des actes d'imitation, ou pour mieux dire, de reviviscence des réceptions, présentent une grande analogie avec les gestes spontanés des sourds-muets. Et il est curieux de voir les peuples gestuels utiliser un langage semblable au leur. Un jour, on amena au Collège national des sourds-muets, à Washington, sept Peaux-Rouges qui s'entretinrent facilement avec les hôtes du collège, car les uns et les autres interprétaient sans peine tous les gestes de leurs interlocuteurs.

Beaucoup de problèmes linguistiques qui nous paraissent maintenant insolubles, parce que nous avons perdu la notion des principes élémentaires qui les gouvernent, s'expliquent de la façon la plus naturelle lorsqu'on les éclaire par l'expérimentation directe. C'est en ce sens que l'abbé Rousselot préconisait l'étude du parler gestuel vivant pour comprendre le fond psycho-physiologique essentiel d'une langue, et le Père Jousse a lui-même étudié, chez un grand nombre de peuples « spontanés », ces formes du langage gestuel et les sources de l'expression orale. Il a pu observer ainsi, à l'état naturel, les manifestations spontanées du désir ou du besoin de communication qui poussent l'homme à user de gestes et de sons. Il a reconnu, chez des peuples plus évolués, le développement, l'affinement de ces modes rudimentaires, mais partout il a trouvé le même principe, affirmé par l'expérience : l'existence actuelle, ou disparue depuis peu, du langage manuel, et les rapports étroits qui lient le langage oral au geste et lui font emprunter les mêmes procédés qu'employait celui-ci.

*
* *

Une première conclusion apparaît aussitôt : le caractère instinctivement concret de la gesticulation « mimologique ». Le geste imitant l'objet, nous avons ici, à proprement parler, une « image » et la survivance de l'image dans le langage oral des peuples spontanés nous donne l'illusion de la poésie, alors qu'elle est simplement le passage d'une traduction concrète, d'un mode d'expression, dans un autre. Cette

image — évidemment « prégnante » d'une idée abstraite puisque maniée par une intelligence humaine — peut dans la suite s'obnubiler chez des peuples dont toutes les expressions ont une tendance à s'algébriser, mais il serait absolument inexact d'employer, pour les signes graphiques dont se servent certains peuples spontanés, le mot d' « idéogrammes ». Les caractères égyptiens, chinois ou mayas ne sont pas originellement des représentations d'idées, mais des représentations de gestes, des projections de mimiques. Ce procédé de « décalque mimique » est expérimentalement prouvé par l'observation des milieux ethniques qui, actuellement encore, utilisent ce genre de signes graphiques. Le Père Jousse a donc parfaitement raison de substituer au terme « idéogrammes » celui de « mimogrammes », beaucoup plus juste et réellement explicatif.

La langue chinoise nous offre une très curieuse confirmation de cette vérité, car chez elle l'image concrète traduit le sens abstrait, et le caractère d'écriture reproduit ou synthétise cette image. Perny, dans sa *Grammaire de la langue chinoise*, en donne de nombreux exemples dont nous citerons celui-ci : « En Chine, on ne dit pas que l'Empereur est mort, mais qu'il s'est écroulé, *Pong*. Ce caractère (l'ancien geste manuel) figure, comme on le voit (sur le mimogramme), une montagne très élevée qui tombe dans un abîme. Ce caractère présente une image frappante et fait tableau. » Les images deviennent ainsi métaphores et constituent un insensible passage du matériel au spirituel.

Ce fait, très apparent chez les peuples spontanés, serait plus difficile à discerner dans nos actuelles langues européennes, mais on le découvrirait, cependant, partout et particulièrement dans les « patois » ou les expressions populaires, dans lesquels l'abbé Rousselot reconnaissait les formes pures du langage spontané. Et l'on pourrait alors affirmer, sans que cela parût trop paradoxal, que nous parlons par gestes et que nos pensées elles-mêmes se dessinent dans notre esprit sur des contours de gestes.

*
* *

En partant du geste, le Père Jousse nous amène à distinguer, dans les formes du langage oral et dans la cons-

truction grammaticale, le substratum gestuel qui en constitue le squelette. D'après le geste et son aspect mimique, nous arrivons à comprendre non seulement la construction syntaxique des récitateurs, mais déjà le dessin de la phrase, sa division en sujet, verbe et attribut. « Nous sommes d'avis, dit-il, qu'un philologue en consultant les plus anciens documents écrits, surtout hiéroglyphiques, y retrouverait la construction familière au sourd-muet, laissé à sa gesticulation sémiologique spontanée. » Nos langages modernes ont bouleversé cette construction naturelle, pour lui substituer des édifices artificiels. Mais sans remonter aux langues hiéroglyphiques, on trouve dans le latin un exemple de construction naturelle qui reproduit l'ordre de génération des idées ou, en d'autres termes, la gesticulation de l'action. Lorsque Tacite écrit : « *Urbem Romam a principio reges habuerunt...* » ceux qui parlent « d'inversions latines » ne se rendent pas compte que l'ordre des mots suit exactement l'ordre dans lequel les idées se présentent à l'esprit.

Nous comprenons mieux, alors, l'existence de « clichés propositionnels » oraux qui, chez certains peuples, aboutit à un véritable culte pour les citations, les proverbes coulés dans le moule d'une tradition, d'une sagesse antique. Ce fait est particulièrement reconnaissable en Asie où, comme dit Clifford, « le langage est une mosaïque d'aphorismes ». Ces clichés séduisent les peuples spontanés, soit les « primitifs » d'autrefois, les « sauvages » d'aujourd'hui, les « paysans » de chez nous, parce qu'ils stylisent le geste mimique de l'action. Ils représentent essentiellement et codifient, une fois pour toutes, la « gesticulation triphasée » dans laquelle se dessine la forme la plus simple du discours qui est celle-ci : « l'agent agissant l'agi, » synthèse brève et totale d'une action. A l'origine, cette image était exprimée en gestes, l'homme imitant successivement l'attitude de l'agent, l'acte lui-même et l'attitude de l'agi. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici le « geste propositionnel type » cité par le Père Jousse :

Le Volant mangeant le Rampant,
le Grimpant empoignant le Volant;
Le Volant pinçant le Grimpant,
le Grimpant étranglant le Volant, etc.

Nous disons, nous :

L'oiseau mange le serpent,
le grimpeur empoigne l'oiseau;
L'oiseau pince le grimpeur,
le grimpeur étrangle l'oiseau, etc.

Mais on voit combien l'image — par exemple dans l'expression « oiseau » — s'est affaiblie. Or la survivance de la première forme, de l'image évocatrice, au lieu du simple signe, algébrique pourrait-on dire, du sujet et de l'attribut, est très nette dans toutes les langues anciennes et atteste la continuité du langage parlé prolongeant le langage mimé. Sur cette persistante compénétration du geste et de la parole, il faut lire le suggestif ouvrage du Père Buzy, *les Symboles de l'Ancien Testament.* Le Père Jousse aurait pu en intégrer toutes les pages dans son unifiante mosaïque.

Chez nous, cette évocation concrète ne se rencontre plus que dans la poésie, et c'est pourquoi, procédant par analogie et généralisation hâtive, comme c'est trop souvent notre habitude, nous voulons voir de la poésie dans les langages primitifs qui n'étaient, à vrai dire, que de la prose vulgaire, mais animée, éclairée par les images traditionnellement stéréotypées.

Ces caractères du langage parlé, bref et formulaire, si différent de notre langue écrite, périodique et toujours variée, le Père Jousse les retrouve dans « les beaux clichés traditionnels des Rabbis d'Israël », et, en effet, ils ne rédigeaient pas leurs enseignements, mais les transmettaient oralement. La Torah, apprise par cœur dans son hébreu original et dans sa traduction orale araméenne, grave ses « clichés » dans l'esprit des répétiteurs qui les récitent, les reprennent, les transposent, et ainsi, usant des mêmes éléments, mais les introduisant dans des combinaisons nombreuses, les Rabbis ont fait de leurs œuvres « une haie à la Torah ».

De leur côté, les récitateurs homériques n'agissaient pas autrement. Les rythmeurs oraux de la Grèce usaient, en effet, eux aussi, de clichés traditionnels et leurs récitations sont, comme chez les Hébreux, toutes faites de formules apprises. Les rapides indications psychologiques du Père Jousse ont, sur ce point, été reprises l'an dernier et longuement développées par M. Milman Parry dans ses deux

thèses : *l'Epithète traditionnelle dans Homère; les Formules et la Métrique d'Homère.* Un classement analogue sera naturellement à faire pour les expressions formulaires palestiniennes, et l'intérêt en sera encore plus grand.

En effet, ces clichés des Rabbis, ces formules orales transmises de génération en génération, Jésus-Christ les a employés didactiquement dans ses Paraboles, dans le Discours sur la Montagne, mais il dépassait les phrases stéréotypées des Instructeurs en Israël « de toute la hauteur de la révélation et de la divinité ». Ces improvisations araméennes de Jésus, immédiatement mémorisées par les apôtres, ont été ensuite serties par eux — et plus probablement par saint Pierre lui-même — dans de petits cadres historiques oraux, faits également de formules traditionnelles araméennes. Chacun de nos Évangiles actuels se présente ainsi comme la « mise par écrit », plus ou moins fragmentaire et plus ou moins tardive, de cette récitation araméenne apostolique décalquée oralement en grec selon les procédés familiers aux traducteurs hellénistes d'Israël qui savaient par cœur les diverses formules-décalques des Septante et autres « metoûrgemâns ». Aussi, pour quiconque connaît les clichés araméens et leurs décalques coutumiers, sous le texte grec évangélique apparaît assez aisément l'original araméen des paroles du Christ et de ses historiens sémitiques oraux. Pour en avoir la preuve par une opération inverse, en décalquant en grec hellénistique les Récitations des Targums et des Talmuds, nous obtiendrions une collection de clichés hellénistiques semblables à ceux du Nouveau Testament.

On peut donc, avec une grande approximation, en partant des décalques grecs évangéliques, reconstruire l'original de la récitation araméenne primitive, tout comme chacun de nos lecteurs, une fois maître des clichés d'Homère, peut s'essayer à retrouver, exactement, le texte formulaire homérique en s'aidant par exemple de la traduction décalque latine de l'édition Firmin-Didot. Il est inutile d'insister sur l'importance de cette découverte du style oral formulaire et sur l'aide précieuse et nouvelle qu'elle apporte à une critique vraiment scientifique, tenant compte de *tous les faits* psychologiques et ethniques.

*
* *

Ce style oral, qui fut celui des récitateurs homériques et des Rabbis d'Israël, c'est, selon Aristote, le style infini, procédant par atomes accumulés de propositions enchaînées par la simple proposition « et ». Ce style naturel, la langue écrite le déforme, le surcharge d'incidentes et y introduit un élément artificiel. Langue parasitaire, dit le Père Jousse, elle n'est plus en équilibre avec l'idéation courante, et alors que le peuple tend à la ramener vers les formes orales, le savant, le penseur l'en éloignent, l'écartent des modes naturels d'expression, « des lois de la gesticulation spontanée ».

Malgré notre syntaxe qui a disloqué, dissocié ces enchaînements naturels, certains poètes inconsciemment ont retrouvé ces « lois profondes ». Par exemple, Charles Péguy, dans ses inlassables répétitions, refaisait le geste de retrouver avec la main la forme de l'objet. Conduit par son hérédité paysanne, populaire, débarrassé de tout artifice, il libérait ainsi une tendance intime et primordiale. Je ne connais pas d'écrivains français chez qui la phrase écrite soit aussi clairement une phrase orale. C'est pourquoi chaque page de Péguy est faite, non pour être « lue des yeux », mais pour être dite à haute voix, et presque mimée. Et, à un degré presque égal, Paul Claudel, dont le rythme dessine le mouvement des choses naturelles, se rattache lui aussi à ces hautes traditions orales de l'antiquité.

Le « geste propositionnel » qui est, nous l'avons dit, la « cellule » de la récitation, se place et s'enchaîne selon le mode d'articulation que nous retrouvons partout : le parallélisme. « Le parallélisme, écrit le Père Jousse, est une loi profonde et universelle de l'automatisme psychologique, de la pensée humaine abandonnée à sa spontanéité vivante et non déformée par les règles conventionnelles de notre langue écrite. » Il obéit à la grande loi de symétrie qui est « la loi de l'oscillation universelle » et qui agit chez les individus, involontairement, inconsciemment. Il est à la base de toutes les lois physiques et nous le rencontrons aussi à l'origine des balancements oratoires, de la cadence poétique. Il est l'essence même du rythme.

Le parallélisme fait mieux ressortir l'existence des

« schèmes rythmiques » dont il constitue les éléments. Selon la belle définition du Père Jousse, le schème rythmique est « l'ensemble de deux, quelquefois de trois balancements parallèles, chaque balancement étant rythmé selon le rythme propre aux gestes propositionnels de la langue récitée. »

L'auteur des *Études de psychologie linguistique* aperçoit un curieux spécimen de ces schèmes rythmiques dans les Improvisations mérinas qui ont été étudiées et traduites par M. Jean Paulhan, et nous distinguons très bien quel dynamisme est enfermé dans des parallélismes tels que ceux-ci :

L'argent est la corne du riche,
la bêche est la corne du pauvre.
Vous êtes au milieu de mille citronniers,
je suis au milieu de mille foules.
Je ne suis pas le chat sauvage insouciant,
mais le chat qui obéit à une loi.

Ces schèmes rythmiques, dit-il, « dansent » comme les syllabes dansaient dans les rythmes d'Homère.

Le parallélisme peut naître, soit de la synonymie, soit de l'antithèse qui sont les éléments habituels d'équilibre dans les balancements. Ces balancements à leur tour, ondulant par deux ou par trois, constituent les schèmes rythmiques binaires ou ternaires. Les schèmes rythmiques mérinas que nous venons de citer sont des binaires. Un certain nombre de ces schèmes rythmiques binaires ou ternaires, groupés par le sens et généralement aussi par la mélodie, forment un récitatif. Ces diverses unités rythmiques, pour ainsi dire à échelle progressive, se retrouvent universellement. « Nous n'avons qu'à prêter l'oreille aux compositions orales des improvisateurs de tous les milieux ethniques pour surprendre le jeu automatique de toutes les constructions, balancements, schèmes rythmiques, récitatifs, « ayant de l'énergie psychique » et s'offrant à la volonté libre, mais parcimonieuse de ses forces, comme des gesticulations sémiologiques déjà sous-tendues. »

*
* *

Ce procédé, conforme, nous l'avons vu, aux principes physiologiques et psychologiques de l'expression, est en

même temps le meilleur moyen de mémorisation qui soit. Sans lui, nous ne pourrions comprendre la prodigieuse mémoire dont font preuve les improvisateurs et les récitateurs de style oral. Le Père Jousse en trouve un curieux exemple chez les « guslars » qui sont des récitateurs nomades, le plus souvent illettrés, et très nombreux chez les Slaves méridionaux. Certains de ces guslars seraient, dit-il, capables de réciter jusqu'à 100 000 schèmes rythmiques. Il cite, comme un des phénomènes les plus prodigieux de mémoire, le récitateur Milovan dont la mémoire n'était, paraît-il, qu'ordinaire, et qui pouvait réciter ainsi 40 000 schèmes rythmiques à la file. « Instructive enfin pour la tradition des enseignements de toute nature donnés en style oral par les improvisateurs à leurs auditoires est la constatation suivante : le 18 mars 1885, Fr. S. Krauss se fit réciter en présence de Milovan une récitation de 458 schèmes rythmiques que Milovan répéta mot pour mot le 4 octobre 1885, soit sept mois et demi après ; puis M. Krauss lui fit répéter cette même récitation neuf mois plus tard ; les variantes furent insignifiantes. »

Ce fait ne paraît pas extraordinaire si on le rapproche des prodiges de mémoire réalisés par les Rabbis d'Israël, les récitateurs homériques, et, en général, tous les récitateurs de style oral. Il y a, dans le retour et l'alternance des clichés, une sorte d'automatisme qui soutient et guide cette mémoire.

* * *

On comprend l'importance du schème rythmique au point de vue mnémonique, si l'on se rappelle qu'aux époques où l'écriture était inconnue, la mémoire devait tout garder. Les balancements facilitaient la mémorisation. Plus tard, seulement, on insista sur le sentiment de plaisir qu'ils entraînaient, et la valeur esthétique du rythme prévalut au moment où on cessa de le considérer comme un moyen didactique. Nous commettons donc une grave erreur lorsque nous imaginons que chez les Arabes, par exemple, les traités de grammaire, d'algèbre, de géométrie, de médecine furent mis sous une forme poétique. Ils furent mis en schèmes rythmiques, ce qui n'est pas la même chose, et non point par souci d'art, mais uniquement pour faciliter la récitation et la mémorisation. Dans ce cas, il ne faut point parler

de poèmes didactiques mais seulement d'enseignements rythmés.

Un déroulement monotone d'idées ne se serait pas gravé dans la mémoire. Scandées, elles s'articulaient selon un enchaînement rigoureux inoubliable.

En aucun cas, le rythme n'était réservé aux « littérateurs », il appartenait à tous ceux qui avaient quelque chose à dire et qui voulaient que leur leçon fût retenue. Recommandations médicales ou agricoles, traités d'astronomie ou d'arboriculture, tout se formulait en schèmes rythmiques, parce que c'était le meilleur moyen de frapper la mémoire des auditeurs. Les législateurs énonçaient en schèmes rythmiques leurs ordonnances pour les soustraire à l'indifférence et à l'oubli, exactement ainsi que l'on apprend aujourd'hui aux enfants le Décalogue octosyllabisé et rimé pour qu'ils s'en souviennent plus facilement

*
* *

La raison profonde de ces faits ethniques est très simple. Dans toute société spontanée, les gestes propositionnels s'enchaînent soit par conséquence, soit par antithèse, soit par synonymie, et selon une « mimique » analogue aux « jeux de gestes ». Cette mimique, cette logique des enchaînements, c'est la logique humaine vivante, et le Père Jousse va trouver, dans ce déclanchement, mi-automatique, mi-volontaire, de gestes propositionnels clichés, l'explication psychologique de la mémoire, à première vue étonnante, des récitateurs de style oral. Il distingue d'abord, avec Van Gennep, les « facultés mnémoniques » et les « procédés mnémotechniques ».

« Les facultés mnémoniques jouent d'elles-mêmes quand l'individu, inconsciemment ou consciemment, sous-tend dans son organisme, avec plus ou moins de rapidité, d'abondance, de fidélité, les gestes propositionnels collectifs stéréotypés, manuels, laryngo-buccaux, etc., avec lesquels il gesticulera sémiologiquement sa chorégraphie mentale.

« Les procédés mnémotechniques décèlent une intervention consciente et subtilement attentive de la volonté du compositeur oral : pour se faciliter, à lui-même comme à ses auditeurs et « répétiteurs », la mémoration et la remémoration de sa composition improvisée, il utilise certains arti-

fices destinés à favoriser le déclenchement initial ou l'enchaînement primitif des gestes propositionnels d'un récitatif et à maintenir les récitatifs d'une récitation dans leur ordre original. »

La mémoire exige, en effet, la revivification des gestes réactionnels. L'habitude et l'emploi des clichés produisent, à cet égard, une économie d'énergie, une simplification des mouvements. La mémoire des peuples de style oral est ainsi merveilleusement entraînée, exercée par le besoin, et elle sait travailler, puisqu'elle ne peut compter sur les secours extérieurs que tous les « aide-mémoire », livres, carnets, fournissent à nos milieux de « style écrit ». La multiplication de ces moyens, chez nous, a rendu presque inutile cette faculté atrophiée par le non-usage, et dont la richesse de toutes les ressources écrites accentue la déchéance.

Les grands récitateurs se sont toujours méfiés de l'écriture et de sa complaisance à favoriser l'inattention ou la paresse. De même que Mahomet, le Bouddha n'a rien écrit et ce n'est que très longtemps après sa mort que ses disciples « mirent par écrit » ses discours, ainsi que le firent les disciples de Mahomet lorsqu'ils craignirent que la tradition orale se perdît par suite de la disparition de ceux qui étaient capables de la maintenir.

Le Père Jousse en conclut que l'enseignement oral a précédé presque partout l'enseignement écrit, et qu'il a été seul en usage pendant des périodes qui ont pu être fort longues. Il a souvent même supplanté l'écriture. On croit, fréquemment et bien à tort, que sitôt l'écriture inventée, les peuples se sont hâtés d'abandonner le style oral. Il n'en est rien, et nous en avons montré plusieurs exemples. D'ailleurs, la transmission orale déformait moins les textes que les négligences de copistes.

Aujourd'hui encore, certains peuples, comme les Achantis, qui ne connaissent absolument pas l'écriture, se transmettent par tradition orale les longs récits historiques qui constituent les chroniques de leurs races. Ils veillent, d'une façon très rigoureuse, à la bonne mémoire de leurs chroniqueurs et ils ne reculent pas devant les peines les plus sévères pour prévenir et punir leurs défaillances. « Il existe chez eux une caste d'historiens de profession qui racontent les hauts faits des rois en schèmes rythmiques qu'ils chantent sur des mélodies spéciales qui varient avec chaque règne ;

leur but rappelle en somme celui des récitateurs de tous les milieux de style oral. Chaque récitateur a un certain nombre de disciples auxquels il enseigne sa récitation, mot pour mot, et la mélodie appropriée, note pour note ; tout danger de mutilation ou de corruption est évité par ce fait que le récitateur, une fois admis dans la caste, est puni de mort à la moindre faute soit dans le texte, soit dans la notation. Le résultat de ce système est que les récitations, composées depuis plus de huit cents ans, nous sont parvenues intactes. »

Cette mémorisation attentive, entretenue par des récitations fréquentes, préserve mieux un texte que la littérature imprimée, contre les modifications du langage. Il est donc faux de croire que ce texte s'est transformé entre le moment de sa composition et celui de sa mise par écrit, bien que, souvent, plusieurs décades ou même plusieurs siècles aient pu les séparer. Nous avons tellement pris l'habitude de voir, aujourd'hui, ces deux opérations littéraires réunies et simultanées, que nous considérons avec méfiance une version écrite longtemps après la récitation initiale. En réalité, l'organisation mnémonique et mnémotechnique des milieux de style oral assurait toutes les garanties d'authenticité et d'intégrité. Elle était conforme, d'ailleurs, à la tendance naturelle du corps humain à l'équilibre de ses différents gestes, tendance qui se retrouve absolument analogue dans le parallélisme des gestes propositionnels stéréotypés et balancés.

« La mnémotechnie, écrit le Père Jousse, est l'utilisation consciente et rationnelle des lois automatiques et profondes de la mémoire. » En d'autres termes, elle n'introduit pas des procédés arbitraires et artificiels, mais applique les ressources qu'elle aperçoit dans l'organisme naturel. De même que les mouvements du corps obéissent à la loi du rythme, l'exercice de la mémoire se modèlera sur le répertoire des gestes propositionnels « généralement triphasés » qui expriment l'action, le mouvement, et qui offrent les meilleurs outils mnémotechniques. « Les gestes propositionnels laryngo-buccaux, dit-il encore, sont stéréotypés en nombre relativement limité. Ils forment les deux ou trois balancements de ces quelques centaines de schèmes rythmiques instinctifs que sont les proverbes. »

C'est l'engrenage des balancements, d'ordinaire par l'emploi de l'allitération, qui soutient la mémoire du réci-

tateur. Le Père Jousse retrouve cet engrenage dans les procédés mnémotechniques d' « annomination » familiers aux Akkadiens et aux Palestiniens, et il en montre de curieux exemples dans les Évangiles. Ceux-ci présentent tous les caractères de la récitation rythmique de la tradition hébraïque, et il suffit, pour s'en apercevoir, de retraduire en araméen la traduction grecque, ainsi que l'a fait le Révérend Burney.

Le grand principe de cet engrenage consiste essentiellement dans l'assonance soit vocalique, soit consonnatoire. Sans aller chercher des preuves dans les récitations antiques, contentons-nous de celles qui s'offrent autour de nous. C'est, à proprement parler, le squelette rythmique de proverbes tels que ceux-ci : « Nul miel sans fiel, » « Trop gratter cuit, trop parler nuit, » « Poignez vilain il vous oindra, oignez vilain il vous poindra, » « Aujourd'hui en fleur, demain en pleur, » etc.

Pas plus que le rythme, l'assonance ou l'allitération ne sont des procédés poétiques. Ils subsisteront sous cette forme, seulement lorsqu'ils auront perdu leur utilité d'instrument de mémorisation. L'appel réciproque de ces balancements arrive à créer une sorte d'automatisme qui aide le récitant. Les appareils enregistreurs, employés aujourd'hui dans les laboratoires de phonétique expérimentale, sont d'un grand secours en ce qu'ils permettent de noter des détails qu'une oreille exercée ne saisit pas toujours. Grâce à eux, et partant de notre propre langue, guidés par leurs tracés, nous pourrions, dit le Père Jousse, « arriver à nous entraîner peu à peu et à faire naître, dans notre organisme, une « co-sensation » de la danse de tous les schèmes rythmiques ethniques. Il suffirait d'exagérer volontairement telle ou telle caractéristique déjà sentie, bien que faiblement peut-être, dans certains de nos schèmes rythmiques factices, dans certains de nos vers habilement choisis. On irait ainsi du connu à l'inconnu par le moins connu... » « Mais seuls les appareils enregistreurs témoignent de l'analogie, sinon de l'identité absolue, des gestes laryngo-buccaux exécutés par les récitateurs ethniques. Peut-être pourra-t-on, au cours de notre siècle, grâce à ce moyen scientifique mieux connu et généralisé, comparer objectivement et classer selon leurs caractéristiques réelles, vivantes et complexes, les innombrables schèmes rythmiques de toute longueur que les

peuples de style oral, encore spontanés, continuent de réciter d'un bout du monde à l'autre avant d'être, eux aussi, dissociés par la diffusion de nos imprimés. »

*
* *

Les procédés mnémotechniques sont les mêmes à l'intérieur du schème rythmique et à l'intérieur du récitatif (nous désignons sous ce mot une « articulation », une strophe de la récitation). Les schèmes s'engrènent selon des lois d'emboîtement destinées à aider la mémoire du récitant. A l'intérieur de la récitation apparaissent aussi les mêmes procédés, soit qu'ils opèrent par négation, soit par antithèse, soit par synonymie. Le Père Jousse trouve de curieuses manifestations de ces enchaînements dans les récitations d'Élisha ben Abouyah, Rabbi José bar Juda, Rabbi Méir, Rabbi Éléazar ben Azaria, trop longues pour être citées ici, mais un exemple connu de tous suffira à en définir le caractère. Il est, en effet, particulièrement apparent dans la Parabole de « Rabbi » Jésus sur la brebis perdue et la drachme perdue, parabole jumelée dont les deux « couplets » s'appellent nécessairement avec un parallélisme rigoureux. Dans ces deux récitatifs, tous les mots presque se correspondent, mais il est d'autres cas où un seul mot, souvent un son même suffit à déclencher dans la mémoire du récitateur l'association requise. En javanais, les timbres des voyelles finales suffisent à enchaîner les récitatifs.

On trouvera d'ailleurs, dans le livre du Père Jousse, les citations qui montrent d'une manière évidente cette construction des récitations. « Le parallélisme entre récitatifs peut porter non seulement sur deux récitatifs, mais encore sur trois, quatre, etc., et fournir ainsi le bâti de tous les récitatifs d'une récitation. Souvent les récitatifs s'ordonnent, dans la récitation, selon l'ordre traditionnel de certains parallélismes-clichés qu'ils développent : œil, oreille, odorat, goût, etc. C'est un procédé didactique tellement instinctif qu'on le rencontre universellement chez le Bouddha, les Rabbis d'Israël, en Chine, etc. » Dans les discours du Bouddha, en effet, — et ceux que reproduit Oldenberg le prouvent abondamment, — d'incessantes répétitions constituaient l'armature, facile à retenir, de la prédication dont seuls les mots essentiels changeaient.

Nous avons ainsi les cadres dans lesquels s'enfermaient les éléments de la récitation, et les points d'appui où s'articulaient les récitatifs. Cela nous permet aujourd'hui de reconnaître une seule récitation dans le « décompte » de la Sagesse de Salomon, par exemple, ou dans le chapitre XXIII du Deutéronome.

Ces « règles à mémoire », retrouvées par le Père Condamin, ont été mises en lumière d'une façon admirable par le Père Jousse, et leur importance est exceptionnelle puisqu'elles constituent le squelette logique de la récitation et qu'elles expliquent l'existence des mémoires extraordinaires dont nous avons parlé. Elles sont essentielles aussi, en ce sens qu'elles nous apportent des renseignements inattendus sur l'origine de la poésie. La poésie, c'est le sens instinctif des balancements et des rythmes, la naissance spontanée de ces enchaînements. Comme le génie du poète, le don du récitateur est souvent considéré comme une faculté surnaturelle. Les Arabes l'attribuent aux génies, et, au Maroc, il n'est pas rare que le disciple récitateur aille passer la nuit près du tombeau d'un saint ou dans une caverne habitée par les démons, pour recevoir d'eux ce précieux privilège.

« Devant un pareil et si délicat « outillage mnémotechnique », affiné par les innombrables et vivantes expériences d'une tradition plusieurs fois millénaire, le psychologue linguiste ne peut s'empêcher de reconnaître que le problème de la mémoire est, dans l'univers intellectuel, un peu comparable au problème de la gravitation dans l'univers physique : la solution d'une infinité de problèmes secondaires, mais très graves, dépend de notre conception plus ou moins exacte de cette loi primordiale. »

Ces solutions, le Père Jousse les laisse entrevoir et ses prochains ouvrages, croyons-nous, les confirmeront d'une façon incontestable. La psychologie-physiologie de la linguistique est un sujet immense qui nous promet toujours de nouvelles surprises. Mais les découvertes du Père Jousse représentent une acquisition considérable d'idées et de faits, un très grand pas en avant vers la connaissance des nombreux problèmes qui étaient demeurés obscurs jusqu'à présent, et qu'il a éclairés avec une très juste intuition et un sens aigu du réel, de l'essentiel.

Nous n'avons pu donner ici qu'une silhouette de son système, une ébauche de la construction grandiose qui, assise

sur les fondations expérimentales, se développe dans toutes les directions et appelle les conséquences les plus diverses. Qu'il nous suffise de dire que jamais la psychologie de la récitation n'avait été aussi profondément étudiée, et que les découvertes du Père Jousse — bien qu'il se défende d'avoir rien découvert — constituent un des plus grands progrès que la linguistique ait réalisés depuis bien des années.

Des applications en ont déjà été faites à la littérature et à la critique littéraire. De son côté, dans le domaine de la critique biblique, le regretté Père de Grandmaison, ce grand psychologue de l'exégèse, a pour ainsi dire mis à la base de sa magistrale étude sur Jésus-Christ les méthodes du style oral, renouvelant ainsi le sujet si délicat de l'authenticité des textes évangéliques. Un institut pédagogique de style manuel et oral s'est fondé à Paris pour appliquer scientifiquement à l'éducation les lois vivantes de la psychologie du geste rythmique ; on connaît le beau succès remporté l'an dernier, au théâtre des Champs-Élysées, lorsqu'on nous a présenté quelques-uns des résultats obtenus par cette nouvelle et harmonieuse pédagogie.

Mais il est encore d'autres applications qui intéressent également la sémantique, les arts plastiques, la technique cinématographique, la danse, etc., et l'on devine quelle peut être l'importance de découvertes qui projettent leurs lumières sur des régions aussi vastes et aussi diverses de l'esprit humain.

MARCEL BRION.

Un Jacobin à la solde de Bonaparte

Condamné à la relégation le 12 germinal de l'an III, avec Billaud-Varenne et Collot d'Herbois, Bertrand Barère avait pu, grâce à de secrètes protections, éviter le départ pour Cayenne. S'étant évadé de la prison de Saintes et réfugié chez des amis politiques, à Bordeaux, il était resté là pendant une grande partie du Directoire, jusqu'au jour où, menacé d'être découvert, il avait pu gagner Paris et se terrer à Saint-Ouen dans la maison d'une républicaine, la comtesse de Guibert.

Le coup de Brumaire le troubla fort, surtout quand il apprit le premier acte du nouveau pouvoir, une mesure de sûreté contre les plus remuants des Jacobins. Il lui fallait être plus circonspect que jamais ; car si Bonaparte le négligeait, il y avait à côté de lui un homme capable de se souvenir. C'était Sieyès. Cette crainte s'atténua quand eut été formé le ministère : Cambacérès à la Justice, Fouché à la Police, c'étaient sinon des amis, du moins des alliés en possession des postes pour lui les plus redoutables. Toutefois il eût été sot de trop compter sur ces anciens terroristes ; le besoin de donner des gages pouvait les amener aux pires abandons. Ce fut tout de suite le cas de Fouché qui, après avoir suggéré la décision contre les agitateurs, fit fermer les clubs populaires. La Constitution de l'an VIII préluda nettement à la ruine de la République. Le 24 frimaire,

une proclamation des trois nouveaux consuls, Bonaparte, Cambacérès et Lebrun, le signifiait en termes catégoriques : « Citoyens, la Révolution est fixée aux principes qui l'ont commencée ; elle est finie. »

Mais le *Diplomate* du 23 frimaire publia cet écho très intéressant : « On fait dire à Buonaparte un mot neuf et hardi. Le voici : les places seront ouvertes aux Français de toutes les opinions, pourvu qu'ils aient des lumières, de la capacité, des vertus. » Barère songeait au temps perdu par suite de sa fausse manœuvre après Thermidor. Aujourd'hui nulle erreur possible, les indications du plébiscite étaient trop claires : sur tous les points du territoire on acclamait la dictature ; aux carrefours comme dans les foyers et les boutiques, on redisait incessamment la louange du militaire et de l'autorité (1). Puisque Bonaparte conviait les gens de valeur, il convenait de saisir l'occasion.

Il lui écrivit une lettre où, parmi la profusion des éloges, il esquissait cette offre de services : « Né sans ambition, je resterai dans la médiocrité, à moins que ma patrie ne m'appelle. »

Quelques jours après, le 5 nivôse, jour de Noël, le *Moniteur* annonçait l'émancipation de nombreux proscrits. Barère en était avec Carnot, Mailhe, Boissy d'Anglas, Vadier, Pichegru, etc...

Le 1er janvier eurent lieu les réceptions officielles. Cambacérès, dont la demeure était place Vendôme, en l'hôtel de la Chancellerie, ouvrait ce jour-là ses salons à l'affluence des courtisans. Il y eut parmi eux une véritable sensation, quand ils virent apparaître l'ancien rapporteur du Comité de Salut public. Chacun se faisait la réflexion qu'a formulée l'auteur des *Parties fines de Clichy* : « Si quelqu'un doit être étonné de trouver sa tête sur ses épaules, c'est à coup sûr Barère. » On fut à son égard d'une froideur extrême. Les honnêtes gens le regardaient avec une curiosité distante, les autres, considérant en lui comme une évocation fâcheuse, ne s'empressaient pas à sa rencontre. On observait que ses malheurs l'avaient singulièrement mûri. Sa

(1) Cf. le *Diplomate* du 26 nivôse (16 janvier 1800) : « Je fis hier un cours de politique sur le quai Voltaire... Ce quai est rempli de gravures, comme chacun sait. Il y a trois mois je n'y voyais que les Directeurs, des costumes espagnols, des Barras, des Sieyès. Aujourd'hui ce ne sont que des généraux tous en costume de commandement. »

figure n'était plus animée de ce sourire avantageux, qu'on lui avait connu au temps de ses carmagnoles. Ses quarante-cinq ans ne l'alourdissaient pourtant pas : s'il y avait plus de plénitude et de gravité dans sa physionomie, il conservait sa belle allure, son port aisé, cet air d'élégance parfaite qui l'avait toujours si bien servi dans le monde. Malgré son inconscience et cet aplomb qui le caractérisait, il éprouvait une gêne secrète devant cette assistance, d'où ne se dégageait aucune sympathie. Aussi ne tarda-t-il guère à se retirer, après avoir salué le maître de la maison, qu'il pria de témoigner sa reconnaissance au Premier Consul.

Le surlendemain matin lui parvenait un billet de Cambacérès l'avisant que le général Bonaparte le recevrait ce jour même à une heure. Qu'il vînt place Vendôme : il se ferait un plaisir de le prendre avec lui et de l'aller présenter. Barère fut, comme on pense, exact au rendez-vous. Peut-être, dans la calèche, que, selon la nouvelle étiquette, honorait une escorte de cavaliers, sentit-il quelque amertume d'être l'obligé, le protégé de ce parvenu, qui naguère avec toute la Convention enviait sa fortune et sa gloire. Ils arrivèrent au Petit-Luxembourg. Le salon était bondé de militaires. Cambacérès, laissant son compagnon, pénétra dans le cabinet pour l'annoncer. Il en sortit peu après, et, revenant à lui : « Voici, lui dit-il, le Premier Consul. »

Ce dernier parut en effet tout aussitôt. Trouvant près de la porte un général, il s'arrêta quelques instants à lui parler et profita de ce prétexte pour examiner Barère, le seul civil qu'il y eût là avec le second consul. Enfin, se dirigeant vers eux : « Est-ce que, demanda-t-il à son collègue, ce n'est pas le citoyen Barère? »

Celui-ci s'inclina : « Oui, Premier Consul, c'est moi qui viens vous remercier de m'avoir rendu justice : c'est à vous que je dois d'être rendu à mes droits et à ma liberté que je n'aurais jamais dû perdre.

— C'est l'effet inévitable des révolutions, répliqua froidement Bonaparte. Quel âge avez-vous?

— Quarante-deux ans. Ces proscriptions m'ont ôté les plus belles années de ma vie.

— Vous pouvez encore longtemps être utile à la France et à son gouvernement. »

Proposition discrète, mais assez claire, suffisante en tous cas pour une première entrevue. Barère se la redisait avec

confiance à son retour. Il allait enfin retrouver l'emploi de son génie. Mais avec un tel retard et parmi tant de compétitions, il importait de n'être pas négligent, de faire penser à soi. En laissant entendre qu'il distribuait à son gré toutes les dignités et toutes les fonctions, le chef de l'État avait suscité la ruée des postulants et des candidats. Barère du moins avait pour l'encourager l'accueil spontané de Bonaparte. Mais quel domaine lui serait réservé? L'éloquence ne fleurit qu'en démocratie : ces grands mouvements et ces amplifications magistrales, qui avaient fait sa célébrité, ce n'était pas au Tribunat qu'il pourrait les renouveler. Talleyrand venait d'être chargé des Affaires étrangères : ce devait être plutôt son lot, à lui qui dans le grand comité s'était fait attribuer le département de la diplomatie. Il était vrai qu'il y avait en même temps dirigé l'Instruction publique : ce portefeuille lui reviendrait à bon droit.

Il eut une première déception quand le consul Cambacérès lui proposa une préfecture. Tout simplement. Avoir été l'une des personnalités les plus marquantes, avoir eu sa part, une belle part de souveraineté sur la France entière et tomber dans la catégorie des administrateurs régionaux ! Il refusa.

Bonaparte vraisemblablement avait ses vues sur lui et saurait avec plus d'intelligence tirer parti de ses talents. Il retourna dès qu'il put à l'audience, comptant sur des ouvertures qui le satisferaient. Mais le général pour toute gracieuseté lui fit cette déclaration : « Je suis bien aise de vous voir. J'ai dit au ministre de la Police de faire cesser votre surveillance. » Il ajouta quelques paroles banales et mit fin promptement à l'entretien. Barère n'en revenait pas. Fouché, qu'il voyait assez souvent, ne lui avait jamais dit que ses agents le tenaient en filature. Cette révélation l'édifiait sur l'importance de son crédit.

Le Premier Consul, quand il en aurait eu la pensée, ne pouvait par décence mettre en vedette celui dont le nom symbolisait pour tous la Révolution terroriste. Du reste, avec la perspicacité de son jugement, il mesurait très bien sa valeur, qui toute était dans le don verbal : les tâches auxquelles le rendaient propre son genre d'esprit et son caractère étaient seulement des besognes de rédacteur, la composition d'articles vibrants, bons pour influencer l'opinion selon les souhaits du pouvoir.

Vers la fin de janvier 1801, Barère dînant chez Cambacérès, celui-ci engagea la conversation sur le discours que lord Grenville, ministre de George III, venait de prononcer en pleine Chambre haute contre le chef du gouvernement français. Son hôte n'avait vu qu'une analyse fort réduite de cette diatribe. Il lui en fit connaître le texte et lui représenta combien il convenait que de telles insolences fussent relevées. Le Premier Consul estimait que Barère, avec son tempérament de polémiste, excellerait dans cette réplique. L'autre semblait hésiter, désireux peut-être qu'on attachât du prix à son acceptation. Cambacérès insista : il s'agissait après tout bien moins encore de Bonaparte que de la Révolution. Londres était la clef de voûte de l'Europe aristocratique. Or la personnalité de Barère s'opposait tout naturellement aux vieux préjugés tyranniques : plus qu'à tout autre il lui appartenait de témoigner dans le conflit actuel. On donnerait à son opinion la publicité la plus large.

Enivré de ces flatteries, notre homme promit de commencer tout de suite la note. Au bout de six jours elle fut prête. Il l'intitulait *Lettre d'un citoyen français en réponse à lord Grenville.* Après avoir fait le procès de l'Angleterre et des rois, il y vantait sur le ton dithyrambique l'action conciliatrice de Bonaparte, son dévouement à l'accord national, son désintéressement surtout. « C'est par amour pour ma patrie que je célèbre Bonaparte républicain. Bonaparte général ou consul, militaire ou magistrat, soldat ou administrateur, sera toujours l'homme de la Liberté... Vous voudriez bien le faire suspecter d'une ambition qu'il n'a point. Vos efforts pour le pousser sur le penchant de la monarchie seront vains... Sa vie est notre espérance. Nous le défendrons de toutes nos forces (1). »

Le papier avait été donné à Cambacérès, qui le fit parvenir à Lucien Bonaparte. Celui-ci prescrivit d'en tirer 14 000 exemplaires. Un des jours qui suivirent, Barère fut invité par le Premier Consul à un entretien. Celui-ci, qui

(1) Il nous semble piquant de rappeler ici ce passage de la réponse qu'avait faite Barère à la fin de 1792 à l'attaque de Louvet contre Robespierre : « Qu'un grand général ivre de ses succès, le front ceint de lauriers, revenant au milieu de nous avec une armée victorieuse, vienne à la barre commander aux législateurs, insulter aux droits du peuple, il faudrait sans doute appeler vos regards et la sévérité des lois sur cette tête coupable... »

venait de s'installer aux Tuileries, ne recevait encore au palais que dans le privé. Son accueil fut vraiment cordial Il se déclara tout à fait enchanté de l'épître à lord Grenville.

« Maintenant, dit-il à son visiteur, vous devriez me faire un journal pour l'armée. Elle vous aime, elle se souvient de vos rapports et de la manière dont vous avez exalté ses victoires. Il faut l'électriser encore, et c'est à vous que j'ai pensé pour cela. »

Cette désignation caressait la vanité de Barère. Mais l'occasion lui paraissait belle de gagner de plus sérieux avantages.

« Autrefois, soupira-t-il, mes rapports avaient du retentissement, parce que j'étais au pouvoir. Aujourd'hui, hélas ! mon prestige n'est plus ; ma voix serait celle qui crie dans le désert. »

On fit semblant de ne pas comprendre.

« Vous voyez mal ; je vous donnerai les matériaux, vous y puiserez à votre aise. Votre rédaction me suffira. Vous avez rédigé le *Point du Jour*, vous pouvez bien reprendre le métier de journaliste. Vous me verrez ainsi tous les matins et vous n'y perdrez pas. »

Quelle humiliation ! Une place d'écrivain salarié, quand des personnages quelconques, des Treilhard, des Rœderer, des Lebrun, que d'autres ! occupaient les hauts degrés de l'État ! Il persistait à se récuser avec mélancolie, quand parut Carnot, le ministre de la Guerre, qui, son portefeuille sous le bras, se présentait pour le travail habituel. Pour celui-ci le moment était propice de s'acquitter envers son ancien collègue.

« Général, demanda-t-il, n'allez-vous pas faire un utile emploi des talents du citoyen Barère? »

Bonaparte garda le silence. Alors Barère, dans cette situation gênante, prenant pour feindre un air enjoué :

« Le Premier Consul, dit-il, voudrait faire de moi un barde pour chanter les guerriers. Mais nous ne sommes plus au siècle d'Ossian. »

Sur ces mots, il fit ses politesses et se retira.

Quelques semaines après, Bonaparte partait pour la campagne d'Italie, puis revenait de Marengo triompher à Milan, tandis qu'en Allemagne Moreau complétait la destruction des forces autrichiennes. L'Angleterre, humiliée par la

ruine de son plan, se vengeait en favorisant toutes les tentatives qui avaient pour but d'ébranler la puissance morale de son ennemi. Elle prêtait asile aux conspirateurs ainsi qu'aux pamphlétaires, aux caricaturistes, et laissait publier chez elle à foison des libelles et des charges, qui tantôt stigmatisaient l'absolutisme du « parvenu corse », tantôt le ridiculisaient ainsi que sa cour.

Un transfuge, Francis d'Yvernois, qui avait renoncé pendant la Révolution à sa nationalité, venait de lancer un factum, auquel on faisait là-bas une grosse réclame, *Des causes qui ont amené l'usurpation de Bonaparte et qui préparent sa chute.* Comme on en parlait beaucoup en France, les Tuileries s'en émurent. Barère fut appelé. Le Premier Consul, lui montrant la brochure, lui demanda s'il la connaissait. Il l'avait entendu citer d'une manière assez vague.

« Il faudrait, dit Bonaparte, l'examiner rapidement, pour savoir si l'on doit riposter. »

Barère y consentit. Besogne ennuyeuse pour lui que de déchiffrer ce volume, où l'on traitait lourdement de tout, finances, diplomatie et guerre. La partie principale était une satire méchante contre le nouveau régime, qu'on se plaisait à comparer à la dictature de Cromwell. Le traducteur en fit une analyse et, retournant au Château, proposa ses notes. Mais Bonaparte, pressé, préféra qu'il lui donnât un résumé verbal. Quand il fut question du passage où on le rapprochait du Protecteur, il eut un accès de colère, et, frappant sur la table :

« Vous me ferez, commanda-t-il, un autre parallèle, pour détruire cette insipide calomnie ! »

Le ton était tel que Barère devait s'incliner. Du reste il y avait peut-être intérêt à servir cette fureur. Il s'appliqua sans tarder à l'élaboration d'une contre-partie. Ce fut la *Réponse d'un républicain français au libelle de sir Francis d'Yvernois, naturalisé Anglais, contre le Premier Consul de la République française, par l'auteur de la lettre d'un citoyen français à lord Grenville.*

Le pauvre écrit, les viles adulations ! D'abord une apologie du 18 Brumaire, qui s'était accompli sans brutalité, que légitimaient des services inégalables et l'épanouissement d'une grande âme. Suivait le parallèle et un redoublement de flatteries. « Connaissez-vous quelqu'un parmi ceux qui ont brillé dans ce siècle de la Révolution, qui ait plus que

lui des moyens vastes, des vues saines, des idées libérales? etc... » On avait avec lui le gouvernement véritable : « Les quatorze siècles de monarchie sont quatorze siècles d'anarchie monarchique. » Au surplus quel parfait républicain ! « Ah ! s'il se présentait quelque usurpateur, c'est encore Bonaparte que vous verriez s'élever contre ces invasions coupables. » Il était digne qu'on le joignît aux cinq démocrates passionnés des temps antiques, Solon, Lycurgue, Timoléon, Brutus et Q. Flaminius. « Bonaparte veut avoir la sixième place... Investi d'un grand pouvoir, il lui assigne des limites par sa vertu... »

Cet indécent panégyrique était à peine terminé que fut découvert le complot Aréna-Ceracchi, où se trouvait compromis Barère. Son ancien secrétaire et son ami le plus intime, le petit Demerville, était l'âme de la conjuration. Barère, informé du guet-apens qu'on projetait contre Bonaparte, courut tout révéler au général Lannes, dont les services de surveillance doublaient ceux de Fouché. Demerville et ses complices furent arrêtés avant qu'ils eussent commis aucun attentat. Après une enquête où Barère subit la honte d'une confrontation avec le confident qu'il avait livré, les conspirateurs furent jugés et guillotinés.

Bien qu'il ne fût pas personnellement impliqué dans l'affaire, Barère se voyait desservi par ses relations avec Demerville. Bonaparte jusque-là s'était contraint pour s'aboucher avec cet associé de Collot d'Herbois ; mais son sens militaire de l'honneur lui faisait haïr le passé de cet homme et mépriser son caractère. Après cette expérience, il se jura de n'avoir plus dorénavant nul contact direct avec lui, sans toutefois renoncer à l'utiliser.

Vers la fin d'avril 1803, Barère, pressé par des besoins d'argent, se décidait à partir pour Tarbes, afin de réaliser quelques propriétés et sauver le reste de son patrimoine, gravement diminué pendant dix ans d'absence par les prélèvements de ses proches. Il était sur le point de s'en aller, quand lui parvint cet avis : « Le Premier Consul, ayant appris le départ du citoyen Barère pour son pays, désire qu'il reste à Paris. Le citoyen Barère fera un rapport chaque semaine soit sur l'opinion publique, soit sur la marche du gouvernement, soit sur *tout ce qu'il pourra croire être intéressant au Premier Consul de savoir. Il peut écrire en toute liberté. Il remettra en mains propres son rapport cacheté*

au général Duroc, qui le remettra au Premier Consul. Mais il est indispensable que personne ne se doute de cette espèce de communication, sans quoi le Premier Consul la ferait cesser. »

Le sens de cette invite était clair. On savait la gêne de l'ancien conventionnel. Or son jeu dans l'affaire Aréna dénotait assez son manque de délicatesse : on pouvait le supposer capable de se vendre et, pour être payé, de glaner au hasard de ses conversations les renseignements qu'on souhaitait d'avoir. La mission dont on le chargeait consacrait son ignominie. Pourtant il répondit sans hésitation : « Je resterai à Paris, je ferai avec dévouement ce que le Premier Consul désire. Je n'ai rien à refuser à celui qui m'a rendu le plus grand de tous les biens, la liberté. »

Il feignit seulement tout d'abord de n'envisager que la tâche accessoire, celle que probablement on lui proposait pour atténuer l'infamie de sa consigne. Depuis la paix d'Amiens, qui avait valu au vainqueur la prolongation pour dix ans de son principat, l'Angleterre, dépitée, encourageait davantage encore, stimulait même les organisations meurtrières et donnait toutes facilités à l'éclosion des pamphlets. Les anecdotes qui circulaient dans les salons du Marais ou du faubourg Saint-Germain, nourrissaient les chroniques londoniennes. C'était contre « Buonaparte » et son jeune entourage un harcèlement continu de sarcasmes, d'inventions perfides, en vue de le rendre odieux ou burlesque. Il s'impatientait de ne pouvoir de son tonnerre mettre fin à ces piqûres d'adversaires inaccessibles. Une feuille fut fondée, *The Argus*, qui, rédigée en anglais, sous la direction du sieur Goldsmith, un réfugié, devait houspiller le ministère Addington et soutenir les revendications de l'Irlande. Le *Moniteur* lui-même, malgré sa qualité d'organe officiel, appuyait cette campagne, cependant que dans le *Courrier de Paris et de Londres*, un royaliste rallié, M. de Montlosier, menait une offensive parallèle. Barère apporta sa copie à l'*Argus* ainsi qu'au *Moniteur*.

Puis il voulut avoir sa publication à lui et choisit pour titre celui d'un de ses ouvrages, *la Liberté des mers*, auquel finalement il préféra cet autre plus expressif, *le Mémorial antibritannique*. La feuille paraissait tous les deux jours. Barère, avant de la commencer, avait fait soumettre son projet à Bonaparte soit par les secrétaires de ce dernier,

soit par le fringant Duroc, que seuls maintenant il trouvait pour le recevoir. Non seulement on l'approuva, mais, quoi qu'il dise, une subvention lui fut versée (1). Malheureusement ce style poncif, ce délayage fastidieux n'attiraient pas les abonnés. Barère pourtant s'efforçait de faire valoir sa production : quotidiennement six exemplaires sur papier vélin étaient adressés au Premier Consul. Duroc, en un billet laconique, l'informa qu'un seul suffisait (2). Ce fut pour le publiciste un outrage sensible : Ainsi, dira-t-il dans ses *Mémoires*, « le chef de la guerre contre l'Angleterre estimait beaucoup plus ses flottilles et ses nacelles ridicules. »

Ce qu'on attendait de Barère, c'était une coopération d'un ordre tout différent, sa correspondance confidentielle.

Depuis trois ans reflorissait la vie de société : l'élégance osait se faire admirer, et la mode, répudiant la licence triviale, honorait la gloire des armes et l'intelligence. Les badauds n'avaient pas contemplé sans une curiosité sympathique la réapparition des voitures de maîtres, le renouveau des fêtes mondaines. S'il y avait de belles réceptions aux Tuileries et à la Malmaison, il y en avait aussi dans les hôtels des rues de Varennes et Saint-Honoré. Mme Récamier, Mme de Staël, M. de Talleyrand, les représentants des puissances groupaient autour d'eux l'élite de la finance, de la littérature, des arts, des sciences, de la diplomatie. Grâce à ses relations innombrables, Barère pénétrait plus ou moins franchement dans beaucoup de milieux ; il fréquentait David, Fouché, Carnot, bien d'autres hommes en vue, dont il avait été dans ses beaux jours le collègue ou le protecteur et qui maintenant le patronnaient, l'introduisant dans leurs cercles.

Il avait l'importance d'un protagoniste de la Révolution réchappé par prodige et, après son éclipse prolongée, il faisait l'effet de quelque revenant mélancolique de la lugubre période. Était-ce le même, ce bourgeois gracieux, amène et fin? Ceux qui l'ont connu alors et nous ont laissé sur lui leur sentiment, s'accordent à le dépeindre comme une

(1) Cf. baron de Méneval (*Mémoires*, III, 154) : « J'eus ordre de remettre à Barère 500 francs par mois. »

(2) Bonaparte, dit le baron de Méneval *(ibid)*, « fut mécontent de la rédaction ; il n'y trouvait que des déclamations, des arguments sans solidité et souvent, comme il disait, des niaiseries couvertes par des mots sonores. »

sorte de ci-devant plein de bonne grâce prime-sautière. Il était redevenu le seigneur de Vieuzac, homme aimable et de bel air, causeur attachant, et, malgré ses cinquante ans tout proches, sa séduction était réelle.

Tant de ravages et de deuils cependant n'avaient pu s'oublier. Bien des gens avaient subi dans leur famille ou leur fortune des pertes très pénibles. Aussi arrivait-il que des personnes, admettant cet hôte chez elles, s'abstinssent de révéler son nom. Quelqu'un, raconte miss Williams, le fit engager à une soirée. « A peine l'eut-on annoncé qu'à l'instant les dames reprirent leurs shalls, les hommes leurs chapeaux, et silencieusement chacun s'éloigna, laissant M. Barère en tête à tête avec le maître de la maison. »

Aimé Martin raconte que le comte de Balk, chambellan du tsar, qui se donnait le plaisir de rassembler à sa table les notabilités les plus diverses et les plus opposées, offrit à Bernardin de Saint-Pierre de lui montrer ainsi Barère.

« Oh ! n'en faites rien, s'écria le doux écrivain, que cette perspective mettait dans tous ses états. Comment peut-il exister dans le monde un scélérat pareil? Jamais je ne m'exposerai à cette rencontre. »

M. de Balk aussitôt le rassura. Barère ne serait pas invité. Bernardin de Saint-Pierre vint donc au dîner, où l'un de ses voisins à l'accent de Toulouse l'entreprit avec une flatteuse déférence, louant ses œuvres, lui en citant des passages. Il aimait la nature, la vie pastorale et s'échauffait à l'évocation de son pays montagnard. Leurs propos évoluèrent vers les problèmes de morale sociale. L'homme du Midi professait des théories tout empreintes de l'altruisme le plus pur, au service desquelles se prêtait un langage facile, imagé, vibrant par instants d'une éloquence ardente, abondant en mots heureux, en tours pittoresques. Lorsque, ensuite, dans le mouvement de l'assistance, Bernardin se fut approché de l'amphitryon :

« Qui donc avais-je à côté de moi? lui demanda-t-il. J'ai passé, grâce à ce commensal, une heure tout à fait agréable. Sa politesse, son humanité, son goût et son esprit sont d'une âme d'élite. »

M. de Balk sourit et, avec un peu d'hésitation :

— Que diriez-vous si je vous nommais Bertrand Barère?

— Barère ! Oh ! vous plaisantez, je pense.

— C'est pourtant lui-même, je vous le garantis.

Il en fut bouleversé. Pendant le temps qu'il demeura, son soin fut d'éviter l'enchanteur, que parfois, à la dérobée, il cherchait des yeux parmi les groupes. En regagnant son logis, il sentait son optimisme confondu. Quel outrage à l'honnêteté, quelle négation de la Providence que cette mansuétude chez l'inspirateur de tant d'édits sanguinaires !

Encore ne soupçonnait-on pas la fonction misérable dont s'était laissé charger Barère, l'utilisation de ses remarques et de ses découvertes.

Le 18 Brumaire 1804, Bonaparte, répudiant même 89, fondait une dynastie avec un régime bien plus autoritaire que la monarchie des Bourbons. Barère, non content d'accepter cette violation des principes qu'il avait prétendu sacrés, la loua, la bénit, flagorna plus encore l'Empereur que le Consul. Le jour du couronnement fut inséré dans son *Mémorial* le portrait de Charlemagne par Montesquieu : « Tout fut uni par la force de son génie. L'empire se maintient par la grandeur du chef, etc... Il savait punir, il savait encore mieux pardonner... jamais prince ne sut mieux braver les dangers, etc... » Cette citation illustrait avec adresse l'avertissement au lecteur : « Un nouvel ère *(sic)* commence. L'Empire français s'élève. Un héros préside à nos destinées et travaille à conserver et à étendre les bienfaits de la civilisation. Tout doit s'agrandir sous cette puissante influence. »

D'ailleurs le *Mémorial antibritannique*, fusionnant dès lors avec *l'Europe*, devenait le *Mémorial européen* et Barère en abandonnait la direction.

Il s'en fut à Tarbes à la fin de mars 1805. Ce retour dans sa tranquille province lui suggérait des pensées sans joie. Il était parti jeune, dans l'orgueil de sa popularité. L'élévation qu'il avait connue depuis avait dépassé son espoir. Il revenait à cinquante ans, précocement usé par les épreuves et dépouillé de tout, surtout de l'honneur.

Des sympathies exubérantes l'accueillirent pourtant. Du reste son activité tout de suite eut à se dépenser. Des élections sénatoriales allaient avoir lieu ; il accepta de présenter sa candidature. Comme en 1792, quand il briguait un siège à la Convention, il parcourut bourgs et campagnes, reprit contact avec les populations, tout émues de revoir l'illustre

compatriote. Il ne s'agissait plus de lui confier un mandat, mais de le proposer à l'agrément du Sénat. Au premier tour de scrutin il eut un grand nombre de voix. Mais le général Noguez, qui présidait l'Assemblée, avait reçu l'ordre formel d'empêcher sa nomination : il intervint et finalement le fit échouer.

Ayant trouvé quelques ressources dans la vente de plusieurs terres, il repartit pour Paris. Le 19 prairial an XIII (7 juin 1805), comme il venait de s'installer dans son nouveau domicile, 6 rue Le Pelletier, Duroc lui passait un ordre de l'Empereur. Il avait à dresser un réquisitoire contre les principaux représentants de la famille de Bourbon. Sa Majesté, pour régler la marche du travail, avait daigné de sa main écrire les titres des chapitres. Barère obéit. Comme pour une solide étude, il alla dans les bureaux du gouvernement, avec l'air de rassembler une sérieuse documentation sur la conduite de Louis XVI, de Monsieur, de M. le comte d'Artois, de Philippe d'Orléans.

Poussant plus loin encore la servilité, il coopérait spontanément à l'apothéose de l'Empereur, qui lui interdisait les fonctions électives. Il traduisit des poèmes écrits en son honneur par les Italiens F. Gagliuffi, Gianni, etc... Il ébaucha même un discours, *la France illustrée et agrandie par Napoléon*, dans lequel il suppliait l'élu de la Nation de devenir le Roi des rois, l'Empereur de l'Europe. Mais cette feinte de dévotion fut interrompue par la rebuffade la plus brutale.

Napoléon, après la paix de Tilsitt, jouissait d'une souveraineté que nulle opposition, semblait-il, ne pouvait plus ébranler. Il se désintéressait de l'agitation jacobine. Barère, cependant, toujours soumis aux prescriptions reçues, adressait avec ponctualité ses notes secrètes, sans savoir le moins du monde quel cas on en faisait. Comme il était en train d'écrire son 223e bulletin, Duroc, toujours avec sa brièveté militaire, le pria d'arrêter sa correspondance : l'Empereur n'avait plus le temps de la lire.

Ce congé cavalier faisait assez comprendre au thuriféraire qu'il ajouterait en vain à ses bassesses et qu'on refusait désormais tous ses services, de quelque nature qu'ils dussent être.

Il assistait envieux à la création d'une aristocratie

pompeuse, à la distribution de places et de titres où les anciens conventionnels obtenaient des parts reluisantes. Et lui, réduit à d'inavouables offices, chassé même de sa fange, il n'avait que cette marque de considération d'être compté parmi les sujets suspects sur le grand livre de la Sûreté.

Un matin de mai 1811, comme la crise des subsistances occasionnait une dangereuse agitation, il fut mandé d'urgence au bureau du général Savary, ministre de la Police, qui, après un début de conversation très banal, brusquement l'interrogea : « Vous êtes au courant de ce qui se prépare. Quels sont les chefs du mouvement? » Tant on avait barre sur le malheureux, tant on se croyait en droit d'exiger son mouchardage. Mais il n'avait plus les confidences des conspirateurs et ne put éclairer le duc de Rovigo.

L'année 1814 s'ouvrit dans la rumeur sinistre de l'invasion. Sous prétexte de protéger le voyage d'une cousine qui regagnait les Pyrénées, il s'en alla. Le 27 février il fut à Tarbes. C'était le lendemain de la bataille d'Orthez et Wellington s'approchait. Barère ne prit que le temps de serrer quelques mains amies et décampa, filant sur Toulouse « pour ne pas voir, explique-t-il assez comiquement, des massacres inutiles ». Mais Toulouse fut bientôt en danger. A Cahors même la sécurité semblait précaire. Il poussa jusqu'à Limoges, « pour être enfin stationnaire observateur des événements. »

Après six semaines de contact journalier avec la réaction, il devenait réactionnaire. Le jour de Pâques, il assistait à la grand'messe en l'église Saint-Michel. Vers la fin de l'office, comme on entonnait le *Domine salvum fac Imperatorem*, des messieurs près de lui se mirent à rire, et l'un d'eux dit à mi-voix, penché vers son élégante voisine : « Il est un peu tard pour nous chanter cela ! » C'est ainsi qu'il apprit la chute de Napoléon. Le lendemain, la nouvelle étant officielle, il s'empressait de retenir une place dans la diligence de Paris.

A peine l'installation de Louis XVIII fut-elle accomplie que Barère essaya de se recommander à Sa Majesté, comme il avait fait avec le Directoire, puis avec Bonaparte. Il ne songeait plus à son réquisitoire contre Louis XVI, cette argumentation qui jadis, au dire de Marat, avait eu raison de tous les scrupules et de toutes les hésitations des régi-

cides ; il oubliait l'anéantissement de la Vendée, la loi des suspects et celles de Prairial, ces atrocités qu'avaient préconisées ses rapports, et tant de décisions du Comité de Salut public auxquelles il s'était associé quand il n'en avait pas pris lui-même l'initiative (1). Il lui suffisait de fermer les yeux sur son passé pour croire que personne n'en tînt plus compte ; dès lors qu'il faisait peau neuve, il ne devait plus rien rester de ses complicités. C'est dans cette pensée qu'il ambitionna de jouer un rôle. « J'ai vu, dit Bascle de Lagrèze, de mes propres yeux vu une lettre dans laquelle il demandait à un grand personnage de le présenter au roi, affirmant qu'il était né trop près du berceau de Henri IV pour n'avoir pas conservé un sentiment profond envers les descendants du bon roi. »

Naturellement on ne lui répondit pas. C'était s'évertuer en pure perte et mieux valait pour lui ne pas réveiller certain désir de justice expéditive.

Après le retour de l'Empereur, il lui offrit ses hommages sous la forme d'une brochure, *les Époques de la Nation française et les Quatre Dynasties;* puis il lui soumit ses plans et l'aide de son expérience. Il n'eut pas même un accusé de réception de ses notes.

Aux élections législatives, le département des Hautes-Pyrénées, toujours fidèle, le désigna une fois de plus. Dans la précipitation des événements et la confusion résultant de graves soucis, l'on ne prit pas garde à ce fait scandaleux. Ou bien, à cause de l'évolution qu'imposaient les circonstances, le gouvernement, qui affectait de revenir à ses origines et poussait la tolérance jusqu'à laisser chanter dans les rues *la Carmagnole*, craignait, en révisant l'élection de Tarbes, d'indisposer les républicains.

Le 22 juin, Napoléon revenait de Waterloo. Les députés, après la seconde abdication, restèrent quinze jours dans l'incapacité de défendre utilement les intérêts du pays et la sécurité de la capitale. Barère offrit ce qu'il pouvait, un projet de proclamation. Dans une réminiscence de l'Antique, pareille à celles dont étaient bourrés jadis ses discours, il citait l'exemple des Thermopyles et la coutume qu'avaient les Lacédémoniens de se couronner de fleurs les

(1) Général de Rochambeau, *Cabinet historique* : « Sans penchant pour la cruauté, Barère signa plus de vingt mille arrêts de mort. »

jours de deuil national. Mais le 8 juillet un général, en faisant fermer le local législatif, arrêta le torrent des bavardages et des vantardises.

A quelques semaines de là, Barère se promenait sur le boulevard des Italiens quand, tout à coup, les camelots se répandent avec des paquets de journaux en criant : « La grande ordonnance royale contre les généraux et les députés. » De tous les côtés les badauds accourent et se disputent les feuilles. Il en achète une, voit la liste, y cherche fébrilement son nom et l'y trouve. Il était désigné parmi ceux qui devaient s'éloigner jusqu'à ce qu'on eût décidé de leur sort.

D'abord il se cacha dans le quartier du Mail et demeura plusieurs mois dans son refuge. Il sut que les recherches de la police le menaçaient et, pris de peur, il finit par s'échapper. Sous le nom de Roquefeuille, il prit un soir la diligence de Valenciennes et gagna la Belgique. Pendant toute la durée de la Restauration il joua là-bas avec David, Cambacérès et quelques autres le rôle de grand précurseur.

Les journées de Juillet l'enthousiasmèrent. Plus que septuagénaire, l'espoir le possédait de briller encore. Il comptait sur une réception triomphale que Paris ferait aux proscrits, à lui surtout, le plus fameux des survivants de 93. Mais il rentra complètement inaperçu et, quand il alla se faire voir, on ne lui proposa rien.

Il était d'ailleurs rompu aux désillusions et d'un âge à se contenter de jouissances philosophiques. Il résolut de retourner dans son pays. Cette fois il se redonnait à son Bigorre avec la mélancolie de penser qu'il faudrait se préoccuper de préparer sa tombe.

Ses dernières années eurent pour hochet un mandat de conseiller général. Par habitude il vitupéra d'abord contre le nouveau régime. Mais cette acrimonie devint plus discrète à partir du jour où Louis-Philippe, répondant à ses sollicitations et se souvenant du Palais-Royal, de Bellechasse, dont Barère avait été vers 1789 l'un des hôtes les plus assidus, lui fit savoir qu'on lui servirait désormais une pension de douze cents francs.

De cet avantage il ne devait pas longtemps jouir : il s'éteignit le 12 janvier 1841, dans sa quatre-vingt-sixième année.

Robert Launay.

Le Récif aux étoiles[1]

CHAPITRE XXVI

Le rêveur.

La résolution de s'emparer du trésor, en tuant ses compagnons, si possible, avait été prise par Macquart à bord du *Barracouda* longtemps avant son arrivée au fleuve.

Antérieurement à son départ de Sydney, il n'avait pas encore conçu ce plan ; son esprit était complètement occupé par les préparatifs de l'expédition et cependant il contenait toujours une réserve au sujet des conditions que lui avaient imposées Screed et les autres,

En son for intérieur il se considérait comme libre de les escroquer, mais sans avoir la moindre idée de la façon dont il s'y prendrait.

A bord du *Barracouda* son avidité, sa haine contre Hull et les possibilités que signifiait Jacky lui inspirèrent la première partie du complot.

L'histoire qu'il avait contée à Screed et aux autres n'indiquait nullement la position de l'épave du *Terschelling* ni de la cachette. A vrai dire, il les avait volontairement engagés sur une fausse piste en disant que la cachette était au bord du fleuve et l'épave dans son lit. Décidé à ne pas révéler la véritable position jusqu'à leur arrivée sur place, il comptait rester maître de la situation jusqu'à la dernière minute.

La sagesse de ce plan d'action lui apparut à bord du *Barracouda*. Lorsque Hull l'insulta et le fit travailler, il contint sa colère non

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 mars 1929.

seulement à force de volonté, mais aussi avec la pensée que, tenant le manche du fouet, il pourrait sans doute s'en servir.

Il prit donc le parti de ne rien dire, de laisser le *Barracouda* dans le lagon et de mener ses compagnons jusqu'au village dyak. Une fois là, peut-être trouverait-il un moyen de se débarrasser d'eux ; après quoi, avec l'aide de Jacky, tout lui deviendrait facile. Il avait étudié le caractère du nègre et le considérait comme un pur mécanisme que mettrait en action une volonté aussi forte que la sienne.

Macquart était très habile, mais les gens les plus habiles sont sujets à des illusions. Ces quinze années dépensées à courir le monde lui avaient paru quinze siècles. Il avait appris à oublier tant de choses qu'il s'imaginait être oublié lui-même, ignorant ou ne se souvenant pas que la vie dans une petite communauté ne ressemble pas à celle des grandes villes, et que la mémoire d'un village est plus fidèle que celle d'une cité.

Malgré tout, il ne pouvait se défendre d'une vague inquiétude. Mais une folle envie de régler son compte avec Hull, le désir de posséder tout le trésor et l'antagonisme indéfinissable que lui inspirait Screed constituaient des facteurs trop puissants pour entrer en balance avec des craintes vagues.

Un autre facteur était le désir ou l'instinct qui le poussait à revenir vers l'endroit fatal à Lant et qui pouvait le devenir pour lui-même ; hantise commune aux assassins, attraction née de la répulsion.

Son plan arrêté, il s'y conforma strictement. Laissant le *Barracouda* dans le lagon, il fit remonter le fleuve à ses compagnons. Sa première rencontre avec Wiart, cette présence d'un témoin blanc, bouleversa un peu ses idées, mais il n'eut pas besoin de rester longtemps en compagnie de ce gentleman pour reconnaître en lui un aide et un instrument apparemment envoyé par le diable même.

Pour gagner du temps il organisa la comédie des fouilles sur la langue de terre en saillie dans le fleuve, puis, bien assuré que Wiart était mûr et à point pour l'affaire, brusquement il lui révéla tout.

Rien n'était mieux fait pour séduire Wiart ; comme préposé à la collecte du caoutchouc, il recevait deux mille dollars par an, et le climat ruinait sa santé. En cas d'échec, il n'y aurait que trois cadavres de plus dans la jungle et il en serait quitte pour se rabattre sur le caoutchouc ; en cas de succès, c'était une somme illimitée mise à sa disposition, et toutes les délices de la civilisation sous forme de femmes, de vins, d'habits et de liberté.

Wiart n'était pas homme à se perdre en réflexions, sans quoi il n'aurait peut-être pas enduré si facilement la vie menée par lui jusque-là. Il ne songea pas un instant que cet or, pour lequel il était

prêt à tout faire, était chose plus dangereuse à toucher qu'une dynamo en action, lorsqu'un Macquart servait d'intermédiaire à ce contact.

Loin de là : avec la joyeuse acceptation d'un écolier à qui l'on propose d'aller voler des pommes, il aida l'autre à échafauder son plan infernal et, pis encore, s'engagea à le réaliser.

Connaissant la forêt et ses ressources, il eut l'idée ingénieuse de la prendre pour complice.

Il n'aiderait pas à tuer : la forêt s'en chargerait, par l'intermédiaire de sa fille, la grande brousse d'épines.

Or cette jungle n'avait qu'une voie d'entrée du côté nord. A sa première exploration en cet endroit, Wiart avait marqué sa route ; sûr de pouvoir revenir sur ses pas, il s'était aventuré fort loin, et, par pur accident, était sorti du maquis par le côté ouest.

Quelques semaines seulement avant l'arrivée de Macquart et de ses compagnons, il avait fait une autre expédition en quête de scarabées, et il savait que si l'endroit était sûr pour lui et ceux qui l'accompagnaient, il était mortellement dangereux pour tout infortuné qui s'y aventurerait sans connaître les marques.

Après avoir pénétré assez loin, et à un moment où les autres se trouvaient à une certaine distance en arrière, il avait attendu qu'une courbe du sentier le dérobât derrière les arbres pour donner le mot d'ordre : « A toute vitesse ! »

On sait le reste, en ce qui concerne Hull, Houghton et Tillman.

Quant à Macquart et ses deux compagnons, ils ne soufflèrent mot jusqu'au moment où, sous la conduite de l'homme au caoutchouc, ils furent sortis du labyrinthe.

Ils avaient débattu la question de savoir s'ils devaient mettre Jacky dans la confidence. Wiart opinait pour tout lui dire et s'assurer sa complicité, mais Macquart refusait.

— Si nous pouvons nous débarrasser d'eux aussi facilement que vous le dites, à quoi bon en parler au nègre? dit-il. Il ne saura pas s'ils sont restés en arrière volontairement ou non, et je ne crois même pas qu'il ait assez de cervelle pour se le demander ; s'il faut fournir des explications, le mieux sera d'attendre que nous soyons en mer.

Wiart s'était rangé à son avis, et maintenant, sortis du labyrinthe et suivis de Jacky, ils se dirigeaient vers l'ouest, sous la conduite de Wiart.

Wiart était né avec l'instinct forestier dans le sang. Il ne pouvait se perdre, surtout dans ces bois qu'il connaissait si bien. Il suivait maintenant la ligne de démarcation entre un vaste taillis de dam-

maras et un enchevêtrement de camphriers, d'acacias et de bois de teck ; puis il contourna un grand terrain marécageux où poussaient à profusion les arbres à caoutchouc et les palmes de Nipah.

— Vous êtes sûr d'être sur la bonne route? demanda Macquart.

— Parfaitement, répondit Wiart. Je pourrais reconnaître mon chemin à l'odorat. Mais ne perdons pas de temps à bavarder, car je voudrais atteindre un terrain plus dégagé avant la nuit. Devant nous s'étend un grand espace peu boisé qui nous mènera à moins d'un mille du fleuve, où les arbres redeviennent touffus. Souvenez-vous, nous l'avons traversé ce matin... mais peut-être ne l'avez-vous pas remarqué. En général on ne fait pas attention à ces éclaircies de la forêt ; et cependant, pour moi, la moindre clairière constitue un indice aussi sûr qu'une plaque de rue.

— Allez de l'avant, dit Macquart.

Au coucher du soleil ils s'arrêtèrent pour se reposer et prendre quelque nourriture.

— Eh bien, dit Macquart en mangeant, nous voilà enfin les mains libres ; devant nous désormais tout est facile, à moins que ces types-là ne réussissent à se tirer de ce piège à étourneaux ; si jamais ils en sortent et qu'ils nous rattrapent, eh bien... ils ont les armes.

Wiart garda un moment le silence, puis il dit :

— Inutile de vous tracasser ; s'ils s'en tiraient, que voulez-vous qu'ils disent? Est-ce notre faute s'ils se sont égarés?

— Je vous garantis, dit Macquart, que ce type de Hull ne s'arrêterait pas à demander à qui la faute. Il serait parfaitement inutile d'essayer de se justifier. Il tirerait à première vue. Je le connais.

— Eh bien, dit Wiart, quand il se sera sorti de là-bas, il fera ce qu'il voudra en ce qui me concerne. Je suis tranquille.

Ils se remirent en route à la clarté des étoiles et de la lune naissante.

Sous la lumière de l'astre la forêt paraissait verte, d'un vert de grotte sous-marine où pénétraient quelques rayons de soleil ; les boucles et guirlandes de lianes suspendues aux arbres ressemblaient à des cordages, et les orchidées qui y poussaient à des plantes marines. Les singes, sachant d'instinct que ces trois hommes n'étaient pas armés, les bombardaient de noix et de bouts de bois, mais eux ne levaient même pas la tête.

Un peu avant minuit ils atteignirent le fleuve et, contournant le village, ils descendirent au débarcadère. Là, Macquart, après avoir pris dans la tente le pic et la pelle, attendit Wiart, qui était allé à sa maison prendre son argent et son fusil.

A l'embarcadère, le canot était amarré, et, près du canot, une pirogue, celle de Saji.

— Nous avons de la veine, dit Macquart. Je craignais que le canot n'eût été enlevé ou ne fût parti à la dérive. Il n'en aurait pas fallu davantage pour tout gâter ; heureusement ce n'est pas arrivé.

— Si par hasard ils se tiraient de là-bas, dit Wiart, ils pourraient nous suivre dans cette pirogue ; il y a juste place pour trois.

— Rapportez-vous-en à moi, dit Macquart.

Il alla à la pirogue et détacha l'amarre de fibres qui l'attachait à la plate-forme, puis, sans la lâcher, suivit ses compagnons dans le canot, qu'ils éloignèrent du bord.

Pirogue et canot entrèrent dans le courant, et Macquart, qui avait monté le gouvernail pendant que Wiart s'asseyait à l'avant, n'aperçut pas une forme sombre qui émergeait à moitié des buissons près de l'embarcadère, puis s'y cachait de nouveau.

Macquart, en s'emparant de la pirogue, venait de gagner une deuxième partie dans le jeu qu'il jouait avec la Destinée. Mais il n'en savait rien. Il ignorait complètement qu'il eût été reconnu par la femme qui depuis quinze ans attendait son retour, ou qu'il eût été suivi par Saji. En ce moment il ne se souciait d'autre chose que de son but presque atteint.

A un demi-mille en aval il cessa de ramer et ordonnant à Jacky, assis à l'arrière, de soulever la pirogue par sa remorque, il la défonça et la renversa en s'aidant du balancier.

Elle coula comme une bouteille et le canot reprit sa marche. Le fleuve, vaguement drapé de brouillard et éclairé par la lune, coulait dans un décor de féerie entre les forêts sonores et argentées. De grandes chauves-souris passaient au-dessus, empestant l'air et, à intervalles, le bond d'un poisson traçait des cercles dans l'eau.

Avec les avirons et le courant ils faisaient cinq nœuds, si bien qu'en moins de deux heures ils atteignirent l'ouverture du lagon.

Le *Barracouda* était tel qu'ils l'avaient laissé, amarré aux arbres de la rive. Une foule de petits singes campaient à bord, mais ils n'avaient rien abîmé ; à l'approche du canot, ils se dispersèrent et se réfugièrent dans les branches, d'où ils observèrent la conduite des nouveaux venus.

Macquart amena le canot bord à bord et ils grimpèrent sur le pont, où Wiart s'affala en se déclarant à bout de forces.

— Il faut que je me couche et que je dorme un peu, dit-il. Je suis sur pied depuis hier matin et je ne suis plus de la première jeunesse. Inutile de compromettre l'affaire par trop de précipitation. Le sort des autres est réglé ; si par extraordinaire ils y échappaient ils n'auraient pas de canot pour nous poursuivre.

— Très bien, dit Macquart. Je vous donne quatre heures pour

dormir. Alors le soleil sera près de se lever. Pour moi, je ne puis fermer l'œil.

Ils ouvrirent le panneau d'écoutille et descendirent dans la cabine, où Wiart se jeta sur une couchette et ne tarda pas à ronfler.

Macquart, après avoir allumé la suspension, s'était assis devant la table et fumait.

Il avait à sa portée de quoi manger et boire à volonté, mais il ne toucha à rien. Il n'avait pas besoin de réconfortant ni de stimulant. Il ne désirait rien autre que rester assis à fumer et rêver.

Sa réussite était complète. Il possédait le *Barracouda* avec deux hommes pour l'aider à le manœuvrer. Un demi-million de livres sterling en or attendait son embarquement, et il avait réglé son compte à Hull.

Macquart haïssait Hull parce que ce dernier était survenu à Sydney juste au moment où il venait de triompher de tous les obstacles. C'était une intrusion de son passé à l'instant psychologique où se dessinait pour lui un nouvel avenir. Hull était l'expression concrète de toutes les erreurs de Macquart, de sa méchanceté, de ses crimes, de ses incapacités surtout.

Eh bien ! il avait réglé son compte à Hull : il avait disposé de Tillman et Houghton ; il ne restait plus que Screed, attendant tranquillement à Sydney pour gober sa part des bénéfices de l'expédition.

Il décida au fond de son esprit qu'il ne lui en laisserait rien faire. Screed s'imaginait posséder sur l'expédition une prise solide par le simple fait que pour disposer de la trouvaille sans risque d'éveiller les soupçons et de provoquer une enquête, il fallait un « paravent », un homme d'affaires riche en relations et possédant un compte en banque.

Mais Screed n'avait jamais songé à Wiart. Celui-ci, en dépit de ses habitudes d'intempérance et de sa situation de « facteur », possédait beaucoup de relations dans les colonies hollandaises ; dans le sombre esprit de Macquart évoluait en ce moment un plan qui lui permettait d'exploiter ses relations sans que Wiart eût sa part du gâteau.

On ne peut jamais se fier à un ivrogne. Wiart devait disparaître ; mais en attendant il pouvait être très utile. Jacky mourrait en dernier lieu, quand sa besogne serait finie. Les terribles exigences de l'or étaient impératives. Aucun témoin ne resterait de toute cette affaire.

Wiart se souleva, bâilla, promena ses regards autour de lui. Pendant un moment il ne reconnut pas l'entourage. Puis, reprenant

pleine possession de ses sens, il passa une jambe par-dessus le bord de la couchette.

— Je rêvais que j'étais égaré dans cette brousse d'épines, dit-il, et je ne retrouvais aucun indice de mon chemin.

Il se frotta les yeux et se leva.

— Et maintenant, je suppose, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à nous rendre à cette cachette et rapporter l'or à bord.

— Oui, mais il faut d'abord conduire le bateau de l'autre côté de l'eau.

— Pourquoi cela?

— Parce que l'or est enterré sur l'autre rive.

— Oh! oh! Il va falloir le remorquer!

— Ma foi oui.

— Et pourquoi, diable, n'avez-vous pas accosté tout de suite sur l'autre rive?

— Pour la bonne raison que l'ancien navire est coulé de l'autre côté et que je ne voulais pas en laisser voir les reliques à mes compagnons. Ils les ont vues néanmoins. Deux d'entre eux, en faisant une promenade en canot, ont aperçu la charpente carbonisée. Un moment j'ai cru tout perdu, mais ils n'ont eu aucun soupçon. Ils sont revenus raconter qu'ils avaient trouvé une épave submergée.

— Ce sont des ânes, dit Wiart. Vous dites que le navire a été incendié?

— Oui.

— Ce Lant devait être un type épatant.

— Je vous crois!

— Et dire que cette jeune Chaya est sa fille! C'est un rejeton de la vieille souche et m'est avis que si elle soupçonnait que l'objet de nos recherches appartenait à son père, elle ne tarderait pas à nous tomber sur le dos.

Macquart s'agita, mal à l'aise.

Chaya était la seule survivante de ce passé qu'il craignît vaguement. Il n'avait pas aperçu sa mère et presque rien vu des Dyaks. Assez brave pour revenir sur la scène du meurtre de Lant, il ne l'était pas assez pour s'enquérir des Dyaks ni s'approcher de leur village.

— En tout cas, dit-il, elle ne sait rien. Personne autre que moi n'a la moindre idée de l'emplacement du trésor. Si vous avez fini, mettons-nous à la besogne.

Ils montèrent sur le pont et y trouvèrent Jacky occupé à manger le déjeuner qu'il s'était préparé dans la cuisine.

Ils attendirent qu'il eût fini, puis débarquèrent et défirent les

amarres. Ensuite ils fixèrent la remorque. Cela fait, ils traversèrent le lagon en canot pour trouver un amarrage convenable.

Il faisait déjà très clair dans le ciel et, en atteignant la rive opposée, ils aperçurent vaguement, sous le canot, le squelette du *Terschelling*.

— C'était un gros bateau, dit Wiart, que ce spectacle semblait fasciner.

— Assez gros. Voilà son arrière. Nous allons amener la yawl et l'amarrer à la suite ; ce camphrier-là nous indiquera la position.

Ils retournèrent au navire, fixèrent la corde au canot et commencèrent à remorquer.

Le *Barracouda* céda assez facilement. La difficulté était de l'amener en bonne position près de la rive. Ils faillirent l'échouer sur l'arrière de l'épave, mais ils finirent par s'en tirer et au moment où les rayons du soleil commençaient à taper dur sur les branches supérieures des arbres, ils amarrèrent le navire à l'avant et à l'arrière.

— Maintenant, dit Macquart, il s'agit de creuser.

Au-dessus de sa barbe ses joues s'empourprèrent et ses yeux brillèrent d'émotion.

Il y avait à bord une pioche de supplément. Ils la portèrent sur la rive, ainsi qu'une boussole et trois paniers de fibre tressée.

Jacky et Wiart se chargèrent du pic et des deux pioches. Macquart portait la boussole. Il se dirigea droit au sud en partant de l'arrière de l'épave, les conduisit tout droit dans la forêt pendant une centaine de mètres, puis il s'arrêta un instant, regardant autour de lui et semblant écouter. On aurait dit qu'il craignait d'être suivi ou surpris. Mais on n'entendait que les cris des perroquets, le vent dans les arbres et, de temps à autre, l'appel rauque et déchirant d'un cacatoès.

Macquart se remit en marche.

Maintenant les arbres s'espaçaient et tout à coup le terrain s'éleva devant eux, formant un monticule sur lequel rien ne poussait excepté quelques plantes pareilles à des pandanus, mais ne portant point de fruits.

— Eh bien, demanda Wiart, avons-nous encore beaucoup de chemin à faire?

— Nous y sommes, répondit Macquart en frappant le sol du plat de la main.

— Bon !

Il déposa sa pioche et s'assit à côté de Macquart.

Jacky restait debout, tenant l'autre pioche et le pic et promenant ses regards autour de lui ; ses yeux erraient sur la forêt de palétuviers, au-dessus de laquelle planait un vague brouillard bleuâtre.

Jacky était un gaillard de six pieds de haut, bâti à chaux et à sable. Tillman disait, sans trop d'exagération, qu'il possédait la force de trois hommes. En dépit de sa puissance et de sa hauteur, il faisait moins l'effet d'un homme que d'un enfant. D'abord son esprit était primitif, presque jusqu'à l'enfantillage ; ensuite il avait des mouvements souples comme ceux d'un jeune garçon.

Dans ce superbe animal résidait un esprit apparemment aussi léger, aussi superficiel et aussi instable que celui d'un oiseau ; un esprit toujours occupé de petites choses immédiates ; non pas un esprit mauvais, mais un esprit si peu spéculatif et si mobile qu'il pouvait être dirigé vers le mal ou le bien par n'importe quelle intelligence résolue à agir sur lui.

Jacky avait proféré des cris à une réunion de l'Armée du Salut ; il avait été exposé comme un légume, comme un bel exemple de ce que peut faire l'effort chrétien s'exerçant dans un terrain primitif ; il avait cassé la tête d'un homme au cours d'une rixe dans Tallis Street, sauvé la vie d'un enfant sur le point d'être avalé par un requin dans Lane Cove, prêté la main à un vol avec effraction. Tout ce qui se présentait était assez bon pour Jacky ; sa manière d'agir dépendait des circonstances et de quelque pression extérieure.

Tillman, qui l'avait engagé pour l'expédition, était son vrai maître. Cependant Jacky ne s'était même pas demandé ce qu'étaient devenus Tillman et les autres, ni s'ils avaient été trahis. Il obéissait aux ordres de Macquart comme le *Barracouda* suivait le câble de remorque, et maintenant il restait là en contemplation, sans autre pensée que les vagues impressions du paysage.

Macquart, après un moment de repos, se leva et saisit le pic.

Toute cette scène rappelait un peu l'enchantement qui plane sur l'histoire d'Aladin, seul avec le magicien chinois dans la plaine désolée au-dessus de la caverne du trésor.

Wiart le sentit en regardant Macquart qui, maintenant pâle et en sueur, ôtait son paletot et, après avoir repris l'outil, restait un instant comme paralysé, vacillant, rempli d'indécision et, on aurait presque pu le croire, de crainte.

En ce moment suprême, il semblait impossible que le trésor fût réellement là. Cette chose qui le hantait depuis quinze ans, qui l'avait poursuivi à travers le monde, le repoussant par la crainte et l'attirant par le désir, était devenue pour lui une obsession, presque une religion.

Elle représentait l'incarnation de tous ses désirs, le revers d'une médaille frappée par une divinité qui l'avait condamné à une vie d'échec et de crime. Ici enfin il pouvait jeter un coup d'œil sur tout

ce qui lui avait manqué, sur tout ce qu'il n'avait pu atteindre, sur tout ce qu'il avait vu à distance et envié.

Macquart n'était pas un personnage mesquin. Il aurait pu devenir un grand homme sans les fatals défauts de son caractère. Il était fondamentalement mauvais. L'ivrognerie, le vice, la paresse, on peut en venir à bout, s'en corriger ; ce sont des maladies fonctionnelles de l'âme dont on doit se débarrasser à mesure que l'âme grandit et atteint sa majorité. Mais la maladie de Macquart était une difformité dans le grain et le tissu de son esprit, une lacune, une cécité devant le mal, une férocité négative devenant active lorsque ses désirs étaient contrariés ou excités. Son accès d'indécision et d'hésitation ne dura guère ; levant le pic, il se remit à l'œuvre.

Le terrain était dur à la surface, mais à quelques pouces au-dessous le sol mou et sablonneux promettait une besogne facile pour les pioches.

Méthodiquement il brisa le terrain sur une surface de dix à quinze pieds carrés. Puis, lâchant le pic, il appela Wiart à l'aide et ils se mirent à creuser. Le point choisi était à peu près à mi-chemin entre deux rochers. Ils travaillaient en silence, furieusement, faisant voler la terre à droite et à gauche, tandis que Jacky leur prêtait la main de temps à autre et relevait Wiart bientôt épuisé.

Au bout de vingt minutes de cette rude besogne, ils s'arrêtèrent. Puis ils reprirent leur travail, le travail le plus terrible que l'homme ait jamais entrepris. C'est quand il commence à désespérer que le chercheur de trésors se rend bien compte des proportions de sa tâche.

Macquart, fatigué, pâle comme un mort, les yeux creux et la bouche ouverte, venait de s'arrêter un moment lorsque Wiart, qui avait repris la pioche des mains de Jacky, heurta un objet dur, souleva son outil, et poussant un cri comme s'il venait de déterrer quelque chose de terrible, éparpilla sur le sol le contenu de sa pelle. Il avait ramassé une pelletée de pièces d'or, mélangées à des morceaux de bois analogues à celui dont sont faites les boîtes à cigares, et de la terre.

Les pièces d'or étaient à peine ternies.

Macquart ne prononçait pas un mot. Debout, sa pioche à la main, il regardait alternativement l'or et Wiart qui, agenouillé maintenant, montrait du doigt sa trouvaille.

Dans ce moment, il ne paraissait pas comprendre ce qui arrivait, puis, soudain, il tomba à genoux, riant comme un dément et creusant avec les mains l'endroit où avait frappé la pioche. Ramassant des pièces d'or à poignées, il les tenait sur sa main grande ouverte

pour les faire admirer à Wiart, tandis que celui-ci, lui passant un bras autour du cou, à moitié fou, poussait des cris inarticulés, enfantins, et faisait couler l'or entre ses doigts.

Un grand oiseau passant au-dessus de leurs têtes laissa traîner son ombre sur l'excavation. Macquart poussa un cri et étendit au-dessus de l'or un bras protecteur, puis leva la tête et aperçut l'oiseau. Comme si cet incident le rappelait à la raison, il se redressa, essuya la poussière de ses mains et repoussa ses cheveux sur son front.

— C'est moitié en pièces anglaises et près de l'autre moitié en pièces françaises ; il y a aussi des pièces hollandaises. Vous avez défoncé l'une des caissettes : tenez, voilà le bois. Il est bien pourri. Nous devrons prendre des précautions. Diable ! Nous avons déjà perdu des centaines de dollars par votre précipitation : regardez comme vous avez éparpillé tous ces souverains !

Il ramassa un souverain d'Australie, pareil à du cuivre jaune ; en parlant il le tenait entre le pouce et l'index et semblait incapable de le lâcher. Il ne pouvait échapper à cette fascination objective, ni à l'idée qu'il était en possession d'une banque contenant des milliers et des milliers de pièces pareilles. Tout en bavardant il la frottait sur sa main gauche comme s'il désirait la palper avec un nouveau système nerveux. Wiart, avec sa figure bouffie et son air ahuri d'ivrogne, écoutait distraitement et riait des reproches de l'autre.

— Nous les ramasserons, dit-il. A quoi bon se tracasser? A supposer que nous en perdions une ou deux, en serons-nous plus pauvres? Ce que nous avons à faire maintenant, c'est de transporter l'or au bateau. Nous avons bien fait d'apporter ces paniers.

Il se leva, prit un des paniers et se mit à ramasser les pièces en les dégageant de la terre où elles avaient roulé. Macquart l'aidait, tandis que Jacky, accroupi, tenait le panier grand ouvert.

Il fallut longtemps pour ramasser toutes les pièces éparses. Ensuite Macquart, les manches retroussées, comme une personne qui brise des rayons de miel, plongea les mains dans la caissette rompue et retira à poignées le reste de son contenu.

— Il y a des centaines d'autres boîtes, dit Macquart, s'asseyant et s'essuyant le front, des centaines et des centaines. Nous les avons apportées dans des sacs ; tout l'équipage travaillait en corvées doubles. Des tonnes et des tonnes d'or ! Les pièces anglaises sont par-dessus, les françaises et les hollandaises au fond.

— Faisons maintenant de la besogne convenable, dit Wiart. Plus de coups de pioche ; nous déblaierons avec nos mains pour ne pas briser les caisses. Elles sont toutes entassées, n'est-ce pas?

— Elles sont placées l'une à côté de l'autre, répondit Macquart.

Agenouillés en face l'un de l'autre, les deux hommes commencèrent à enlever soigneusement la terre, jusqu'à ce qu'ils eussent dégagé tout le dessus de la seconde caissette. Elle semblait solide, bien que les coins métalliques fussent rongés par la rouille. Lui donnant du jeu avec précaution, Macquart passa une main dessous pour la soulever ; mais aussitôt elle se brisa en miettes et les pièces dégringolèrent en une cataracte sonnante.

— Le diable l'emporte ! s'écria Wiart. Voici qui va nous donner du mal.

C'était vrai. Si les caissettes n'avaient pas été pourries par l'âge, le transport à la rive du lagon eût été une entreprise difficile, mais faisable ; ramasser et manier tout cet or épars constituait une tâche effrayante, dont ils commençaient à entrevoir les proportions.

Cependant ils ne se laissèrent pas abattre. Ils se mirent à l'œuvre et en moins d'une heure ils avaient retrouvé toutes les pièces dispersées ; les deux premiers paniers étaient prêts à être transportés. Ils s'aperçurent alors que chaque panier était trop lourd pour qu'un homme pût le transporter assez loin, du moins un homme blanc. Jacky ne faisait aucune objection à en porter un, bien que pour lui-même ce fût un maximum de charge.

Ils tranchèrent la difficulté en prenant un des paniers entre eux deux, avec l'aide d'un manche de pioche passé dans les anses, tandis que Jacky les suivait avec l'autre. Ils laissèrent près de la cachette le fusil et les munitions de Wiart.

Ils retrouvèrent le chemin sans difficulté ; à peine avaient-ils franchi la moitié de la distance qu'ils aperçurent le miroitement du lagon à travers les arbres ; mais en arrivant près du *Barracouda*, ils étaient tellement épuisés par leurs précédents efforts et par le transport de leur fardeau, qu'ils s'assirent un instant pour se reposer.

— Ce truc-là va nous achever avant que nous en venions à bout, déclara Wiart. Non de nom ! Je n'en ai jamais tant fait de ma vie. Regardez-moi : je suis en nage !

— Jacky, dit Macquart, monte à bord et apporte-nous un pot d'eau avec une bouteille de gin et un verre ; nous avons bien gagné un rafraîchissement.

Jacky, laissant son panier sur la rive, grimpa par-dessus le bordage du *Barracouda* et se dirigea vers l'écoutille du salon ; il s'arrêta un instant pour renifler, comme s'il sentait dans l'air quelque chose dont il ne pouvait se rendre compte. Puis il s'aventura sur l'échelle.

Il n'avait pas descendu plus de quatre marches qu'il disparut

tout à coup comme si on l'avait projeté en bas, tandis qu'un cri effroyable déchira l'air.

Puis on entendit une exclamation étouffée, un bruit de lutte et le silence se rétablir. Les deux hommes restés sur la rive s'étaient levés d'un bond et se regardaient avec terreur.

CHAPITRE XXVII

L'intrus.

En même temps que leur parvenait ce bruit de lutte, le *Barracouda* s'était balancé légèrement et une ride s'était élargie à la surface du lagon. Maintenant le bateau ne bougeait plus.

— Ce sont nos types qui ont dû s'échapper et revenir à bord, dit Wiart. Ils sont cachés là et nous attendent.

— Non, non, dit Macquart, c'est autre chose, peut-être les indigènes.

Il était blanc jusqu'aux lèvres ; non sans raison, car on ne pouvait rien imaginer de plus sinistre et diabolique que la façon dont Jacky avait disparu. On eût dit que le *Barracouda* l'eût happé entre ses mâchoires.

Macquart se tourna brusquement vers son compagnon.

— Vite, retournez chercher le fusil, je reste ici à surveiller. Courez, il n'y a pas de temps à perdre.

Wiart disparut en courant dans la verdure. Macquart, se reculant un peu, s'appuya contre un tronc d'arbre, les yeux fixés sur le bateau. Pendant qu'il attendait et écoutait là debout, un fracas lui parvint de la cabine du *Barracouda*. C'était un bruit de vaisselle renversée et brisée, suivi d'un brusque silence qui mit le comble à l'horreur du mystère.

Des indigènes ne se seraient pas conduits de cette façon. S'ils avaient saisi et tué Jacky, ils ne seraient pas demeurés dans ce silence mortel.

Les minutes succédèrent aux minutes, puis un léger bruit fit retourner Macquart.

Wiart revenait avec le fusil.

— Il y a quelqu'un à bord, dit Macquart à voix basse. Un grand remue-ménage vient de se produire dans la cabine. Il est nécessaire que l'un de nous monte à bord et regarde par l'écoutille pendant que l'autre se tiendra prêt à tirer si quelqu'un se montre.

— Eh bien, j'aimerais mieux que ce soit vous que moi qui alliez

à bord, déclara Wiart. Je ne suis pas froussard, mais ceci me glace le sang : ce n'est pas naturel.

— Naturel ou pas, il faut en finir et nous n'avons pas une minute à perdre. L'or attend que nous l'embarquions et nous sommes là à gaspiller sottement notre temps. Ce n'est pas une affaire agréable, mais nous allons tirer au sort.

Il cueillit deux brins d'herbe d'inégale longueur et les enferma dans une main qu'il tendit à Wiart.

— Celui qui tirera le plus long ira à bord, dit-il.

Wiart tira. Ils comparèrent les deux brins.

Wiart avait le plus long.

Il n'était pas poltron, mais il hésita un moment. Puis, prenant son courage à deux mains, il tendit le fusil à son compagnon, marcha droit au bateau, enjamba le bordage et avança d'un trait jusqu'au panneau ouvert du salon. Il regarda en bas avec précaution, puis se retourna vers Macquart pour lui faire signe qu'il ne voyait rien.

Alors, s'abritant les yeux d'une main, il regarda de nouveau.

Quittant l'écoutille du salon, il s'approcha de la claire-voie, mais elle était fermée et ne pouvait s'ouvrir que d'en bas : l'épaisseur du verre empêchait de rien distinguer à l'intérieur.

Ses doigts erraient sur la claire-voie dans une sorte d'effort futile pour l'ouvrir, lorsque soudain du panneau sortit une main qui paraissait couverte d'un gant de laine noire. Cette main s'agrippa au châssis du panneau et presque immédiatement se montrèrent la tête, les épaules et la poitrine de ce qui semblait être un énorme singe.

Cependant Macquart sut tout de suite à quoi s'en tenir. C'était là, non pas un singe, mais cette créature voisine de l'homme qui, selon les racontars des indigènes, habite les forêts de la Nouvelle-Guinée.

On aurait dit, en réalité, un grand coquin d'homme qui se serait retiré dans ces forêts primitives, y aurait vécu de la vie animale et auquel son humanité restait attachée comme une honte.

Macquart fut si étonné de cette apparition qu'il ne cria même pas pour avertir Wiart, et celui-ci, qui cherchait toujours à ouvrir la claire-voie, ne vit l'être qui venait d'apparaître sur le pont qu'au moment où il se retourna en entendant un léger bruit.

Wiart avait ramassé un cabillot pour essayer d'ouvrir le vitrage, et maintenant, face à face avec cette horreur qui se matérialisait à si peu de distance, sa main, malheureusement pour lui, au lieu de lâcher la cheville de fer, la serrait convulsivement. Il est très possible qu'autrement le nouveau venu ne l'eût pas touché.

Errant sur la rive et trouvant le *Barracouda*, il était monté à bord pour l'explorer. Il était sur le point de remonter au moment où Jacky avait fait son apparition sur l'échelle du salon. Alors, sûr que tout cela était un piège organisé par le nègre, il l'avait tiré par une jambe et tué. De nouveau il allait s'échapper quand il avait perçu le pas de Wiart sur le pont.

L'entendant tripoter la claire-voie et voyant la route libre par l'échelle, il monta et aurait peut-être passé par-dessus bord à la même minute si Wiart, au paroxysme de la terreur, ne lui avait lancé le cabillot.

Le projectile frappa le monstre en plein sur la gueule. Macquart, qui avait épaulé son fusil, n'osait tirer tant sa main tremblait et tant les adversaires étaient près l'un de l'autre. L'animal saisit l'homme à deux mains comme une mère en colère pourrait saisir un enfant méchant et lui donna une secousse.

Il ne sembla rien faire de plus. L'instant d'après il était parti. Wiart, étendu sur le pont, hoquetait. Après plusieurs hoquets il porta la main à son côté comme s'il y avait mal. Il ne prononça pas une parole et ne fit aucune attention à Macquart. Son esprit semblait obscurci ou absent. Puis, tout à coup, au moment où Macquart enjambait le bordage, Wiart se retourna sur le dos.

Il était mort.

Macquart restait là, promenant ses regards du cadavre à l'endroit où la vision avait disparu entre les arbres.

Pendant un moment il parut ne pas se rendre pleinement compte de ce qui venait d'arriver. Il comprit seulement que Wiart était mort lorsque, s'agenouillant près de lui, il lui souleva le bras et le laissa retomber. Alors la terrible vérité lui apparut brusquement.

Il se souciait de la vie de Wiart comme d'un bouton de culotte. Ce qui l'affectait gravement, c'était le fait que si Jacky en bas était mort ou gravement blessé, lui, Macquart, se trouvait réduit à l'impuissance. Même s'il pouvait manœuvrer seul le *Barracouda*, comment entreprendre seul le transport de l'or?

Cette pensée se présenta à son esprit, mais il n'en apprécia pas tout de suite le véritable sens. Lâchant le bras de Wiart, il se leva et s'approcha du panneau du salon.

Un moment il s'arrêta pour écouter, puis appela Jacky, sans recevoir de réponse. En bas tout était tranquille et ce silence était accentué par le faible bourdonnement des mouches.

Macquart descendit. Le corps de Jacky gisait en travers de la table et sa tête pendait par-dessus le bord. La suspension avait été balayée et un plateau de vaisselle et de verres brisés sur le sol. A

part cela on ne voyait aucun indice de désordre ou de lutte, mais dans l'air flottait une vague odeur de bête sauvage qui souleva le cœur de Macquart.

Jacky était tout à fait mort.

Macquart ouvrit la claire-voie au moyen de son levier et respira l'air frais du dehors.

Un problème se posait immédiatement : se débarrasser du cadavre de Jacky. Impossible de le laisser là ; il fallait le faire passer par-dessus bord. Il se mit à la besogne et, au bout de dix minutes, constata qu'elle dépassait ses forces.

Au prix des plus grandes difficultés il parvint à traîner le corps jusqu'au pied de l'échelle, mais ne put le hisser. Il s'arrêta pour réfléchir. Aucune idée ne lui vint. Il n'aurait pu le soulever qu'au moyen d'un palan, mais il fallait deux hommes, un pour manœuvrer l'appareil, l'autre pour guider le corps. En outre il n'avait pas les moyens ni l'habileté nécessaires.

Il s'assit un moment sur le bord d'une couchette. Il songeait, non pas au cadavre étendu à ses pieds, mais à l'or.

Ce fut le début d'un cauchemar. De l'or ! De l'or ! Il y avait là-bas des tonnes d'or attendant d'être enlevées, ici un mort sur le plancher de la cabine, un autre cadavre sur le pont... et il ne restait qu'un homme avec une seule paire de mains pour affronter la besogne.

Même s'il réussissait à embarquer l'or, comment partir en mer avec ce cadavre dans la cabine? Faire sortir le navire à lui seul était une entreprise fort problématique ; mais que dire de ce terrible supplément de cargaison?

En supposant qu'il mît l'or dans le gaillard d'avant et dans la petite cale et qu'il fermât la cabine à clef en couvrant l'écoutille et la claire-voie, comment entrer dans un port quelconque? Il y aurait tout de suite une enquête et une visite du navire ; même s'il retournait à Sydney, l'officier du port qui viendrait à bord et qui se verrait refuser l'entrée de la cabine tirerait bien vite la chose au clair.

Le cadavre de Jacky agissait sur lui comme la drogue du baleinier agit sur la baleine harponnée. Il ne pouvait s'en défaire et il devait être défait par lui, même s'il réussissait à mettre l'or à bord.

En ce moment la cervelle de Macquart n'était pas en état de démêler clairement ni de peser exactement les choses. Après être resté assis une minute ou deux au bord de la couchette, il monta sur le pont.

La première chose qu'il aperçut fut le cadavre de Wiart étendu

dans la position où il l'avait laissé... mais un œil lui manquait déjà et un oiseau décrivait des cercles au-dessus du navire.

Sous ce climat terrible, être mort et être dévoré sont synonymes.

Macquart contempla ce macabre spectacle, puis entreprit de jeter Wiart à l'eau. Ce fut une tâche extrêmement difficile. Wiart ne semblait pas du tout disposé à s'en aller ; une ou deux fois, au moment où Macquart avait presque réussi à le faire passer par-dessus le bordage, il glissa sur le pont et sa figure en plein soleil parut ricaner comme s'il se moquait des efforts de l'autre. La blessure de son œil lui donnait l'aspect d'un homme qui viendrait de se battre ; ses vêtements étaient en désordre, son col à demi arraché, sa cravate tout de travers.

Macquart se remit à la besogne ; de loin on aurait pu croire qu'il expulsait un ivrogne du *Barracouda*. Cette fois il réussit ; le corps bascula et s'éloigna dans le courant vers le fleuve.

Il était maintenant une heure. Macquart, qui n'avait rien pris depuis l'aurore, se sentit faible par suite de la fatigue et du manque de nourriture. En outre il éprouvait un léger trouble mental, ou plutôt une sorte d'impuissance à coordonner ses idées.

Dans la cuisine il trouva des restes laissés par Jacky dans la matinée, et, dans le tiroir de droite, toutes sortes de victuailles : boîtes de biscuits, conserves de viandes et légumes, lait condensé, etc...

Macquart, en mangeant, roulait les yeux de droite et de gauche. Il lut les étiquettes des boîtes de conserve ; l'extraordinaire de sa situation peut être apprécié d'après le sentiment de bizarrerie et d'incongruité que lui inspirèrent ces vulgaires réclames.

L'endroit où il se trouvait semblait aussi éloigné du monde ordinaire que Sirius.

Il entendait de temps à autre une sorte de gloussement produit par l'eau qui léchait les planches et, plus rarement, un faible gémissement du gouvernail. Dans le lagon toutes sortes de petites voix prononçaient toutes sortes de petites choses que seule aurait pu discerner une personne n'ayant rien d'autre à faire.

Par exemple le courant était de rapidité variable ; parfois un remous un peu fort caressait la proue et repoussait le gouvernail de quelques pouces à tribord ; ou bien une bûche à demi submergée effleurait le bordage ; ou encore un faible arpège de bulles indiquait qu'une source quelconque déchargeait son trop-plein dans le lit du lagon.

Ce lagon, si calme et inerte en apparence, était toujours au travail en réalité, soit qu'il reçût du bois flotté du fleuve pour l'expulser

ensuite, qu'il soulevât ou abaissât son niveau de quelque façon mystérieuse, indépendante de la marée ou du débit du courant, soit qu'il bouchât de vieilles sources dans son lit ou en ouvrît de nouvelles, ou enfin se débarrassât de tous les détritus qu'une forêt tropicale laisse tomber dans l'eau.

Macquart, son repas terminé, resta assis quelque temps à écouter ces voix vagues et incertaines. Il se rappela soudain les deux paniers d'or abandonnés sur la rive.

Il quitta le navire et saisit le panier que Jacky avait déposé pour aller au-devant de la mort. Au prix d'un grand effort il réussit à l'embarquer, puis resta indécis sur ce qu'il devait faire.

Impossible d'emmagasiner quoi que ce soit dans la cabine. Il ne voulait même pas y redescendre. Restaient la petite cale et le gaillard d'avant. Il n'avait guère exploré la cale mais il connaissait le gaillard.

Il s'approcha de l'écoutille du gaillard, s'arrêta un moment, puis comme un portefaix déchargeant du charbon dans une cave, y vida le contenu du sac. Il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait emmagasiner cette cargaison dont les proportions monstrueuses, en comparaison de ses mesquins efforts, hantaient toujours son esprit.

C'était comme s'il se trouvait en présence d'une montagne d'or qu'il lui fallût emporter morceau par morceau dans ses poches. Et à ce fantastique labeur viendrait s'ajouter, quand il serait terminé, la difficulté de faire sortir à lui seul le *Barracouda* du lagon ; sans parler du terrible problème consistant à se débarrasser de la dépouille de Jacky.

Le panier vide à la main, il regagna la rive et revint avec l'autre panier plein dont il vida le contenu par l'écoutille. Il écouta le tintement de la cascade jusqu'au roulement de la dernière pièce, puis, congestionné, respirant fortement, plein d'une vie et d'une énergie renouvelées, il repartit pour la cachette avec les deux paniers roulés sous le bras.

Une fois arrivé, avec une pioche il enleva soigneusement la terre de dessus la caissette suivante, puis commença à la soulever avec les mains. Malgré toutes ses précautions, le bois pourri se brisait et les pièces s'échappaient. N'ayant personne pour tenir le panier ouvert, il gaspilla dix minutes en efforts futiles pour essayer d'en maintenir l'ouverture béante.

N'y réussissant pas, il fut obligé de tenir le panier ouvert de la main gauche et de le remplir de son mieux avec la main droite. Cela n'alla pas trop mal tant qu'il y eut des pièces en abondance, mais

quand il arriva au fond et qu'il fallut ramasser les dernières pièces éparpillées, alors commencèrent les ennuis.

La tâche s'imposait d'elle-même ; abandonner une seule pièce était matériellement impossible. Pendant qu'il ramassait, la hâte lui criait : Presse-toi ! et lui peignait en imagination la terrible besogne qui lui restait à accomplir. Les pièces devaient être enlevées jusqu'à la dernière, car chacune de ces parcelles possédait la même force que la masse ; chacune était un souverain ou un louis.

Chacune représentait quatre dollars ou cinq. Pour Macquart qui avait toujours connu la pauvreté, cinq dollars constituaient une puissance irrésistible.

Il pleurnichait comme une femme en les ramassant dans la terre.

La journée était chaude et le soleil tapait dur. Tout le temps la sueur lui coulait du front et une soif de fièvre ardente lui séchait la gorge.

La dernière pièce en sûreté, il prit le panier par les deux anses et le souleva avec précaution.

Il avait eu l'intention de remplir les deux paniers, mais il ne s'en était plus souvenu ; à vrai dire, un seul panier était plus qu'il ne pouvait porter.

A mi-chemin entre la cachette et le lagon, une des poignées s'étant brisée, le panier bascula et une pluie d'or s'abattit sur le sol parmi les feuilles et l'herbe. Après un faible tintement de pièces entrecoupées, on n'entendit plus rien que les perroquets criant dans les arbres et le vent sifflant dans les branches.

Il ne semblait pas affecté de ce désastre, mais en réalité il restait étourdi par ce coup. Ce n'est pas le poids du dernier fétu qui fait pencher la balance, c'est le moment psychologique. Cet accident qui, plus tôt dans la journée, eût fait jurer Macquart, le frappait actuellement de mutisme.

Écartant les longues feuilles et les lianes rampantes, il s'agenouilla pour ramasser les pièces. De-ci, de-là, il voyait briller un disque de métal jaune et se précipitait dessus. La clarté n'était pas très vive à cause du feuillage supérieur, mais elle lui suffisait.

Tandis qu'il peinait sur les mains et les genoux, s'accrochant à la terre comme un animal, des mouvements se produisirent dans les branches au-dessus de lui. Une vingtaine de petites faces apparurent, quelques-unes tournées de biais, le regardant travailler avec un sérieux comique et quelque peu horrible.

L'un des animaux cueillit un gros fruit d'apparence molle et le lança.

Le projectile atteignit Macquart sur les reins et il se releva en

poussant un cri. Le coup avait bien porté. Macquart, qui se croyait seul, en eut les nerfs bouleversés.

Il jeta autour de lui des regards affolés, aperçut ses tortionnaires et secoua le poing vers eux.

Son cri les avait alarmés, mais ils reconnurent tout de suite qu'il ne portait pas d'armes ; la conscience que leur victime était fâchée mais impuissante les remplit de joie.

Ils se mirent à le bombarder de petites noix tandis qu'affectant de ne pas les voir il retombait sur les mains et les genoux et mettait dans la poche de son patelot les pièces retrouvées.

Au moment où il se relevait, quelque chose qui n'était pas une noix frappa le rebord de son chapeau, rebondit sur son épaule et tomba devant lui sur une large feuille.

C'était une pièce d'or.

Il avait commis une grosse imprudence en plaçant le panier au pied de l'arbre, car une pousse aérienne y pendait ; elle avait servi d'échelle aux singes pour capturer le panier et son contenu, dont ils avaient renversé la plus grande partie en route.

Cependant il en restait assez pour leur servir de munitions. Macquart, en les regardant, reçut une poignée de souverains sur la figure.

Il se retourna, constata la disparition du panier. Alors, oubliant qu'il était un homme, il poussa un hurlement de loup et se mit à grimper à l'arbre le plus voisin. Tout en grimpant, il criait et jurait contre les créatures qui bondissaient toujours très haut au-dessus de lui.

Soudain la branche à laquelle il se cramponnait se brisa ; une autre l'arrêta au passage, mais rien qu'un instant, puis elle craqua sous son poids et il retomba sur la branche au-dessous.

Il s'y cramponna, se balançant par les mains à vingt pieds du sol.

Là-haut les singes, ravis de cette distraction inattendue, continuaient à le lapider sans qu'il y fît attention.

Ignorant à quelle hauteur il se trouvait, croyant qu'il se tuerait en tombant, il se cramponnait. Il essaya de suivre la branche vers le tronc ; c'était impossible. Il lui aurait fallu se suspendre par une seule main et il n'était pas de force à le faire ; en outre la branche avait plié sous son poids.

La chute était certaine et proche ; il ne pouvait rester suspendu à perpétuité, cependant son esprit donnait asile à des pensées fantastiques. La forêt semblait avoir conspiré avec John Lant contre lui. Arbres, singes, feuilles, lianes et oiseaux, tout s'entendait pour lui ravir la vie. Il se voyait pendu là et lapidé par les singes : le

tableau se présentait à lui comme s'il s'agissait d'un autre homme.

Enfin une crampe le saisit et il tomba.

Loin de se tuer dans sa chute, il ne se brisa pas un os, mais il fut étourdi et demeura assis un moment en se tenant la tête tandis que le monde vacillait et tournait autour de lui et que les singes, descendus de branche en branche, le lapidaient et se moquaient de lui comme pour montrer quelle malice infatigable et sans bornes la nature peut tirer de ses créatures.

Au bout d'un instant Macquart se leva, indécis, puis reprit la direction de la cachette. Il courait en trébuchant presque à chaque pas, parlant et murmurant à lui-même comme un insensé, défait, vaincu et cependant attiré par cet or, cause de sa ruine.

Au bord de la cachette il s'assit et se mit à creuser avec les mains. Il avait placé l'autre panier auprès de lui et le remplissait de l'or tiré d'une autre caissette ; mais son esprit affolé était tellement obsédé par la rupture possible du panier qu'il ne le chargea que de cinq poignées de pièces mêlées de terre, car il ne songeait plus à séparer l'or de la poussière ; il n'avait qu'une idée dominante, écrasante, celle de la vitesse.

Alors, avec ce fardeau qu'un enfant aurait pu porter, il partit au trot vers le lagon, déchargea son panier dans le gaillard d'avant et retourna à la cachette.

Il continua ce va-et-vient. Quand les étoiles s'allumèrent au ciel il courait encore, geignant comme un enfant en retard pour une commission et qui craint d'être battu, indifférent à la sarabande des singes qui couraient au-dessus de lui comme le vent dans les feuilles, étranger à tout sauf au vaste labeur entrepris par lui — car ce n'était même plus de l'or, c'était de la terre qu'il transportait maintenant dans son panier, avec l'idée fixe qu'il devait vider le monde entier dans le gaillard d'avant du *Barracouda*.

CHAPITRE XXVIII

Le traqueur.

Lorsque Saji se sépara de Chaya après avoir vu Macquart et ses compagnons disparaître dans la brousse d'épines, il regagna le fleuve au trot.

Vers dix heures il atteignit le village dyak. Sous les étoiles, il y rencontra la vieille femme qui attendait des nouvelles.

Il lui raconta tout.

— Ainsi, dit-elle, il les a menés dans la cité des épines ; cela veut dire que lui et l'autre en reviendront ; il le conduira à la cachette ou le tuera auparavant. Pour toi, c'est le moment de frapper, mais pas avant d'avoir vu la cachette.

Saji fit un signe d'approbation.

— Où est Chaya? demanda la vieille.

— Elle me suit, mais je suis venu très vite.

La vieille femme entra dans la hutte qu'elle habitait et en ressortit tenant quelque chose à la main ; c'était un *parang*, un couteau dyak dans sa gaine de cuir. Elle le tendit à Saji. Celui-ci en possédait déjà un ; il le tira de sa ceinture et le montra à la lueur des étoiles.

— Donne-le-moi et prends celui-ci, dit-elle. Il a appartenu à Lant, qui guidera ta main.

Saji saisit le *parang* et le mit dans sa ceinture. Puis ayant échangé encore quelques mots avec la vieille, il s'éloigna à travers les arbres. Sur la rive il se cacha parmi des buissons, dans un endroit d'où il apercevait la maison de Wiart et l'embarcadère. Il s'accroupit pour attendre et guetter, tendant l'oreille au moindre bruit.

Soudain, tâtant le poignard à son côté, il se pencha en avant et se raidit comme un arc tendu. Ils arrivaient, Saji les vit se séparer : Wiart entra dans la maison et Macquart sous la tente. Au bout de quelques minutes ils reparurent et descendirent à l'embarcadère, Macquart en tête, suivi de Jacky et de Wiart.

Ils allaient entrer dans le canot. Une fois qu'ils seraient partis, rien ne serait plus simple que de les suivre dans la pirogue.

Saji les vit préparer le canot, puis Macquart s'approcha de la pirogue. Le canot s'éloigna de la rive et la pirogue avec.

Alors Saji, avec un horrible battement de cœur, comprit qu'il était roulé. Ces hommes qu'il méprisait du fond de son âme étaient plus malins que lui. Pas un instant il n'avait songé que la pirogue fût en danger ou qu'ils eussent conçu des soupçons contre lui.

Tout à coup il se trouvait échec et mat, réduit à l'impuissance, victime d'un tour pendable.

Il sursauta dans les buissons, puis se tint tranquille. Les suivre était chose impossible ; se montrer ou crier ne ferait que lui attirer un coup de ce fusil dont Wiart savait si bien se servir.

Il regarda le canot disparaître au coude du fleuve, puis se mit à réfléchir.

Sur le fleuve il n'y avait pas d'autre pirogue ; tous les Dyaks pêcheurs étaient en mer. La rive était pour lui la seule route à suivre et il ne la connaissait pas du tout.

La forêt lui était familière, mais il n'avait jamais chassé sur la

berge bien que ses chasses l'y eussent parfois amené. Toutefois son ignorance de ce coin de forêt ne pouvait l'arrêter. Le fleuve lui servirait de guide. Il ramassa son javelot et se mit en route.

Saji n'avait pas parcouru plus de vingt mètres quand le sol se déroba sous ses pieds. Après un effort désespéré pour se retenir il tomba dans un trou obscur et resta un moment étourdi, à demi étouffé par l'avalanche de terre et de débris provoquée par sa chute.

Il venait de choir dans une chausse-trappe creusée autrefois, sorte de cave en forme de bouteille, recouverte de lattes, de terre et de plantes qui y avaient poussé. Les lattes faites de bambou fendu étaient pourries depuis longtemps ; cependant les fines racines des plantes retenaient la terre argileuse qui s'était durcie, formant un plafond de cave capable de supporter le poids d'un petit animal, mais non celui d'un homme.

Jadis le fond de cette fosse était garni de piquets de bambou enfoncés la pointe en haut. Heureusement pour Saji, le temps les avait pourris et réduits en poussière.

Il demeura étendu un instant puis se mit sur son séant. Il comprit tout de suite ce qui venait de lui arriver et cette conscience stimula ses facultés.

En levant la tête il aperçut la faible clarté de l'ouverture par laquelle il était tombé. Alors il se leva et se mit à explorer les murs de sa prison en les tâtant du plat de la main.

Il ne lui fallut pas longtemps pour se rendre compte de la forme de ce trou. C'était un entonnoir renversé. Renseigné sur ce point, il explora la composition des parois.

Son esprit actif, qui travaillait en ce moment avec la rapidité d'un écureuil en cage, rencontra soudain une idée.

Il se mit attaquer les murs de sa prison. A genoux, il creusait avec la pointe de son javelot comme s'il voulait commencer un tunnel. Cependant rien n'était plus loin de sa pensée. Il creusait pour faire tomber de la terre.

Il pensait pouvoir se tirer de là s'il réussissait à faire un tas sur lequel, en se tenant debout, il pût atteindre les plantes autour de l'ouverture. On peut douter qu'il eût songé à pareille entreprise si la fosse avait été suffisamment éclairée par la lumière du jour.

Il travailla d'abord avec la pointe de son javelot, puis, comme un animal fouisseur, avec ses mains. Avec persévérance et méthode, il besogna pendant la moitié de la nuit et une bonne partie de la journée. Après quelques heures de repos, il se remit à l'œuvre durant la soirée.

Avant la tombée de la nuit, il avait abattu assez de terre pour faire au centre de la fosse un monticule de trois pieds de haut ; résultat énorme, étant donnés la dureté de la terre et le fait que plus le monticule s'élevait, plus sa base s'élargissait.

A vrai dire, pour échapper de cette façon il aurait fallu combler toute la fosse. La chose était impossible. Ce travail lui aurait procuré une occupation, le plus beau don, après la liberté, que l'on puisse faire à un prisonnier. Mais c'était tout.

Quand vint la nuit, il comprit qu'il était perdu ; toutes les excavations qu'il pourrait entreprendre ne le sauveraient pas. S'en étant rendu compte, il s'assit pour mourir.

Saji possédait une philosophie implacable, et bien à lui. Capable d'un énorme effort, en face de l'impossible ou de l'inévitable il devenait un fataliste pur et simple.

Il ne songea ni à gémir ni à maudire son sort. Il devait mourir, eh bien, il mourrait et tout serait dit.

Assis au fond de l'abîme, il ne pensa pas à tous les heureux jours qu'il ne devait point voir, puisque ces choses n'étaient plus pour lui.

Le beau ciel bleu n'avait pas plus d'importance pour Saji que pour une poupée en caoutchouc ; il trouvait le soleil bon parce qu'il le chauffait : quand il le chauffait trop, il devenait mauvais. La liberté était une bonne chose parce que, grâce à elle, il pouvait se mouvoir et tuer du gibier. La nourriture était bonne parce qu'elle lui remplissait l'estomac et satisfaisait son appétit. Là où il se trouvait en ce moment il n'avait ni soleil, ni liberté, ni nourriture, mais bientôt il n'aurait plus besoin de tout cela.

Son esprit rentra en lui-même, se replia, cessa pour ainsi dire d'accomplir ses fonctions....

Au bout d'un temps qu'il n'aurait pu évaluer, Saji, assis dans l'obscurité de sa prison, revint soudain à la vie et se dressa en criant.

CHAPITRE XXIX

L'aurore.

Lorsque Hull et ses compagnons, arrivés au débarcadère, constatèrent, selon leurs prévisions, l'absence du canot, ils partirent immédiatement en aval par le sentier qu'avait pris Saji.

La petite troupe, suivant le bord du fleuve, entendit l'appel au secours, chercha sa provenance, découvrit l'ouverture de la fosse et délivra le prisonnier.

— Tiens ! s'écria Hull, c'est un de ces bougres de Dyaks qui s'est laissé prendre à son propre piège.

Houghton ne dit rien.

Il regardait Chaya qui s'était approchée de Saji. Celui-ci, debout, se tâtait les jointures en aspirant l'air à pleins poumons. Chaya lui parlait.

— Il demande à manger, expliqua-t-elle aux autres, et il veut faire la route avec nous. On lui a volé sa pirogue. Il voudrait la reprendre.

Hull avait du biscuit dans sa poche. Il le tendit à Saji qui, après être allé boire au fleuve, les rejoignit. Sa force et sa vitalité lui étaient revenues. Sur le conseil de Chaya, il prit la tête de l'expédition, étant meilleur forestier qu'aucun autre, sauf peut-être elle-même.

Il avait sauvé son javelot ; la joie de son évasion ne le lui avait point fait oublier et il le portait maintenant sur l'épaule, pilotant les autres à une allure qu'ils n'auraient pu atteindre sans lui. Chaya et Houghton fermaient la marche.

— Il est très dangereux et il ne faut pas qu'il nous voie ensemble, murmura Chaya à un moment où Houghton lui prenait la main. S'il m'entendait il essayerait de vous tuer.

— Qu'il me tue ! dit Houghton en riant, mais en lui lâchant la main.

Elle semblait craindre beaucoup Saji, non pour elle-même, mais pour Houghton. Cependant le Dyak n'avait d'yeux que pour la route à choisir. Il marchait en avant, à une allure difficile à suivre, si bien que l'aurore touchait à peine le ciel au-dessus des arbres lorsqu'ils parvinrent au bord du lagon.

La première chose qui frappa leurs regards fut le *Barracouda* amarré à la rive opposée. Tout le lagon les en séparait. Le canot était attaché au navire, mais on ne voyait pas trace de Macquart ni de ses compagnons.

— Regardez-moi un peu ce qu'ont fait ces animaux-là ! s'écria Hull. Comment diable allons-nous traverser?

— Dieu merci, le navire est encore là, c'est le principal, dit Houghton. Nous trouverons bien un moyen d'atteindre l'autre rive. Cherchons-le.

Il n'avait pas fini de parler que, sous la vague clarté remplissant le monde, ils aperçurent une forme émergeant entre les arbres de l'autre rive. C'était Macquart. Il tenait quelque chose à la main. Ils le virent monter à bord.

— Il porte un panier, dit Tillman. Regardez-le ! Il le vide par

l'écoutille du gaillard d'avant. Bon Dieu ! Il a trouvé la cachette et c'est de l'or qu'il est en train de vider dans le *Barracouda*.

— Cela m'en a tout l'air, dit Hull qui se démenait d'un pied sur l'autre. Oh ! le bougre ! Le voir et ne pouvoir l'empoigner par les cheveux ! Allons, les enfants, il faut contourner le lagon, il n'y a pas d'autre moyen. Inutile d'essayer de nager, car l'endroit est sûrement infesté de requins. C'est un supplément d'étape de quinze milles, nous le ferons.

Cependant Saji, qui causait avec Chaya, trouva une solution plus prompte.

Plongeant dans l'eau, sans lâcher son javelot, il se mit à nager vers l'autre rive.

Il y avait des requins, en vérité, mais Saji n'avait pas peur. Il avait nagé plus d'une fois au milieu des squales. Le « Grey Nurse » est le seul requin vraiment à craindre pour un nageur qui prend la précaution de battre l'eau en avançant et aucun représentant de cette féroce variété ne fréquentait le lagon ni l'embouchure du fleuve. Leur base navale paraît être la rade de Sydney et, au cours de leurs croisières dans le Pacifique, ils semblent éviter la côte de la Nouvelle-Guinée.

Ils virent Macquart repartir entre les arbres avec son panier. Évidemment il ne les avait pas aperçus. Saji détacha le canot. Il le ramena en godillant ; ils s'y entassèrent et en moins de cinq minutes furent à bord du navire.

Hull s'élança vers l'écoutille du gaillard d'avant et dégringola l'échelle. Ils l'entendirent frotter une allumette, puis sa voix leur parvint.

— Non, mais voyez donc ! Ce sacré cochon-là est en train de le remplir de terre !

Puis tout à coup, il hurla !

— Des souverains... des souverains ! Partout des souverains éparpillés dans la terre !

Il reparut d'un bond à la pleine clarté du jour, la figure congestionnée et tenant dans sa main ouverte deux souverains mêlés à de la terre.

— A-t-on jamais rien vu de pareil? s'écria-t-il. Le diable a transporté à bord une demi-tonne de terre avec des souverains éparpillés dedans ! Il n'y a pas de bon sens à agir de la sorte. Qu'a-t-il donc fait? A-t-il découvert la cachette ou non? Ah ! le voici qui revient !

Au même instant Macquart sortait d'entre les arbres presque en courant, le panier à la main. Il vit les hommes sur le pont du navire,

mais ne fit pas la moindre attention à eux. Montant à bord, il les écarta ; se précipita vers l'écoutille et y déchargea son panier.

Ils restèrent pétrifiés d'horreur. Macquart, bien que conservant la forme humaine, n'était plus un homme. Il ressemblait plutôt à une bête traquée. La salive lui coulait des coins de la bouche, son souffle arrivait par saccades, sa figure était barbouillée de terre et bien qu'il vît ses anciens compagnons, il ne les reconnaissait pas le moins du monde, car il les évita en retournant, panier en main, vers le rivage.

Juste au moment où son pied touchait terre, Saji, débarqué auparavant, le saisit par le bras. L'effet fut instantané et extraordinaire. L'esprit de Macquart, ou ce qui en subsistait, laissa tomber l'idée fixe et sauta sur une autre idée, celle qu'on voulait le retenir. D'un mouvement rapide comme l'éclair, il se dégagea et s'élança entre les arbres, poursuivi par le Dyak.

— Eh bien, pour une fois, nous voilà proprement refaits ! s'écria Hull. Ce maudit nègre ! S'il avait laissé l'autre tranquille, nous l'aurions suivi jusqu'à la cachette.

— Nous la trouverons sans lui, dit Tillman. Elle ne peut être bien loin. Suivez-moi, camarades ; tenez, voilà la marque de ses pas. Regardez : il a tracé une vraie route.

Une caissette d'or crevée exposait son contenu aux rayons du soleil, levé maintenant. Macquart n'y avait pas touché. Désormais la terre et l'or étaient tout un pour lui. L'homme qui, dans un minimum de temps, devait vider le monde dans le gaillard du *Barracouda*, n'avait pas à s'inquiéter de minuties.

Du reste les chercheurs de trésors, de leur côté, n'avaient plus le temps de s'occuper de lui.

Hull, après le premier cri annonçant la découverte, s'était jeté à plat ventre ; maintenant, riant comme un fou, il jouait avec le contenu de la caissette et lavait dans l'or ses mains tatouées. Tillman, absolument déséquilibré, dansait comme un singe, en plein soleil.

Houghton seul restait maître de lui-même. Chayâ était là. Non moins joyeux et follement excité que les autres, il refrénait toute démonstration en présence de cette femme qui regardait avec étonnement les extravagances des autres. Il riait seulement, et comme Chaya en faisait autant il l'attira contre son cœur. Elle n'opposa aucune résistance. Ils étaient aussi seuls que si Hull et Tillman se trouvaient à des milles de distance. L'or leur servait de paravent.

Hull reprit son bon sens et se mit à parler presque raisonnablement ; il s'était assis et ponctuait ses remarques de coups de poing sur le sol.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Dire que ce pauvre vieux Mac a perdu la boule, remue de la terre et laisse là ces jolies têtes couronnées !

Tillman, un peu calmé, se sentait aussi d'humeur bavarde.

— Nous avons mis en plein dans le mille, il n'y a pas d'erreur, disait-il. C'est ce qui me fait plaisir. Nous avons trouvé ce que nous cherchions. Si nous étions tombés dessus par hasard, ce serait une tout autre affaire, mais nous avons trouvé en cherchant. Pour nous tous, c'est le champagne à perpétuité. *Amen!*

— C'est une belle chance, déclara Houghton, debout à côté de Chaya. Mais il y a une chose qui m'inquiète. Où sont Wiart et Jacky?

— Vous n'avez pas besoin de vous tracasser à leur sujet, grogna Hull qui jouait aux palets avec des pièces d'or. C'est Mac qui leur a fait leur affaire, sûrement ce n'est pas moi. En arrivant nous trouvons Mac privé de raison, les autres Dieu sait où : c'est clair comme le jour. Il aurait tué sa grand'mère pour deux sous et il se trouvait ici tout seul avec le nègre et le vieux aux favoris en présence d'un demi-million de livres.

— Cela me paraît plausible, dit Houghton. Voyez comme le terrain a été brisé à la surface ; ils ont fait cela pour dénicher la cachette. Ils n'ont réellement fouillé qu'en cet endroit et n'ont pas creusé beaucoup. Ils venaient à peine de découvrir l'or quand la querelle a éclaté et que Mac les a tués. Allons, maintenant, ramassons l'argent et cherchons le reste.

Tillman avait pris le panier que Macquart avait laissé tomber dans sa fuite et ils se mirent à le remplir, opération qui fut vivement accomplie par trois paires de mains tandis que Chaya tenait le panier ouvert. Puis ils cherchèrent la caissette suivante et ne tardèrent pas à la découvrir.

— Elles sont arrimées côte à côte, dit Hougthon. Il n'y aura aucune difficulté à les déterrer, seulement il nous faudrait des paniers. Je propose que nous rapportions cette charge au *Barracouda* et que nous arrangions un récipient quelconque pour le transport. Un morceau de toile à voile fera très bien l'affaire.

Les autres approuvèrent cette idée. Mais, au moment de partir, Hull souleva une objection.

— Si vous voulez mon opinion, je ne tiens guère à laisser l'or ici sans personne pour y veiller. Je ne suis pas froussard, mais cette idée me donne la chair de poule.

— Personne n'y touchera, observa Tillman.

— Possible, dit le capitaine. Quand même, cette idée ne me sourit pas.

— Je monterai la garde ici, dit Houghton. Chaya et moi resterons assis l'un près de l'autre pendant que vous deux irez à bord chercher une toile.

— Je serai plus tranquille, dit le capitaine.

Tillman et lui partirent et se relayèrent pour porter le panier jusqu'au bateau.

— Nous trouverons bien une place pour mettre cela dans le salon, dit Hull ; le reste ira dans la cale. Je préférerais le garder sous mes yeux sur le pont, mais ce n'est pas pratique.

Il disparut par l'écoutille du salon. Tillman se disposait à le suivre avec son fardeau lorsqu'un cri de Hull le fit tressaillir. Il posa son panier sur le pont et se précipita dans la cabine. Hull se tenait près du cadavre de Jacky étendu sur le plancher.

— Grand Dieu ! s'écria Tillman.

— Il est mort, dit Hull, levant un bras du cadavre et le laissant retomber. Selon toute apparence il a le cou rompu. C'est Macquart qui a fait cela. Je vous le disais bien.

Tillman resta un instant trop bouleversé pour répondre.

— Le diable seul pourrait dire comment il s'y est pris, reprit Hull aussi calme maintenant qu'un professeur d'anatomie faisant des commentaires sur un cadavre. Je ne lui vois pas la moindre égratignure ; pas une goutte de sang ; le cou est brisé tout simplement. Il se peut qu'il ait dégringolé du haut de l'échelle et se soit assommé, mais ce n'est pas probable. Il a sans doute été tué par Mac et l'homme aux favoris, et celui-ci aura écopé plus tard. Qui sait? Il faut au plus vite sortir ce cadavre d'ici.

CHAPITRE XXX

Justice.

Demeurés seuls, Houghton et Chaya s'assirent à côté l'un de l'autre près de la cachette. Si jamais homme réalisa les ambitions de sa vie, ce fut bien Houghton. La seule femme qu'il désirât au monde se trouvait près de lui et toute la fortune dont il rêvait était à sa portée.

— Chaya, dit-il en indiquant la cachette, voici ce que nous sommes venus chercher. Nous l'avons trouvé et nous devons repartir. Voulez-vous venir avec moi?

Chaya se mit à rire doucement, comme à elle-même. La femme qu'on appelait sa mère n'avait aucune part dans ses affections. La

chose qu'on appelle amour lui était demeurée totalement inconnue jusqu'au jour où Houghton entra dans sa vie.

Elle écarta les mains comme si elle parcourait toute la terre en imagination, se tourna vers Houghton, lui rit dans les yeux et lui tendit ses lèvres.

Il lui prit la main et ils demeurèrent assis épaule contre épaule, sans se donner la peine de parler.

Tout à coup Chaya tressaillit et tourna la tête, tandis que Houghton se relevait. A travers l'air calme leur parvenait d'assez loin une voix qui semblait les héler.

— C'est Saji, déclara Chaya, qui avait souvent entendu cet appel dans leurs expéditions de chasse. C'est moi qu'il appelle.

Devinant au son de sa voix que Saji était blessé ou en détresse, elle répondit à ce cri, qui se renouvela avec la fidélité d'un écho.

— Maintenant nous allons savoir ce qu'il y a, dit Chaya ; il va revenir ici aussi sûrement que le serpent retourne à son rocher.

Ils écoutèrent, mais aucun appel ne répondit. En chasseur avisé, Saji, renseigné sur la direction, réservait son souffle, sans doute.

Ils l'entendirent bientôt remuer dans les feuilles et un moment après il apparut entre les arbres, rampant sur les mains et les genoux. Il tenait le *parang* entre ses dents, car sa ceinture avait été déchirée dans quelque lutte violente. Mortellement blessé lui-même, il traînait par les cheveux la tête de Macquart. En voyant Chaya il cria et, se soulevant sur la main gauche à son approche, de la main droite il lui tendit la tête coupée.

C'était le don entre tous les dons, le présent d'amour du guerrier dyak. C'était quelque chose de plus encore ; c'était la tête de l'homme qui avait assassiné le père de Chaya.

Chaya ne savait pas cela, Houghton non plus et Saji pas davantage. Tous ces acteurs du drame ignoraient que la justice distributive s'accomplissait en ce moment ; ici même, outre l'or pour lequel Macquart avait assassiné Lant, la tête de Macquart était offerte en cadeau à la fille de Lant.

Houghton poussa un cri d'horreur ; mais Chaya, tout comme le jour où elle avait suivi la bataille entre le scorpion et le mille-pattes, regarda d'un air impassible Saji et son odieux trophée.

Elle comprenait le but de son offrande et l'amour qu'elle-même éprouvait pour Houghton lui avait fait deviner la passion secrète de Saji. Il lui semblait entrevoir non seulement la sauvagerie à laquelle elle échappait, mais encore tout son héritage maternel, tout ce mystérieux passé pendant lequel les hommes, pour obtenir l'amour des femmes, leur offraient des têtes.

Saji, dans un suprême effort, essaya de se lever, retomba sur les genoux, sur les mains, sur le flanc, frissonna comme si une brise lui passait dans les membres et rendit le dernier soupir.

Au moment où Saji se tournait sur le flanc, ils comprirent la cause de sa mort. Le manche brisé de son propre javelot lui sortait du corps. Macquart, en luttant pour sa vie, avait sans doute mis la main sur cette arme et s'en était servi efficacement, mais seulement pour succomber lui-même aux coups du terrible *parang*.

Houghton s'approchait du cadavre de Saji lorsque Hull et Tillman apparurent entre les arbres, munis de la toile à voile qui devait servir au transport du trésor.

CHAPITRE XXXI

Le récif aux étoiles.

Au matin du sixième jour après la mort de Saji, Hull et ses compagnons étaient étendus sur le pont du *Barracouda*, fumant et bavardant à l'ombre des arbres. Peu d'hommes ont jamais travaillé comme ces trois-là l'avaient fait ces derniers jours. Non seulement ils avaient embarqué tout l'or, mais ils s'étaient assurés d'avoir tout trouvé en creusant à côté de la cachette. Ils avaient enlevé du gaillard d'avant une assez grande quantité de terre et l'avaient jetée à l'eau après l'avoir passée au crible. Le navire, sa toilette faite, était prêt à prendre l'eau.

Le leste de fonte en gueuse avait été lancé par-dessus bord et remplacé par de l'or. Il y avait de l'or emmagasiné dans la cabine, dans la cale et dans le gaillard d'avant. Ils avaient travaillé dans une auréole, dans un rêve, dans un conte de fées.

Presque sous leurs pieds gisaient les restes du *Terschelling*, le navire qui, voilà quinze ans, emportait toutes ces richesses aux ports chinois. Son absence à la date fixée avait dû affecter des assureurs et autres intéressés ; après avoir fait jaser les gens, l'affaire était tombée dans l'oubli. Ici l'or semblait mort et enterré, mais son âme toujours active rapprochait des vies et les unissait comme des fils pour tisser et tramer les événements sur lesquels roule cette histoire.

Cet or avait attiré à lui Hull, Houghton, Tillman, Macquart, Jacky, Wiart, Chaya et Screed et, chose plus étrange encore, ressuscitant le passé, il en avait fait subir les conséquences au coupable. Qui soutiendra que l'or est dénué de vie, qu'il ne soit pas plutôt

une sorte de dieu? Maintenant, emmagasiné et emprisonné, sur le point d'être déporté dans un pays où son activité pourrait reprendre, il ne donnait d'autre signe de sa présence que la fatigue de ses esclaves couchés sur le pont.

Chaya, en bas dans la cabine, mettait le ménage en ordre. Hull et Tillman, au courant de la situation, n'avaient fait aucune objection à la présence de Chaya, bien que le retour dût ainsi leur être moins confortable que l'aller. Il fut convenu qu'elle aurait la cabine à elle seule. Le reste de l'équipage serait relégué dans le gaillard d'avant. Cela n'était pas grave, l'équipage étant si peu nombreux que sa présence sur le pont serait requise presque tout le temps.

Cet épisode amoureux retint à peine la pensée de Hull et Tillman. La fièvre de l'or et une rude besogne accaparaient leur esprit et leur tête. C'était peut-êre la fatigue qui poussait Hull, allongé sur le pont, à prévoir les difficultés encore à résoudre.

— Il y a bien des milles marins à parcourir avant d'être arrivés à destination, dit-il en s'étirant. Mais tout le reste m'est égal pourvu que nous soyons hors de vue des côtes. Je voudrais être loin de ce lagon.

— Que trouvez-vous à redire à ce lagon? demanda Tillman. Il me semble qu'il s'est montré assez bon pour nous.

— Je n'en dis pas de mal, répondit Hull, mais je voudrais en être à des milles de distance.

— Eh bien, nous en sortirons demain, dit Houghton, nous n'avons plus qu'à embarquer la provision d'eau et nous pouvons le faire ce soir. Il nous est impossible de partir avant demain matin. Bon dieu! Tous les os de mon corps sont endoloris. Je ne me serais jamais cru capable de fournir un pareil labeur. Savez-vous que depuis cinq jours nous sommes attelés à une besogne sans répit?

— Cela me fait plutôt l'effet de cinq années, dit Tillman.

Il s'était levé pour secouer dans l'eau les cendres de sa pipe et s'accoudait au bordage lorsqu'un objet en mouvement frappa son regard. C'était la proue d'un *prahou* de pêche. Au même moment Chaya montait sur le pont et son œil vif aperçut la barque. Elle appela Houghton. Hull et lui se levèrent vivement.

Le *prahou*, qui était entré dans le lagon à vive allure, fit brusquement demi-tour. On vit l'eau écumer comme du lait autour des pagaies de tribord et l'embarcation s'évanouit presque instantanément, comme elle était apparue.

— Voilà qui est adroitement fait! dit Tillman. Ces gens-là sont évidemment venus pour nous jeter un coup d'œil. Je me demande comment ils savaient que nous étions ici.

— Je crois qu'ils n'en savaient rien, dit Hull. Ils sont tombés sur nous par hasard et ont eu peur.

Mais Houghton, qui venait de causer avec Chaya, n'était pas de cet avis.

— Je n'aime guère la mine de ces gens-là, dit-il. Chaya non plus. Elle est persuadée qu'ils ont eu vent de ce que nous sommes venus faire et qu'ils l'ont aperçue. La vieille femme, qui se prétend sa mère, ne la voyant pas rentrer, a dû soulever toute la tribu. Voilà une semaine que Chaya est avec nous et elle croit que les pêcheurs, en revenant de la mer au village, ont appris ce qui se passait et se sont mis à notre poursuite.

— C'est rassurant ! observa Tillman.

— Je disais bien que je voudrais être sorti de ce lagon, grogna Hull.

— Chaya est d'avis que c'est sa présence parmi nous qui cause ces ennuis, reprit Houghton ; plutôt que de vous mettre tous deux en danger ainsi que le trésor, elle se déclare prête à retourner chez elle. En ce cas je l'accompagnerais.

— Allons, nous n'avons que faire de pareilles sornettes, dit Hull. Nous nous sommes engagés à enlever la fille aussi bien que l'or. Ce ne sont pas ces gens-là qui nous feront manquer à notre parole.

— Nous avons nos fusils, dit Tillman.

— Au diable les fusils ! dit le capitaine. Des bâtons sont assez bons pour taper dessus.

Il descendit chercher une hache dans la cabine, puis passa par-dessus bord et disparut dans la forêt.

Il revint au bout d'une demi-heure, portant sous le bras trois jeunes troncs d'arbres qu'il avait abattus et dégrossis en forme de gourdins de quatre pieds de long. Assis sur le pont, il se mit à gratter ces armes avec son couteau et à formuler pour les autres les lois de l'escrime au bâton.

— Je vais vous apprendre quelque chose, dit-il. N'essayez jamais de frapper un bonhomme à coups de bâton sur la tête avant de l'avoir jeté par terre. C'est la pointe du bâton qui est le bon bout pour se battre. Servez-vous-en comme d'une baïonnette. Il n'y a pas d'homme vivant capable de résister à un coup de pointe lancé par quelqu'un sachant manier le bâton. Or voici des gourdins assez courts pour parer un coup de lance ou briser l'arme et assez longs pour donner à un nègre un renfoncement dans l'estomac. Voilà où il faut viser.

Tous dormirent cette nuit-là sur le pont, chacun veillant à son tour. Mais aucun indice ne leur vint du fleuve.

Un peu avant l'aurore, ils larguèrent les amarres, puis le capitaine et Tillman descendirent dans le canot et remorquèrent le *Barracouda* jusqu'à l'embouchure du fleuve ; la brise, soufflant de terre, heureusement pour eux, ridait l'eau à l'intérieur du récif. Ils remontèrent le canot, hissèrent la grand'voile et le foc, tandis que le bateau, commençant à frémir, cherchait sa route parmi les brouillards du fleuve que maintenant le vent dissipait en spirales.

La marée descendait et comme ils passaient à quelque distance devant des caps et des masses profondes de palétuviers, Hull, qui était en vigie, aperçut sur la mer calme, éclairée par l'aurore, au delà du récif aux étoiles, de vagues formes semblables à des mouches aquatiques posées sur l'eau ridée.

— Ce sont eux, dit-il. Voyez, ils nous attendent. A présent, acceptez mes ordres et exécutez-les bien. Nous faisons cinq nœuds, il faut en faire neuf ; mettez toutes voiles dehors et je vais prendre le gouvernail.

Il se mit à la roue pendant que les autres se précipitaient pour lui obéir. Le *Barracouda*, couvert de toile, avec son gui se balançant à tribord, fila grand'erre devant le vent qui courbait les têtes des palmiers et frisait la surface de la mer. Les fusils chargés furent déposés sur le pont, tout prêts à servir en cas d'urgence, en dernière ressource.

Chaya s'agenouilla près de Houghton, lui tendant son arme ; Tillman, un pied sur son fusil et son gourdin à la main, se tenait près de Hull.

Soudain s'éleva une clameur pareille au cri d'une bande d'oiseaux de mer. Les six *prahous* se formèrent en ligne et se précipitèrent à leur rencontre. Houghton regarda Hull et le vit aussi calme que s'il s'agissait d'une croisière d'agrément, debout, une joue gonflée de sa chique, ses grandes mains jouant doucement avec la petite roue. Tout à coup celle-ci vola vers bâbord et le *Barracouda* passa à grand fracas à travers quelque chose dont les débris grincèrent en fuyant sous sa quille. Au même moment un projectile frappa la grand'voile.

C'était une légère lance, venimeuse comme la piqûre d'une guêpe, qui resta plantée là, retenue par ses barbes et claquant sur la toile. Hull renvoya la roue à tribord et une vingtaine de lances pareilles tombèrent à l'eau derrière le navire.

— Leur affaire est faite, dit le capitaine.

Houghton, tenant la main de Chaya, regardait le récif protecteur qui avait guidé les aventuriers vers l'or tandis que devant eux, dans

le lointain, les fronces bleues de l'océan, à travers la brume matinale, se fondaient avec un ciel d'azur plein de promesses d'avenir.

CHAPITRE XXXII

Épilogue.

Deux mois plus tard, par une belle matinée, le *Barracouda*, après avoir croisé toute la nuit en vue de Macquerie, entra en rade de Sydney. Il s'y glissa sans être remorqué. Battu par le mauvais temps, gondolé par le soleil, couvert d'algues tropicales, c'était bien le plus étrange bateau qui eût jamais jeté l'ancre dans ce port.

Le *Barracouda* et son équipage, bronzé et déguenillé, invisible mais présent, venaient de ces époques lointaines où les hommes rendaient le monde prodigieux par leurs actes, avant que la mécanique eût rendu les hommes aussi vulgaires qu'elle-même.

Chaya, brunie par le soleil, rieuse et étonnée des merveilles de ce nouveau pays, eût inspiré tout un roman à elle seule.

Cependant personne ne fit attention à eux, sauf peut-être quelques pêcheurs matinaux et quelques débardeurs de la petite baie où ils avaient jeté l'ancre et dont l'un fut dépêché en toute hâte vers M. Screed avec une lettre au crayon ainsi conçue :

« Gros succès. Venez tout de suite et, pour l'amour de Dieu, apportez des provisions avec vous. »

Il serait impossible de décrire ce déjeuner dans la petite cabine moisie et malodorante, avec le soleil entrant en plein par les sabords et la claire-voie.

Chaya était assise près de Houghton, le seul d'entre eux qui fût à la fois favorisé par la fortune et l'amour.

Le fleuve et les forêts, l'angoisse et la férocité de cet étrange pays dont ils avaient dérobé les trésors, n'étaient plus que des souvenirs fuyants, des images à peine perceptibles et de plus en plus voilées par les brumes de la mer.

Tout le tableau était encadré par l'océan qui s'étend par delà Holmes Reef et la mer de Corail, pour se briser en chantant sur le Récif aux étoiles.

H. de Vere Stacpoole.

(Traduit de l'anglais par Louis POSTIF).

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

A L'AMÉRICAINE

La dernière parole publique du président Coolidge a été pour défendre les États-Unis de l'accusation d'impérialisme. Le même thème inspire le premier message de M. Hoover. Cette insistance a ceci de rassurant qu'elle atteste une conscience au moins relative du danger.

Encore faudrait-il s'entendre sur ce que l'on appelle impérialisme. Se défendre de toute ambition d'extension territoriale ou de toute velléité de domination économique brutale, n'est-ce pas s'attarder à répudier des conceptions périmées? La guerre a inauguré des temps nouveaux, créé des situations nouvelles. Pourtant les vieilles rivalités subsistent plus ardentes que jamais dans un monde dont les débouchés se sont trouvés rétrécis par l'anarchie au moment où des possibilités de production étaient stimulées par un prodigieux effort de défense. Au milieu de ce déséquilibre, les États-Unis réunissent tous les éléments de prépondérance : la masse des capitaux, le machinisme, l'initiative et plus que tout l'autorité gouvernementale. L'entraînement de toutes ces supériorités se défend, très sincèrement sans doute, du reproche d'impérialisme. Il n'en existe pas moins. Ses manifestations ne sont que plus significatives, parce qu'elles revendiquent seulement le droit du fort de se dégager de toute entrave pour se mettre au service de la liberté, de la justice et du progrès.

Telles sont les directives du message de M. Hoover. Elles se

rattachent directement à la tradition romaine, c'est une vieille école dont d'autres d'ailleurs revendiquent à l'heure actuelle les enseignements et qui mériterait d'avoir plus d'élèves.

Les conceptions de M. Hoover n'ont pas eu longtemps à attendre pour se traduire en actes. Le hasard, toujours prêt à l'ironie, a choisi pour cette épreuve l'Amérique latine où le successeur de M. Coolidge est allé dès le lendemain de son élection faire une tournée de politique et d'affaires qui a été assez fraîchement accueillie. Le terrain est brûlant. Nulle part la disproportion des facteurs ne froisse plus vivement les jeunes espoirs de nations qui grandissent et qui se sentent isolés dans un tête-à-tête troublant par la fameuse doctrine de Monroë. M. Hoover s'est expliqué très franchement dans son message inaugural. Dominer l'Amérique latine ! les États-Unis n'y songent pas. Ils se contentent de mettre leurs forces au service de l'ordre et d'intervenir quand on les sollicite. Parbleu ! dès qu'il y a un conflit, n'y a-t-il pas toujours une des parties au moins pour réclamer un appui décisif?

C'est ce qui vient de se passer à l'occasion de l'explosion des troubles au Mexique. Le gouvernement mexicain a eu à peine besoin de lancer un appel pour recevoir des crédits, des munitions, des avions. Appui légitime à un gouvernement établi : sans doute. Mais aussi intervention directe dans des querelles intestines. Le gouvernement non moins établi du président Huerta ne bénéficiait pas de la même faveur et pourtant ses principes s'accordaient davantage avec l'éthique américaine que le terrorisme anticlérical bolchevisant du dictateur Calles et de ses héritiers. Le champion de la guerre au capital et aux curés a fait des concessions à l'industrie pétrolifère des États-Unis. Voilà toute l'explication.

La politique s'adapte aux affaires. Faut-il s'en étonner quand le chef de l'État est un capitaine d'industrie? Assurément non. Mais il faut retenir l'avertissement surtout quand l'orientation du régime prend une forme aussi caractérisée que le projet de banque des paiements internationaux qui a surgi soudain à un détour de la Conférence des experts chargé de préparer la grande liquidation financière de la guerre.

Apparition soudaine. Entendez par là que la combinaison s'est démasquée brusquement dans la salle de l'hôtel Georges V, mais gardez-vous de croire à une improvisation. Il y a beau temps que l'idée est dans l'air. L'agent général des paiements, M. Parker Gilbert, en parlait couramment dès 1927. D'autre part le projet présenté par M. Owen Young a été certainement étudié dans les milieux d'affaires américains et soumis à M. Hoover avant la Conférence.

Cela ne veut pas dire d'ailleurs que l'idée première soit forcément américaine. Il y a en Europe des hommes dont l'esprit d'entreprise n'a pas besoin de se mettre à l'école du Nouveau Monde. Il y a des pays dont l'activité déborde les frontières. C'est le cas tout particulièrement de la Belgique. Serait-il si surprenant que l'idée eût été apportée de l'autre côté de l'Atlantique par un Francqui, par exemple? Le détail n'est pas négligeable quand on considère que la direction de l'organisme doit rester en Europe et que ceux qui tiendront les fils auront intérêt à ne pas se mettre trop à découvert.

Quoi qu'il en soit, les Américains ont adopté l'enfant. On comprend très bien pourquoi. Le projet de banque internationale est l'aboutissement logique du concept qui se flatte de dégager de la politique la liquidation financière de la guerre. Une vieille connaissance, cette conception ! En avons-nous assez entendu parler au lendemain de la guerre quand les techniciens de l'école de M. Keynes prétendaient que le Politique devait abdiquer devant l'Économique ! Ce sophisme a inspiré bien des erreurs du traité de Versailles et contribué plus que tout autre aux fâcheuses abdications des inventeurs de la paix à formules variables. On fera bien de s'en souvenir avant d'accepter l'idée singulière que le passif de la guerre se trouvera réhabilité à partir du moment où on aura lancé sur les marchés financiers de beaux papiers portant imprimé « Émissions de la Banque des règlements internationaux. »

Un peu de logique, s'il vous plaît. Le caractère d'une dette résulte de l'événement qui l'a provoquée. On peut employer tous les artifices que l'on voudra, on ne fera jamais admettre que les valeurs dont on nous promet un magnifique essor doivent leur origine à une indemnité de guerre et à des comptes de collaboration de guerre. Que les dettes soient mobilisées ou non, commercialisées ou non, elles resteront des dettes d'origine politique. De quelque manière que soient aménagés les services, par quelques guichets que l'on passe, il restera toujours que l'argent doit partir de la poche de gens qui savent parfaitement qu'ils n'ont reçu en échange aucun avantage économique pour aller dans la poche de gens qui auront toujours présent à la pensée l'origine de l'argent qu'ils recevront. Les souscripteurs se trouveront exactement dans la position des bons Français qui ont pris des fonds turcs sur la recommandation du bel organisme international de la dette ottomane. Ils savent aujourd'hui ce qui est advenu de leurs économies.

Il ne faut donc pas prétendre que les combinaisons imaginées pour la liquidation de la guerre mettront complètement les futurs souscripteurs à l'abri des risques de la politique. Tout au plus peut-

on admettre que ces risques se trouveront diminués dans la mesure où les institutions internationales exerceront elles-mêmes un contrôle sur la politique. C'est à ce point de vue que le projet est vraiment intéressant. Il cherche à donner aux États le moyen de passer la main, de se dégager au moins en apparence de comptes désagréables qui risquent de troubler les rapports internationaux. C'est ici que nous trouvons la voie qui a conduit les Américains à une combinaison dont ils n'ont sans doute pas entrevu les conséquences.

La Banque des règlements internationaux procède directement de l'idée de la commercialisation des dettes de guerre, c'est-à-dire de la substitution d'opérations d'affaires aux engagements d'États. Or cette idée se trouve à l'origine même des opérations financières de la guerre. L'autorisation de vendre sur le marché est inscrite dans les premières traites signées par M. Jusserand. Nous pouvons d'autant moins l'oublier que l'argument a été invoqué dans toutes les négociations sur les dettes et que le seul élément favorable peut-être de l'accord Bérenger a été l'introduction d'une clause de report permettant de suspendre les paiements pendant deux ans, qui pratiquement suffirait à empêcher toute commercialisation. Pourtant cette garantie n'a pas suffi à vaincre les répugnances si naturelles de l'opinion publique française. L'accord Bérenger est resté en suspens. Les Américains ont dû se rendre compte de l'impossibilité d'aboutir si la signature des vaincus n'était pas d'abord mise sur le marché. Il fallait donc commercialiser les réparations pour commercialiser les dettes. Et il fallait commercialiser les dettes pour barrer la route au moins théoriquement aux velléités de révision.

On comprend très bien ainsi l'évolution de l'affaire, la préparation du Comité des experts avec la collaboration discrète, mais très effective de M. Pierpont Morgan, l'élaboration du projet de banque internationale pour garantir la sécurité des paiements, condition fondamentale de la commercialisation. La combinaison était d'autant plus invoquée que la plupart des puissances réduisent leurs réclamations au remboursement des dettes de guerre.

Cependant on ne pouvait négliger le juste remboursement des réparations réclamé par M. Poincaré pour les nations ravagées. C'est ici que l'ingéniosité des Belges et des Français s'est manifestée avec une incontestable adresse. Le but cherché est la stabilisation aussi rapide que possible d'une partie au moins de la dette allemande sous forme d'emprunt. Où serait l'intérêt des banquiers s'il n'y avait pas des emprunts. Mais ces emprunts ne peuvent pas servir à rembourser l'Amérique puisque celle-ci a exigé obstinément des combinaisons d'annuités qui peuvent d'ailleurs trouver facilement leur

équivalent dans les annuités allemandes. On pourrait donc affecter les emprunts à la liquidation rapide de l'élément réparation qui bénéficierait ainsi d'une véritable priorité. N'est-ce pas très bien combiné? Un peu trop bien peut-être. Il faudra voir ce que les Américains penseront de ces jolies manœuvres, ce que les Allemands en feront puisque ce sont eux qui doivent fournir l'argent. Attendons la fin. Dès maintenant pourtant, on s'explique que le projet ait passé comme une lettre à la poste. Qui aurait pu protester?

Les Anglais? Certes ils ne sont pas précisément enthousiastes. Le cas serait déjà sérieux, même s'il s'agissait seulement d'instituer une grande Chambre de compensation. L'Europe n'a-t-elle pas déjà une *Clearing House* qui est à Londres un des éléments essentiels de la puissance de la Cité? On peut dire tant qu'on voudra que le nouvel organisme respectera les positions acquises, le moins qu'il puisse faire est d'internationaliser une institution proprement anglaise. Et il y a d'autres risques. La Banque Internationale ne sera pas seulement un consortium des instituts d'émissions et une Centrale de changes. On laisse entrevoir aussi une grande banque d'affaires. Serait-ce la peine de manier des dizaines de milliards pour les faire passer simplement d'un compte à l'autre? Comment garantir les fléchissements éventuels de l'Allemagne ou d'autres débiteurs si on ne commence pas par gagner de l'argent? Pour gagner de l'argent il faut faire travailler les capitaux. Perspective peu agréable pour les maîtres d'hier, même quand on les invite à diriger l'organisation du nouveau système. Pourtant les Anglais font bonne mise à mauvais jeu. Ils ont toujours été beaux joueurs. Ils sont dans une position monétaire difficile et pour rien au monde ils ne voudraient dire non aux Américains. Cela pourra les mener loin.

A défaut des Anglais les Allemands auraient été bien tentés de protester contre ce qu'ils appellent déjà la Banque du tribut. Ils sont honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, car vraiment ils ont bien été pincés à leur propre piège. Toutes les mauvaises raisons qu'ils ont invoquées pour tâcher d'éviter de payer se retournent contre eux. Ils ont allégué la défense de leur monnaie : on leur offre des appuis de change. Ils ont allégué la nécessité de gagner de l'argent : on leur promet des débouchés commerciaux au moins sur le papier. Ils ne peuvent pourtant pas avouer qu'ils cherchent à éviter des paiements strictement indispensables. Ne sont-ils pas tenus par les Américains qui leur ont déjà prêté dix milliards de marks-or? A vrai dire, ils tiennent aussi les Américains par ce lien et leur meilleure ressource est de compter sur cette solidarité pour obtenir le maximum possible de ménagements. C'est

suffisant pour réserver les espoirs d'avenir. C'est peu pour faire accepter par l'opinion publique des réalités si différentes de ce qu'on promettait. Et pourtant il ne faut pas songer à se mettre en travers des projets américains.

Si une résistance avait dû venir cela n'aurait pu être que des gouvernements ou de la Société des Nations.

Des gouvernements, parce que la Banque Internationale est la fin de l'indépendance des États. C'est même pour les nations européennes quelque chose de plus grave encore, la plus belle manière de faire le lit du socialisme. M. Léon Blum ne s'y est pas trompé. Il a lancé un bravo enthousiaste. Si les bolcheviks avaient disposé d'un pareil levier, ils n'en seraient pas à courir après l'argent qui s'est volatilisé et qu'ils auraient retrouvé sous la puissante étreinte de la Finance Internationale.

Danger aussi pour la Société des Nations. Quelle figure fera la Ligue de Genève sans soldats, sans argent, en face de la concurrence patronnée par l'Amérique et disposant de moyens d'étrangler tous les récalcitrants?

Les Américains ont-ils vu si loin dans leur projet? Il est difficile d'en douter quand on les voit viser une autre position maîtresse. Le projet de Banque Internationale n'a pas été le seul à venir au jour dans la dernière quinzaine. On a vu reparaître le projet d'entrée des États-Unis à la cour de La Haye.

L'idée n'est pas nouvelle. Une tentative a été faite en 1926, elle a échoué sur l'écueil de la doctrine de Monroe. Les Américains voulaient bien prendre un droit de regard sur les affaires européennes, mais n'admettaient pas la réciproque. Le temps a marché. L'incident du Paraguay a ouvert bien des yeux, les Américains ont découvert qu'une action juridique pourrait être très utile pour leur permettre d'esquiver des responsabilités gênantes. Ainsi M. Root, malgré ses quatre-vingts ans passés, a franchi l'Atlantique pour venir à Genève faire une proposition fort suggestive. Quand une affaire américaine viendrait devant la cour de La Haye, elle serait étudiée. De deux choses l'une : ou bien le juge américain opinerait comme ses collègues et tout irait bien ; ou bien le juge américain serait en désaccord et claquerait les portes. Autrement dit, les États-Unis joueraient le rôle de surarbitre tout-puissant, car pas un État n'oserait provoquer l'éclat de leur sortie.

Ainsi les États-Unis tiendraient à la fois le tribunal et la caisse. Que resterait-il à la Société des Nations? Le bavardage parlementaire.

Saint-Brice.

LES LETTRES

UN ROMAN RUSTIQUE

On a fait quelque bruit autour du premier roman de M. Jean Giono, *Colline*. Plusieurs critiques ont manifesté à son égard une admiration enthousiaste. Pour peu que le public les suive, *Colline* serait le livre en vogue cette saison. Qu'a-t-il donc de si attachant et de si nouveau?

Tout d'abord c'est un roman qui vient du pays à la mode : la Provence. De Saint-Tropez, où Mme Colette a une maison, jusqu'à la haute vallée de la Durance, patrie de M. Alexandre Arnoux, en passant par Aix où vient de se fixer M. Jean-Louis Vaudoyer, la Provence a la faveur des écrivains ; elle est toute bruissante de littérature. La vogue la plus récente s'attache tout spécialement au pays haut, moins connu que le littoral. C'est celui où M. Jean Giono, originaire de Manosque, a eu le bonheur de naître. Il n'a eu qu'à rassembler des souvenirs et des impressions de sa vie quotidienne pour écrire un livre lumineux et coloré, où des paysages montagneux se découpent sur le ciel avec une netteté brutale.

Dans ce cadre qui lui était familier, M. Jean Giono a situé un drame paysan. La colline qui donne son titre au livre est un éperon de la montagne de Lure. Sur la colline, quatre maisons émergent des oliviers, un débris de hameau, qu'on appelle les Bastides Blanches. Les quatre ménages comptent en tout douze personnes, plus un idiot, qui s'est bâti une cabane à l'écart, dans un champ d'orties. Tout ce monde vit, en paix, de ce que produit la colline : un peu de blé,

un peu de vin, un peu d'huile. Nul ne soupçonne que cette terre puisse être méchante, que la nature puisse devenir hostile. Cependant le drame se noue, de la façon la plus mystérieuse. Le doyen des Bastides Blanches, le vieux Janet, est tombé malade, il va bientôt mourir. Et depuis qu'il est couché, il profère sans cesse d'étranges paroles. Radotage ou délire? Les propos de ce vieillard sont d'autant plus inquiétants qu'il a toujours été un peu sorcier. « Il a toujours été très près de la terre, plus que nous, disent ses voisins. Il endormait les serpents... » Maintenant qu'il est malade, il évoque les puissances secrètes de la nature, il menace le hameau de leurs maléfices. Un mauvais présage ne vient jamais seul. Voici que paraît le chat noir, le chat qu'on voit la nuit, assis dans un rayon de lune, quand le malheur rôde. Et les calamités prévues arrivent : la fontaine du hameau se tarit ; la petite fille d'un des quatre ménages est prise de convulsions ; enfin la colline brûle et il s'en faut de peu que les Bastides ne flambent comme les pins et les oliviers. Personne ne doute que Janet et sa sorcellerie ne soient à l'origine de tous ces maux. La petite communauté décide de se débarrasser du vieillard. Mais pendant qu'on délibérait sur les moyens de le tuer, Janet est mort. La colline ne sera pas souillée par un crime, et déjà, à peine Janet a-t-il expiré, les sortilèges s'évanouissent : l'eau coule de nouveau dans la fontaine, la petite fille est guérie. La vie va reprendre aux Bastides Blanches, simple et tranquille, sans souci des forces obscures qui hantent les champs et les bois.

Qu'un tel roman plaise, en ce temps-ci, comme ont plu, récemment, les livres analogues de M. André Chamson, il y en a d'excellentes raisons. Les livres rustiques sont assurés du succès, toutes les fois que nous éprouvons le besoin d'un dérivatif ou d'un délassement. Leur lecture nous repose comme une journée à la campagne. George Sand, dans la préface de la *Petite Fadette*, nous confie que c'est à la suite des journées de juin 1848 qu'elle s'est retirée, le cœur navré, dans la solitude, pour écrire ce roman champêtre. Aujourd'hui, nulle révolution ne nous a troublés. Mais depuis la fin de la guerre une partie de la littérature est encore à la recherche de l'équilibre qu'elle a perdu. Certains écrivains courent le monde à la poursuite d'eux-mêmes. D'autres s'ingénient à renouveler la psychologie, — et c'est, assez souvent, au prix de quelques extravagances. Dans ce fiévreux désordre, un roman, dont les personnages sont solidement enracinés dans le sol dont ils vivent, nous paraît offrir une terre ferme où nous puissions reprendre pied. Nous éprouvons presque une joie physique à respirer l'air vif et salubre des campagnes où un tel livre nous transporte, au sortir de l'atmosphère où nous tenaient

tant de livres éloignés de la vie. Les réalités terriennes ont, d'ailleurs, exercé maintes fois un attrait de cette sorte. C'est ce goût de la nature vivante qui fit avant la guerre, et presque simultanément, une partie du succès de M. Francis Jammes, paysan béarnais, de M. Paul Claudel, paysan champenois, et de Charles Péguy, paysan beauceron. Ceux-ci, il est vrai, chantaient la nature dans des poèmes, tandis que nos romanciers rustiques font maintenant des livres de prose. Mais les uns sont peut-être plus proches des autres qu'il ne paraît à première vue.

Tous les écrivains de la vie des champs ont, au fond, le même objet, qui dépasse de loin la simple description de la campagne et de ceux qui l'habitent. Les travaux des paysans n'offrent en eux-mêmes qu'un médiocre intérêt. Le lyrisme, pas plus que la psychologie, n'y trouve sa part. La vie paysanne ne retiendrait pas longtemps le romancier ou le poète si elle n'était doublée d'une vie spirituelle qui s'y mêle étroitement. La solitude au sein de la nature favorise la méditation ; elle est propice aux sentiments religieux de toutes sortes. Il n'est pas de lieu rustique où ne souffle quelque esprit. Païen ou chrétien, le merveilleux champêtre est de tous les pays, et de tous les temps. C'est bien pourquoi la littérature qui s'en inspire a pu s'élever au-dessus des fatigues et des joies, également simples, des laboureurs et des bergers. Sans que nous remontions à l'antiquité, où l'on voit Hésiode et Virgile associer le culte des dieux et les pratiques religieuses aux travaux de la terre, notre temps nous offre maints exemples de ces livres où le contact avec la nature exalte la vie de l'esprit. Tantôt, c'est au bénéfice du christianisme, comme dans le groupe Péguy, Jammes, Claudel. Tantôt, c'est au profit du folklore et d'un cortège de légendes locales. Nous parlions tout à l'heure de la *Petite Fadette*. Faut-il rappeler qu'elle est un peu sorcière, et que sa grand'mère l'est encore plus? Les feux follets du temps de George Sand ont passé de mode. Mais nous avons encore des loups-garous, dans l'Auvergne de M. Henri Pourrat. La chat noir de M. Jean Giono fait partie du même magasin d'accessoires. L'âme des campagnes a peuplé landes et forêts de mille créatures mystérieuses et redoutables.

Si l'on entre un peu plus avant dans la technique de ces livres, on observe que les agents de ce mystère rustique sont presque toujours les mêmes. Pour servir de médium entre les voix de la nature et l'humanité, l'écrivain a recours à des êtres dégagés du cours de la vie, de ses obligations, de ses soucis ; il fait parler des vieillards, des enfants, des demi-fous. Les modèles de ces personnages nous sont fournis par le berger et l'innocent de *l'Arlésienne*, qui conversent

avec les planètes. Le vieux Janet de M. Jean Giono n'est pas astrologue, mais il correspond, lui, avec l'esprit de sa colline. Et il y a aussi un innocent, aux Bastides Blanches, ou, comme on dit en Provence, un *fada*. M. Giono, on le voit, n'a pas manqué de recruter tous les personnages qui permettent de dégager une aventure paysanne du prosaïsme où elle risque de se traîner.

Car c'est bien là, pour finir, que tendent tous les livres de cette espèce. Il s'agit d'exprimer la poésie de la vie des champs. Les romanciers qui s'y essayent font moins des romans que des poèmes en prose. C'est le cas de plusieurs écrivains, parmi lesquels M. Giono. Nous disions, tout à l'heure, qu'ils ont le même dessein que les poètes que nous avons nommés, les Péguy, les Jammes, les Claudel. Ils usent même parfois du même art. Ils cherchent des rythmes qui rapprochent, autant qu'il est possible, la prose de la poésie, une forme capable d'évoquer plus encore que de décrire. Il reste à se demander si la prose française est faite pour cet usage, et si les auteurs qui ont voulu l'y plier n'ont pas risqué, tout à la fois, de fausser l'instrument qu'ils employaient et d'accomplir une tâche imparfaite. M. C. F. Ramuz, dont M. Jean Giono procède directement, a certes, mieux que personne, exprimé ce qu'il y a d'idéal et d'éternel dans un paysage concret et particulier ; mais au prix de quel saccage de la grammaire ! M. Jean Giono arrive au même but, par les mêmes moyens : il emprunte aux gens du pays le ton fruste qu'ils ont pour parler des choses qui les entourent ; puis ce langage populaire est malaxé pour former une prose savamment rythmée. Les artifices n'ont d'autre but que de remplacer pour l'oreille du lecteur les effets de la poésie véritable, celle qui s'exprime en vers et en strophes. Et, comme on devait s'y attendre, cette prose ressemble singulièrement à la poésie qui répudie le vers régulier : tous les lecteurs de *Colline* ont comparé la prose de M. Giono aux versets de M. Claudel.

Laissons la poésie de M. Claudel, et n'ouvrons pas le procès de la prose poétique, ce qui nous mènerait beaucoup trop loin. Pour nous en tenir à *Colline*, ce livre montre assez bien qu'en fait de littérature rustique rien ne vaut, en définitive, un véritable poème. Les écrivains qui tentent de faire chanter l'âme de la Provence devraient s'en souvenir, puisqu'ils ont tout près d'eux l'exemple de Mistral. Aucun roman de la Crau ou de la Camargue aura-t-il jamais l'envolée de *Mireille?* Nos auteurs, qui savent que non, s'efforcent d'écrire des romans poétiques. Mais on ne sauve pas un livre qui n'est qu'une moitié de roman, un poème qui n'en est pas un.

André Rousseaux.

LES BEAUX-ARTS

LE THÉATRE AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES
BELLES RELIURES

C'est la destinée des comédiens de ne rien laisser après eux qu'un nom, des anecdotes, des portraits : le prestige du geste et de la voix a disparu quand s'est baissé sur eux à tout jamais le rideau fatal. A peine ils ont quitté la scène, leur génie n'est qu'un souvenir et l'on s'aperçoit que le mirage n'était créé que par leur présence... C'est aussi, je crois, le sort fâcheux du théâtre du dix-huitième siècle tout entier, qui n'a rien laissé de durable, si l'on excepte *Turcaret*, une pièce ou deux de Marivaux, et les deux chefs-d'œuvre toujours vivants de Beaumarchais. A quoi tient donc cette disgrâce, d'autant plus singulière que jamais le théâtre n'eut matériellement plus d'attrait qu'en ce siècle aimable, ami des plaisirs? Jamais, en effet, ne fit-on plus ample consommation de parades, de comédies, de tragédies, d'opéras, d'opéras-comiques : mais le spectacle absorbait tout, au grand détriment de l'esprit, et sauf quelque mince intérêt de curiosité passéiste, il ne fournit que rarement matière à fructueuses reprises. Voilà qui peut sans doute consoler les détracteurs actuels du théâtre, si facilement persuadés que la littérature n'a déserté la scène qu'aujourd'hui : sa décadence a commencé tôt, au contraire, dès lors que l'art dramatique, abdiquant l'antique idéal, ne s'est plus donné pour objet que d'être un simple divertissement. Nous nous faisions ces réflexions non dépourvues de mélancolie en visitant la gracieuse exposition consacrée au théâtre aux dix-septième

et dix-huitième siècles, par M. Jean Robiquet, au musée Carnavalet, cadre charmant pour ces sortes de retrospectives, mais où l'on a souvent l'occasion d'être triste.

En fait, et c'est là l'intérêt de cette manifestation, tout ce que le théâtre a légué de meilleur et de plus durable à la postérité, entre Regnard et Beaumarchais, réside exclusivement à nos yeux dans la représentation dessinée, peinte et sculptée de son personnel, si joliment évoqué en ce moment sur les murs de l'hôtel Sévigné. Mais cet attrait est dû exclusivement aux artistes divers qui ont emprunté à la scène leurs thèmes, leur inspiration, leurs modèles. Grâce à eux seuls nous sont encore familiers ce décor, et cette atmosphère, ces masques, ces comédiennes, ces bouffons, ces déclamateurs : grâce à eux, l'illusion subsiste encore, si flatteuse à nos rêveries quand nous nous efforçons d'imaginer ce que fut la vie de nos pères. Il y a là une très curieuse substitution : alors que le théâtre du grand siècle a son existence propre, et survit par ses œuvres seules, celui du dix-huitième ne nous parle plus qu'à travers des peintres ; les grands hommes du premier sont Corneille, Racine, Molière ; le grand homme du second, c'est Watteau.

C'est lui dont l'esprit délicieux règne en maître à Carnavalet, anime de sa haute présence cette charmante fête de masques, à quoi son génie donne le branle. Berlin s'est provisoirement dessaisi de ses petites toiles illustres, *l'Amour au théâtre italien*, *l'Amour au théâtre français :* vous les retrouverez à Carnavalet, étonnés peut-être de la discrétion de ces chefs-d'œuvre, petits de format et qui n'attirent pas de loin. La première de ces toiles est un peu décevante au premier abord. Elle a cruellement noirci, et les techniciens nous expliquent que cela tient à l'usage excessif que Watteau faisait de l'huile grasse. Tout le fond du tableau est en effet complètement bruni, on ne distingue plus du tout le décor d'arbres, de feuillage devant lequel, à sa coutume, l'artiste a disposé ses personnages en guirlande : à peine si dans le coin droit du panneau un croissant de lune apparaît, qui situe la nocturne scène. Mais ses protagonistes sont vivants, autour du pitre jovial qui les éclaire d'une torche, dont la lueur répercutée illumine de rouge les visages. Si menues qu'elles soient, quelle vie, quelle expression, quel esprit sur ces figures, pas plus grandes que l'ongle du doigt ! L'atmosphère assombrie de ce tableautin communique d'ailleurs je ne sais quel mystère à cette nouvelle « ronde de nuit », où la grâce est mangée par l'ombre... L'autre toile est moins effacée. Ce sont encore des comédiens dans un parc, un groupe de violons à gauche, la coquette debout au milieu de la page ; et dans le fond, devant une fontaine, on voit un jeune homme

vêtu de zinzolin, allongé sur la margelle, le front couronné de raisins, qui trinque d'une flûte allongée avec un délicieux chasseur rose en tricorne emplumé, le carquois pendant à l'épaule. La couleur est enchanteresse, mais plus encore l'air verlainien de la scène, et la distinction rêveuse de ces personnages légers, à longues tailles de sauterelles, à mi-chemin du songe et de la vie, immobilisés dans leur geste, comme une apparition étonnée... Plusieurs autres toiles de Watteau (ou qui lui sont attribuées) procurent le même plaisir : une, en particulier, où figurent Mezzetin, Gilles et une Colombine toute blanche, zébrée de cassures satinées, avec toujours ce même air de surprise et de mélancolie qui fait, dans les toiles de Watteau, un contraste si émouvant entre l'âme de ses personnages et leurs galants habits de fête...

Autour de ce chef d'orchestre divin, ses successeurs et ses élèves multiplient joyeusement leurs répliques, commandées par son souvenir. Mais avant que de les nommer, comment ne pas s'arrêter un instant devant l'animateur initial, le maître de Watteau lui-même ; Gillot? C'est chez lui que l'auteur de *Gilles* et de *l'Embarquement* a taillé ses premiers crayons et brossé ses premières scènes. On voit très bien ce qu'il lui doit, ce goût des choses du théâtre et de la coulisse ; tout son personnel, c'est chez ce Gillot qu'il l'a vu et a commencé à l'aimer. Plusieurs lavis à la sépia rouge, de Gillot, de rapides esquisses à la plume, étonnantes de verve facile et glissante, permettent de saisir la source où le grand Watteau prend son cours : la source en elle-même est charmante et valait le pèlerinage. Elle découvre aussi la tradition, et comment, à travers le maître, Watteau relie son siècle à un autre âge, celui des Callot et des Bosse, dont Gillot recueille l'héritage pour le transmettre à son clerc... Ces indications sont utiles : elles montrent les racines de Watteau, dont la plus grande partie de l'œuvre date de la fin de Louis XIV, et qui, mort en 1720, donne le *la* au dix-huitième siècle, que nous ne voyons plus qu'à travers lui, tant il est vrai qu'un grand artiste impose sa vision à son temps.

Cette vision, Pater et Lancret, sans y rien changer, l'ont faite leur. Lancret, dont il faut citer au premier plan, dans les salles de Carnavalet, l'adorable *Turc amoureux*, vêtu d'une chemise bleue, avec un gilet sans manche et un large pantalon de soie rose : grosse fleur burlesque, d'une couleur incomparable, doucement enivrante pour l'œil... De Fragonard, voici deux nerveux et vifs portraits d'hommes, esquissés d'un trait emporté, dans une improvisation étourdissante, malheureusement trop revernis... Et puis, dominant tout une spirituelle et leste débandade d'Arlequins, de Pantalons, de matamores,

d'orviétans, de marionnettes sur leurs fils, voici tout le Pont-aux-Dames du siècle, dans une série de portraits plus sérieux, figurant les grandes vedettes : la Duclos, peinte par Rigaud, le Kain en Gengiskan casqué de peau de tigre et tout empanaché de plumes rouges, Préville dans le rôle du *Barbier*, Sophie Arnould en Iphigénie, Molé dans son joli gilet d'acteur homme du monde, Jelyotte en collant canari, qui ne séduisait pas les belles exclusivement de la voix, Mme Favart, la vieille Dugazon, Mlle George... sans omettre ce qui ne touche au théâtre que par la galanterie, comme la Duthé sur son aguichant canapé, ou Mlle Lange en Daphné, sous une pluie d'or, telle que l'a représentée sans gentillesse Girodet-Trioson.

Et nous n'avons rien dit de tant de Bailly, de Carmontelle, de Lemoine ou de Saint-Aubin, abondant en scènes vivement poussées dans la salle ou dans la coulisse, habiles à nous restituer la physionomie diverse de ce microscome du théâtre, qui s'étend de la foire Saint-Laurent à l'Opéra, et de la Comédie-Française à Guignol, et au camp du maréchal de Saxe, en passant par le boudoir et la ruelle... Il y a là aussi, plus graves, les effigies de Corneille, de Molière, de Marivaux, de Beaumarchais, de Gluck ; un dessin de Racine vieilli, bien émouvant, croqué au crayon par Le Brun ; un hallucinant Voltaire, en cire peinte. Dans cette folle sarabande, ils ont un peu l'air d'être les invités. L'illusion du théâtre est ainsi, qui met toujours l'acteur au premier plan. Le vrai thème du *Paradoxe sur le comédien*, le voilà : mais Diderot n'y a pas pensé.

* * *

Une exposition de la reliure est ouverte à la Bibliothèque nationale. Il est inutile, sans doute, de signaler aux bibliophiles l'attrait d'une telle réunion des chefs-d'œuvre des Padeloup et des Derôme, des Clovis Ève, des Le Gascon, des Badier, des Du Seuil, ou des Thouvenin, et ce prodigieux assemblage de cuirs décorés, dorés, peints, parsemés d'armes, de rinceaux, de fleurons, d'arabesques ou de mosaïques. Tout amateur de livres se sent battre le cœur et la bile bouillonner d'envie à la vue de ces rares merveilles, de celles qu'on ne possédera jamais. Encore aura-t-il la consolation de se dire, avec le dédain du renard de la fable, que ces admirables habits ne recouvrent généralement que des ouvrages peu désirables, Heures, Évangiles, almanachs, livres de postes : et pas un texte en vérité. J'avoue, pour ma part, que le moindre Ronsard dans son vélin d'époque orné d'un seul filet doré, un Racine relié de simple maroquin rouge par Boyet, me ferait autant de plaisir, et même beaucoup davantage. Mais ceci

est un point de vue, celui du bibliophile littéraire (l'espèce n'en est pas commune, mais elle existe cependant). A un égard moins intéressé, il faut dire pourtant la beauté de cet art du vêtisseur de livres, et la sûreté du goût, la perfection du travail, l'étonnante technicité auxquelles ont atteint, dès le seizième siècle, ces ingénieux artisans. Le curieux est qu'ils y ont atteint presque d'emblée ; c'est en effet, en vingt ans que le livre a trouvé sa technique et sa réussite achevée, sans qu'aucun des perfectionnements matériels des moyens de fabrication qui ont pu suivre y ait apporté la moindre modification nouvelle : papier, caractères, fleurons, encre, brochage, reliure ayant reçu presque du premier coup leur perfection décisive. Pour ce qui est de la reliure, les modifications ultérieures n'affectent que sa décoration, au début un peu surchargée, pour s'affiner, trouver son style, qui variera seulement du plus au moins, et *vice versa*, empruntant ses motifs à l'architecture, à la botanique, à l'héraldique ou à la simple géométrie linéaire. Chacun en admirera les réalisations diverses selon son goût, lequel est libre. Il me semble toutefois que la reliure la plus belle est celle qui s'adapte le mieux au livre auquel elle est destinée. Une fanfare de Padeloup me paraîtrait fort déplacée sur un Pascal, encore que la fantaisie romantique ait quelquefois trouvé piquant (ce piquant a pour nous de la saveur aujourd'hui) d'habiller Racine à la cathédrale. Mais surtout, j'aime que l'or ne soit pas prodigué sur un livre au point d'en recouvrir le cuir : car il n'est rien d'aussi beau que la matière du maroquin, quand il est bien épais, lisse et brillant, et qu'on en voit jouer le grain, doux au regard et flatteur à la main. De belles armes sur les plats, un encadrement de filets dorés, une fine dentelle, si l'on veut : cela doit suffire. Un livre n'est pas une châsse... Et puis, voyez-vous sur vos rayons telle tonitruante relique digne de la bibliothèque du Grand Roi ou de Mme du Barry? Vos pauvres demi-maroquins et vos modestes veaux en seraient cruellement humiliés. Un ami trop riche est gênant.

Émile Henriot.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

ALFRED HUGENBERG

La mode est aux self-made men. *Rien de plus séduisant qu'une existence aventureuse commencée dans un taudis de White-Chapel, les bas-fonds du Pirée, la médiocrité d'une cabane du Yowa, la crasse d'un hameau sibérien, pour arriver à la renommée, à la richesse ou à la toute-puissance d'un Chaplin, d'un Zaharoff, d'un Hoover ou d'un Raspoutine.*

Il n'y a rien de tel à l'origine de Hugenberg, ce maître incontesté de la presse allemande nationaliste, belliciste et antifrançaise, qui ne connaît de rivaux que les Hearst et les Northcliffe. Il n'a pas débuté par cirer les souliers dans les rues ou par crier les journaux avant de les éditer. De bonne bourgeoisie prussienne, il a fait de sérieuses études secondaires, suivi les cours de droit des universités les plus célèbres d'Allemagne : Gœttingue, Heidelberg et Berlin, étudié à Strasbourg l'économie politique.

Après un stage à la Cour d'appel, il est entré dans l'administration et, pendant huit ans, a travaillé, soit comme fonctionnaire du gouvernement, soit comme administrateur des caisses Raiffeisen, à la germanisation de la Posnanie. Il fallait arriver coûte que coûte, et aussi vite que possible, à éteindre au cœur des habitants tous les sentiments qui les liaient à la Pologne. Ceux qui s'y refusaient, on les soumettait à toutes les chicanes, à tous les sévices. Si cela ne suffisait pas, on les expropriait. Hugenberg fut un des plus ardents à cette œuvre, et les Allemands eux-mêmes lui reprochent aujourd'hui d'avoir été un Scharfmacher, *un de*

ceux qui le plus volontiers employèrent ou provoquèrent les mesures de rigueur. Son activité, son énergie portèrent — ou semblèrent porter — de si beaux fruits qu'il fut appelé au ministère prussien des Finances en qualité de conseiller, sous les ordres du fameux von Rheinbaden.

Grâce aux relations que lui avait créées dans l'industrie lourde allemande son mariage avec la fille du premier bourgmestre de Francfort-sur-le-Mein, Hugenberg ne tarda pas à trouver un terrain plus propice au développement de ses prodigieuses qualités de méthode et d'énergie. Nommé directeur de la Berg-und-Metallbank, il en sortit deux ans après pour entrer, le 1er octobre 1909, comme président du Comité de direction, aux établissements Frédéric Krupp, à Essen.

Il y passa neuf ans.

La guerre venue, Hugenberg fut, cela va de soi, pour la lutte à outrance et — comme Stresemann — pour les annexions sans mesure.

Puis, une fois la grande affaire manquée et les établissements Krupp condamnés, pour un temps, à fabriquer, au lieu de canons, des stylos et des palais artificiels, on le vit se retirer de son poste de directeur, briguer un siège de député nationaliste et consacrer une force qui ne semble pas près de s'éteindre à organiser suivant son cœur la presse et la propagande allemandes.

* * *

Si l'on n'ignore pas absolument, chez nous, le nom et le rôle du nationaliste, impérialiste et pangermaniste Hugenberg, on n'a généralement qu'une connaissance assez vague de sa puissance, consacrée en première ligne à lutter contre le traité de Versailles et contre la France.

On a noté, avec quelque surprise ou quelque émotion, son élection en octobre dernier à la présidence du parti national-allemand. On lit, sans bien en comprendre la portée, les déclarations faites par les journaux qui lui appartiennent et par l'association du Casque d'acier dont il est le chef avéré. Les uns restent indifférents, d'autres haussent les épaules et, confiants en la politique de Locarno, passent à l'ordre du jour. Les autres, plus rares, s'inquiètent ou s'indignent. Mais bien peu nombreux sont ceux, même en Allemagne, qui savent exactement ce que représente le politicien que Stresemann — l'exécuteur docile de ses œuvres — a qualifié un jour d'homme dans l'ombre.

Extérieurement, Hugenberg ne se distingue en rien de la masse qui l'entoure. Grand, solide, blond, sympathique et banal, il fait songer, à première vue, à quelque bon fonctionnaire prussien, méthodique et sérieux. Il parle simplement, clairement, disant nettement ce qu'il pense, sans se laisser émouvoir, ni écarter de la ligne qu'il s'est tracée, par les interruptions, les rires, les lazzis, dont les socialistes, au Par-

lement ou ailleurs, accompagnent volontiers ses discours. Peu éloquent, il méprise ouvertement « les orateurs, cette classe, dit-il, la plus dangereuse qui soit parmi les hommes ». La seule chose qui le distingue à première vue, ce sont ses yeux, perçants, vigilants, toujours en éveil, guettant sans se lasser l'adversaire.

« Hugenberg n'est pas un homme, *disent ses amis comme ses ennemis*, c'est une muraille. » *Une muraille contre laquelle toute volonté se brise, tout effort devient impuissant. Esprit systématique par excellence, il fait entrer toute action prochaine ou lointaine dans un plan dont chaque détail est mûri, arrêté méthodiquement.*

Un beau jour il s'aperçoit que tel ou tel point de ce plan total est réalisable et, comme le fauve qui bondit sur sa proie après lui avoir, en apparence, laissé tout le temps nécessaire pour s'enfuir, il agit. Un observateur superficiel le traitera d'impulsif : en réalité, l'improvisation chez lui n'est que le fruit qui tombe à la minute marquée dans le cycle éternel des phénomènes.

Il s'ensuit que, partout où sa collaboration est demandée ou acceptée, c'est lui bientôt qui dirige.

On l'a vu récemment quand il a éliminé le comte Westarp de la direction du parti national allemand. On l'a vu également dans la suite des opérations qui ont fait de lui un des « trusteurs » les plus puissants que la presse ait connus jusqu'ici.

*
* *

C'est peu de temps après son entrée chez Krupp que Hugenberg commença à s'intéresser pratiquement au jeu des subventions, de la publicité et de la propagande politique.

Venant en droite ligne des frontières orientales du Reich, pauvres et sans influence, condamnées par définition à l'allure médiocre des parents pauvres, Hugenberg fut choqué dès le début du sans-gêne avec lequel on faisait appel à la générosité facile et désordonnée des grands producteurs de la Ruhr et de Krupp tout particulièrement. Des millions s'en allaient ainsi chaque année sans aucun résultat palpable, ni pour ceux qui les donnaient ni pour le pays. Ils ne servaient pratiquement qu'à la création de luxueux bureaux et de grasses sinécures.

Dès le mois de décembre 1912, *Hugenberg organisa le contrôle des sommes ainsi versées. Il obtint que toute demande de fonds adressée à l'un des grands seigneurs de l'industrie lourde fût soumise à l'un de ses secrétaires appointé à cet effet, qui se livrerait à une enquête et fournirait les moyens d'appréciation. La conséquence de cette mesure fut de mettre à la disposition à peu près exclusive de Hugenberg tous les fonds*

que les industriels de la Ruhr consacraient à des buts politiques.

Les industriels, convaincus — à tort bien entendu — que pour défendre leurs intérêts il n'y avait rien de mieux à faire que de parler au public de questions économiques, des besoins spéciaux de telle ou telle entreprise, quitte à négliger les sujets évidemment moins importants auxquels s'intéresse en général la masse des lecteurs, ne voyaient qu'un moyen de réaliser leur idéal : acheter des journaux et leur imposer leurs idées économiques. Mais, au bout d'un certain temps, les lecteurs s'en allaient et les industriels découragés en étaient réduits à passer leur tentative infructeuse au compte profits et pertes.

Hugenberg posa comme principe qu'il fallait chercher en premier lieu à défendre les intérêts publics. Une idée ne peut pas tenir longtemps les lecteurs en haleine. Il faut donc que le niveau de la presse corresponde à la culture des masses. « Plus le niveau d'un journal est élevé, dit un des biographes et amis de Hugenberg, plus le cercle de ses lecteurs se rétrécit... » A ceux qui lui reprochaient de faire un journal trop peu intellectuel, un des directeurs de Hugenberg répondait : « Il faut bien que je fasse un journal bête, pour couvrir le déficit de votre journal intelligent. »

Mais tout en améliorant le côté technique, par la rationalisation, la concentration, l'acquisition de machines perfectionnées, l'organisation intelligente, confortable et pratique des salles de rédaction, la création de services de nouvelles, d'éditions, la recherche de ce que lord Northcliffe appelait le talking point, c'est-à-dire l'art d'attirer l'attention du lecteur sur une question déterminée, Hugenberg prétendait infuser à la presse subventionnée par lui une idée générale : le sens de la personnalité et le sentiment national. « Un journal, disait-il, n'est pas une usine. Aucun intérêt commercial n'y doit adhérer. »

C'est au début de 1914 que nous voyons pour la première fois Hugenberg s'efforcer de réaliser ses desseins.

Il s'agissait de neutraliser l'influence de l'agence Wolff qui, ayant partie liée avec Havas en France, Stefani en Italie, Reuter en Angleterre, etc., ne présentait pas aux yeux des pangermanistes des garanties de patriotisme suffisantes. Le 6 mars Hugenberg, fonde avec Hugo Stinnes et quelques autres, l'Ausland G. m. b. H., qui devait servir à distribuer à l'étranger de la publicité allemande aux journaux disposés à défendre les intérêts du Reich.

En décembre 1915, le gouvernement allemand fit demander à Hugenberg de prendre en main les intérêts de la grande maison d'édition Auguste Scherl. Il s'agissait de trouver un nombre respectable de millions (24 et demi) que personne jusque-là n'avait réussi à trouver. Le 26 mars suivant, après des pourparlers qu'il serait trop long et d'ail-

leurs inutile de raconter, Hugenberg devenait le maître du consortium Scherl qui possédait alors les périodiques suivants :

Berliner Lokalanzeiger (241 500 *exemplaires par jour) ;* der Montag (232 200) ; die Woche, *hebdomadaire* (256 250) ; der Tag, *quotidien;* Täglicher Vergnügungsanzeiger und Fremdenführer, *quotidien;* die Gartenlaube, *hebdomadaire de la famille;* die Weite Welt, *hebdomadaire;* Vom Fels zum Meer, *hebdomadaire;* Praktischer Wegweiser ; Allgemeiner Wegweiser ; Internationale Wochenschrift ; Berliner Wohnungsregister ; Export Trade ; Sport im Wort ; Sport im Bild.

Après l'entrée de Hugenberg le nombre des publications s'accrut des périodiques suivants :

Die Exportwoche ; das Echo ; Revue des Exports und Imports *(en anglais, en espagnol, en portugais, en italien et en français) ;* das Grundeigentum Kinematograph ; Scherls Magazin *et* Berliner Nachtausgabe.

Il est impossible d'ailleurs de savoir exactement combien de journaux, et lesquels, appartiennent à Hugenberg. Le chiffre de quatorze qu'on donne ordinairement ne se rapporte en fait — et encore approximativement — qu'à l'état des choses au début de 1916.

Entre temps, Hugenberg agrandissait l'Auslang G. m. b. H., *dont nous avons parlé plus haut et la transformait en une société nouvelle au capital de deux millions de marks-or, sous le nom moins spécifiquement allemand de* Ala.

Dès 1917, *plus de quarante directeurs de journaux allemands y adhéraient.*

Poursuivant alors son plan méthodique qui consiste à s'emparer de tous les moyens propres à dominer l'opinion public : la presse, la publicité, l'information, l'image, Hungenberg s'efforce d'acquérir la majorité des actions de la plus grande société allemande de publicité : Haasenstein und Vogler.

Fondée en 1855 *à Hambourg,* Haasenstein und Vogler *avait plus tard émigré en Suisse où elle s'était alliée à la* Société anonyme de publicité *et à* Publicitas. *Elle possédait des intérêts considérables en Allemagne, en Suisse, en France, en Italie, en Espagne et en Autriche.*

A la fin de 1917, *Hugenberg était arrivé à son but : il avait acquis les actions de* Haasenstein und Vogler *et du bureau d'annonces* Daube u. C°.

*L'*Ala *pouvait donc désormais, directement ou indirectement, et dès le temps de la guerre, exercer son influence sur les journaux des pays neutres ou alliés, exclure de ses annonces les journaux antiallemands, favoriser au contraire ceux qui se montraient disposés à accepter les infor-*

mations d'origine allemande, fournies par exemple par la Télegraphen-Union, *dont nous allons parler.*

L'influence politique d'un bureau d'annonces est — au dire de Ludwig Bernhard, l'historiographe de Hugenberg — basée sur la force suggestive qui résulte nécessairement :

1° *De la publicité que ce bureau est à même de fournir à ses amis;*

2° *De la place dont il dispose dans le grand nombre de journaux dont il a affermé la publicité;*

3° *Des accointances et des informations que lui procurent ses relations dans les milieux politiques de différents pays.*

C'est pourquoi ceux qui suivent de près l'activité de Hugenberg ne sont pas sans inquiétude en constatant les efforts nouveaux qu'il semble avoir faits, en ces derniers temps, pour renforcer son influence en Suisse et ailleurs, par l'intermédiaire de la Publicitas.

Cette dernière société, au capital-actions de dix millions de francs suisses, avec une somme équivalente de réserves, soit, au total, cent millions de francs français, possède en Suisse quarante-huit succursales et a pris à ferme la publicité de cent cinquante périodiques, dont elle est, dans beaucoup de cas, propriétaire ou co-propriétaire. De l'été 1927 *à l'été* 1928 *les actions de la* Publicitas *ont été négociées aux bourses suisses à des cours allant de* 490 *à* 900 *francs suisses. Elles ont été rachetées en majeure partie par des Allemands, agissant, affirme-t-on, pour le compte de M. Hugenberg. La conséquence en a été que l'ancien Conseil d'dministration dont le président était M. Borel, professeur à l'Université de Genève, a été remplacé par un Conseil d'administration allemand, dont un certain Dr Meyer, de Montreux, a été élu président.*

Du vivant même de son fondateur, la Publicitas *avait créé en Italie une filiale en commandite dont elle détenait toutes les actions. Cette société, l'*Unione Pubblicità Italiana (U. P. I.) *dont le siège est à Milan et qui possède en Italie vingt-six succursales, fournit de la publicité à une centaine de journaux et revues italiens.*

Enfin, la Publicitas *était seule propriétaire de la société zürichoise :* Allgemeine Plakatgesellschaft, *au capital social d'un million et demi de francs suisses, ainsi que de la* Publicitas *de Barcelone, qui entretient de très étroites relations avec un bon nombre de journaux espagnols.*

Hugenberg, on le voit, n'a pas renoncé à étendre l'influence qu'il a déjà conquise par ailleurs sur la publicité des journaux allemands ou étrangers.

On s'en inquiète en Suisse, bien que la presse se taise, et pour cause. Espérons qu'on ne sera pas moins vigilants dans les autres pays intéressés, auxquels il convient d'ajouter, paraît-il, la Grèce et les Etats scandinaves.

En même temps qu'il achetait ou plaçait sous son emprise un certain nombre de journaux, Hugenberg, profitant de l'inflation qui rendait plus cher et plus rare le papier, entreprit de développer une société déjà existante, destinée à venir en aide aux journaux de province que la pénurie des matières premières et des capitaux mettait en danger de disparaître. A la Vera Verlagsanstalt *fut jointe, à cet effet, en* 1922, *une société de prêts : la* Mutuum Darlehns-Aktiengesellschaft, *qui possède aujourd'hui des intérêts dans quatorze grands journaux de la province allemande.*

A tous ces journaux qu'il possède ou contrôle, Hugenberg, dès 1919, *entreprit de fournir des informations, soigneusement rédigées dans l'esprit du plus pur pangermanisme.*

Dès 1913, *le conseiller de légation von Schwerin, avait créé la* Telegraphen-Union *destinée à contrecarrer l'influence de Wolff. Hugenberg s'en rendit maître; ainsi que de la* Dammert Verlag G. m. b. H., *qui possédait un bureau à Paris et de puissantes relations en Hollande et en U. R. S. S.*

La nouvelle entreprise travailla d'abord pour la province, même par sans-fil, puis pour l'étranger, grâce aux contrats conclus avec la United Press (*Amérique*), *l'*Associated Press *et l'*Exchange Telegraph (*Angleterre*) *et aux filiales établies en Autriche, en Hongrie, en Bulgarie, en Roumanie, dans la Turquie d'Asie, en Tchéco-Slovaquie, en Yougoslavie et dans les pays baltes.*

Aujourd'hui la Telegraphen-Union *fournit de nouvelles et même de correspondances gratuites, de photos envoyées toutes clichées, seize cents journaux allemands. Elle a à son service deux mille informateurs, cinq à six cents employés et quatre-vingt-dix rédacteurs chargés de faire la « cuisine » des informations.*

Un moyen de propagande politique restait encore : l'image. Or, dès 1916, *nous voyons Hugenberg fonder la* Deutsche Lichtbild-gesellschaft, *destinée à alimenter l'étranger de projections, de films, de textes. En* 1920 *s'y ajoute la* Deuligfilm A. G. *au capital d'un million et demi de marks. En* 1927, *enfin, la grande société cinématographique allemande U. F. A. menaçant ruine avec un déficit de cinquante millions, Hugenberg la rachète, couronnant ainsi de merveilleuse façon son vaste édifice de propagande à l'intérieur et à l'étranger, et, tout en luttant pour « l'idée nationale », réalisant de très sérieux bénéfices, qui, pour le consortium Scherl par exemple, se sont élevés en* 1927 *au total assez coquet de trente millions de marks-or, soit environ deux cents millions de francs.*

*
* *

Aujourd'hui, grâce au système de journaux et d'informations qu'avec l'appui du gouvernement allemand il a su former autour de lui, Hugenberg ne dépend plus du parti qui l'a choisi pour chef. Maître avéré du Casque d'Acier *et de la* Fédération pangermaniste (*Alldeutscher Verband*), *il est, au dire de l'officieux soviétique* Izvestia, *assuré, en cas de complot, de l'appui de la* Reichswehr, « *dont les chefs suprêmes appartiennent au cercle de ses amis intimes.* »

C'est lui qui a, jusqu'ici, subventionné les entreprises destinées à ramener sur le trône les Hohenzollern, ainsi que l'a prouvé une correspondance adressée par Hugenberg à Guillaume II, et interceptée en 1926. *Les républicains allemands affirment qu'il a été en relations avec le trop fameux Gregory, directeur du* Foreign Office, *mis à pied récemment pour malversations. Il n'a pas été étranger au scandale énorme de Phœbus — car il y a des scandales en Allemagne, bien qu'on en parle peu — affaire étrange qui coûta au Reich la bagatelle de* 170 *millions de francs, qu'on prétendit venir des fonds secrets de la Reichswehr. Il a, avec une intransigeance rare, même en Allemagne, lutté contre la République, la constitution de Weimar, le traité de Versailles, Locarno, le plan Dawes.*

Hier encore la Deutsche Zeitung, *qui lui appartient, écrivait à propos de la Conférence des réparations : « Maintenant que le comité de fripouilles de l'Entente s'est mis d'accord, avec la collaboration allemande, sur le choix des experts, on peut commencer à se partager le butin, — jusqu'au jour où le peuple allemand mettra fin à cette filouterie, la plus grande que l'histoire ait connue, déchirera son arrêt de mort et boutera dehors « expertement » ceux qui lui sucent le sang. »*

La presse démocratique allemande, sous la conduite d'Anton Erkelenz, a bien essayé de lutter contre Hugenberg. Mais les républicains allemands ne sont pas de taille à s'opposer à la volonté de fer et au cerveau calculateur de cet homme de soixante-quatre ans qui, volontairement, n'a rien appris, ni rien oublié, et a toujours montré plus d'énergie à lui tout seul, pour attaquer la République, qu'ils n'en ont mis tous ensemble à la défendre.

Quant à Stresemann, l'homme de Locarno, qu'on ne s'y trompe pas : le jour où Hugenberg l'emporterait, il serait le premier à emboîter le pas derrière lui.

★★★

Le Théâtre : *L'auteur et l'interprète.*

Nous avons fait remarquer avant Noël que les théâtres avaient une façon singulière de suivre les lois de l'Église, et que leurs périodes d'activité étaient l'Avent et le Carême, afin que les pièces nouvelles soient prêtes au moment des fêtes. Nous voici donc au plein d'une période d'activité, et à défaut de la qualité, on est toujours sûr d'avoir en ce moment la quantité, pièces nombreuses et noms connus.

D'ordinaire, la critique ne va qu'une fois par an au théâtre du Palais-Royal, où le plus épais vaudeville satisfait un public qui est convaincu à l'avance qu'il va rire, et qui en veut, comme l'on dit, pour son argent. Cette fois, pourtant, la revue de M. Rip n'a tenu qu'à moitié, et nous sommes retournés au Palais-Royal. La pièce était signée de deux humoristes professionnels, M. Vautel et M. de La Fouchardière. L'un bourgeois et conservateur endurci, l'autre aristocrate qui a retourné sa veste. Mais l'un et l'autre inventeurs d'un type populaire : M. Vautel, le curé Pellegrin et M. de La Fouchardière le bouif Bicard. Dans le premier, M. Vautel a peint l'indignation des cœurs simples et purs en face des scandales de la société d'après guerre, tandis que dans le second, M. de La Fouchardière peignait le profiteur de ces scandales. Il semblait donc que l'étincelle pût jaillir du cœur de ces deux personnages. Elle a malheureusement fait long feu, les deux auteurs ayant préféré les plaisanteries et les aventures faciles. La pièce ne vaut que par le jeu du principal acteur, M. Brasseur. A vrai dire, M. Brasseur accapare l'attention par la force des choses, mais quelle que soit l'importance de son rôle, la pièce n'a pas été construite pour lui. Par exemple, il ne tient qu'à l'autre acteur, M. Hasti, qu'elle devienne une manière de concerto pour deux violons. Tandis qu'il est des pièces où l'acteur est tout, par nécessité centrale, quoique cependant avec des nuances très fortes. Les deux ouvrages récents de M. Fleg et de M. Géraldy apportent une bonne occasion de jeter un coup d'œil sur ce côté important de l'art dramatique, les rapports et les influences réciproques entre l'œuvre et l'interprète.

On a souvent entendu blâmer le procédé qui consiste à écrire une pièce pour un interprète. Mais on a répondu avec raison qu'il y avait, ici comme partout, des cas d'espèce ; que Racine écrivit des rôles pour la Champmeslé et Marivaux pour Sylvia. Il faut commencer par distinguer entre les pièces qui ont été construites uniquement pour permettre à un acteur de briller, et celles où les intentions de l'auteur l'ont conduit à concentrer l'intérêt sur le personnage principal, parce que ce qu'il avait à dire l'exigeait. Dans le premier cas, l'auteur a écrit en pensant à tel comédien déterminé, aux effets qu'il pouvait obtenir des qualités ou même des défauts de l'interprète.

Dans le second cas, l'auteur a parfois songé que tel interprète conviendrait au personnage qu'il créait, parfois il ne l'a choisi qu'après coup et c'est l'acteur qui, par son talent ou par son excès de personnalité, a tiré le rôle à soi et l'a déformé. Tel a certainement été le cas, par exemple, de M. Le Bargy dans le *Moloch* de M. Boussac de Saint-Marc. Le cas de M. de Féraudy, dans la pièce de M. Fleg, est plus nuancé et plus compliqué.

Toute cette pièce repose sur un seul rôle, mais M. Fleg n'a pas pensé une seconde à se cantonner dans le rôle modeste d'inspirateur pour son interprète, et il a mis dans son personnage un monde d'intentions.

Un éditeur parisien eut l'an passé l'idée de demander aux uns ou aux autres pourquoi ils étaient catholique, athée, républicain, socialiste, monarchiste. M. Fleg écrivit *Pourquoi je suis juif. Le marchand de Paris* est une transposition de sa raison à la scène. Il montre en Samuel Brizack le juif complet, à la fois réaliste et poète, vrai miracle d'intelligence des affaires et de générosité désintéressée. D'une main il conquiert la fortune, de l'autre il donne. Il donne tout, des cadeaux à ses amis, des bénéfices à sa famille, de l'argent à ceux avec qui il vient de conclure une affaire, ses usines à ceux qui les font prospérer. Non pas ses ouvriers, rien n'irait plus : les directeurs techniques, puisque nous vivons en un temps où le technicien paraît un personnage spécialement admirable. A vrai dire, les générosités de Brizack ne satisfont personne. Ni l'étrange agitatrice communiste dont il a fait son Egérie, et pour qui le technicien est encore un maître. Ni la nombreuse tribu des Brizack, qui pousse des cris de pendus et fait à son patriarche une peine si évidente qu'il tombe en syncope. On ne peut s'empêcher de remarquer que les israélites de M. Fleg prêtent à sourire : parce que, pour une fois, l'un d'eux a abandonné quelque chose, quelle musique ! Au reste, Samuel lui-même ne perd pas e nord : les siens l'ont lâché et ont compromis ses affaires, il retrouve pour les rétablir toute son énergie et toute sa lucidité. Cette apologie des vertus d'Israël tourne donc à l'encontre de son but. On croyait que le sentiment de la famille était très puissant chez ce peuple. M. Fleg nous montre qu'il ne pèse pas lourd quand l'intérêt est en jeu. Il montre un israélite généreux, mais ce n'est pas la faute du spectateur si la bonhomie de Brizack a l'air d'une feinte pour enlever plus aisément les affaires. Enfin, il montre que le chef réalisateur et le rêveur utopique peuvent coexister dans le même personnage, et cet amalgame chez les banquiers qui mènent le monde n'est pas du tout rassurant. Entre leur intérêt et leur chimère, qu'est-ce que nous allons devenir?

C'est donc l'acteur, M. de Féraudy, qui porte à lui seul cette pièce manquée. Mais c'est par la faiblesse de l'auteur qu'elle n'est qu'un concerto de musique médiocre à l'usage d'un virtuose.

*
* *

L'autre cas, beaucoup plus intéressant au point de vue des ressorts de l'art dramatique, est celui de la pièce de MM. Géraldy et Spitzer, dont nous avons parlé l'autre jour, et qui est manquée parce que ses auteurs l'ont écrite pour M. Berry.

Celui-ci est un acteur doué d'une façon admirable, mais dangereuse. Non parce qu'il accapare, mais parce que les rôles qu'il inspire sont à son image : il excelle à représenter les êtres sans caractère. Si encore les auteurs avaient la ressource de railler ce manque de caractère, le champ du comique leur resterait ouvert. Mais il faut que M. Berry soit sympathique. Voici donc au centre les deux ressorts principaux, caractère et morale, qui sont détendus.

M. Géraldy s'en est rendu compte, et c'est pourquoi il a voulu aller dans le fil de la logique : il a imaginé à l'usage de M. Berry ce rôle de l'*Homme de joie*, séducteur facile, insoucieux et léger. Par malheur, toujours du fait qu'un tel caractère n'a aucune partie vigoureuse, il ne peut engendrer de réactions fortes. C'est, pourrait-on dire, un rôle tout en négatif, les autres personnages tournent autour de lui sans trouver où s'accrocher, et rien ne part. Sitôt que M. Berry n'est plus en scène, personnages, intrigue, tout semble se replier sur soi-même et retomber.

On a dit que M. Berry faisait songer aux admirables improvisateurs de la comédie italienne. Mais à ceux-ci, l'on ne donnait que des canevas. Une anecdote, que nous tenons d'un ami de M. Berry, achèvera d'éclairer. On reproche en général à cet acteur d'altérer son texte et de ne pas se donner la peine de l'apprendre tel que l'auteur l'a écrit. Un jour, un auteur se plaignit. M. Berry, dont tous ceux qui l'ont approché signalent la remarquable intelligence, récita aussitôt le texte correct ; il le savait ; seulement, quand il le disait, ce n'était plus cela.

Cette curieuse question valait qu'on différât d'une chronique le compte rendu des autres pièces engendrées par le temps pascal, et dont une au moins est de telle qualité qu'on se plaît à la signaler et à la recommander tout de suite : le *Marius*, de M. Marcel Pagnol au Théâtre de Paris.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LE FAUX D'UTRECHT. — *Le gouvernement belge donne un nouveau démenti formel du traité secret franco-belge publié par un journal d'Utrecht* (1er *mars*).

Ce document était un faux. L'auteur du faux, un nommé Albert Franck-Heine, en fait l'aveu. Il est arrêté à Bruxelles (2 *mars*).

L'affaire tourne à la confusion du ministère des Affaires étrangères des Pays-Bas, M. Beelarts van Blokland, ainsi qu'à celle de M. Stresemann, qui a ordonné à son ministre en Belgique une démarche parallèle à celle des ministres des Pays-Bas à Paris et à Bruxelles.

La campagne n'en continue pas moins, dans une partie de la presse allemande et de la presse hollandaise, où l'on soutient que le faussaire s'est laissé acheter pour s'accuser.

FRANCE. — *La Chambre des députés ratifie le pacte Kellogg par* 570 *voix contre* 12 (1er *mars*).

— *A Soissons, M. Daladier, président du parti radical et radical-socialiste, définit la tactique de son parti aux élections prochaines et recommande l'union des partis de gauche* (3 *mars*).

— *Devant la commission des Affaires étrangères de la Chambre, le gouvernement déclare renoncer à s'opposer à la disjonction des articles* 33 *à* 43 *du collectif* (6 *mars*).

— *Le malaise politique persiste néanmoins. L'opposition radicale continue, on fait courir le bruit de remaniements ministériels. M. Poincaré déclare que, s'il est mis en minorité, itl n'acceptera pas la charge de reconstituer le cabinet* (6 *mars*).

— *La commission des Affaires étrangères est saisie des projets de loi déposés par le gouvernement et tendant à l'autorisation de neuf congrégations missionnaires* (12 *mars*).

La question de l'autorisation des congrégations donne lieu à un débat passionné, à la Chambre. Les gauches livrent un assaut furieux au ministère qui obtient cependant, à deux reprises, une majorité d'environ 70 *voix* (14 *mars*).

A GENÈVE. — *La* 54e *session du conseil de la S. D. N. est ouverte, à Genève, le* 4 *mars.*

Le 6, *grand débat sur les minorités nationales. M. Stresemann voudrait généraliser la protection des minorités, procédure considérée jusqu'ici comme devant rester exceptionnelle, et lier cette question à celle de la revision du traité de Versailles, qui n'a pas établi, dit-il, « un ordre de choses éternel ».*

M. Austen Chamberlain et M. Briand s'efforcent de déjouer la manœuvre : « On a cherché, dit M. Briand, à associer les minorités

pour en faire un bloc de mécontentements et de protestations continuelles. Ce n'est pas là le principe de la S. D. N. »

Le Conseil temporise. Il renvoie à une commission le dangereux amendement de M. Stresemann (8 *mars*).

Le comité des experts. — *On discute, du* 6 *au* 11 *mars, l'organisation d'une banque internationale chargée de l'encaissement et de la répartition des annuités allemandes. Reste à faire accepter ce projet aux intéressés et à obtenir les paiements de l'Allemagne.*

Le docteur Schacht, président de la Reichsbank, avant de donner un chiffre, va consulter le gouvernement de Berlin (12 *mars*).

Il s'y trouve en pleine crise politique. Les pourparlers pour la grande coalition n'ont pas abouti, et le cabinet est à la merci d'un vote de hasard.

États-Unis. — *Le président Hoover prête serment et prononce son message inaugural* (4 *mars*).

Mexique. — *Une grave insurrection éclate dans les premiers jours de mars. Huit États se soulèvent.*

Mais les fédéraux, commandés par le général Calles, remportent un succès décisif à Torréon (11 *mars*). *Fait prisonnier, le général Simon Aguirre, frère du chef des insurgés, est exécuté* (13 *mars*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 37814.